

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the central text.

**Hitchcock
Présente - 01 -
Histoires
Abominables**

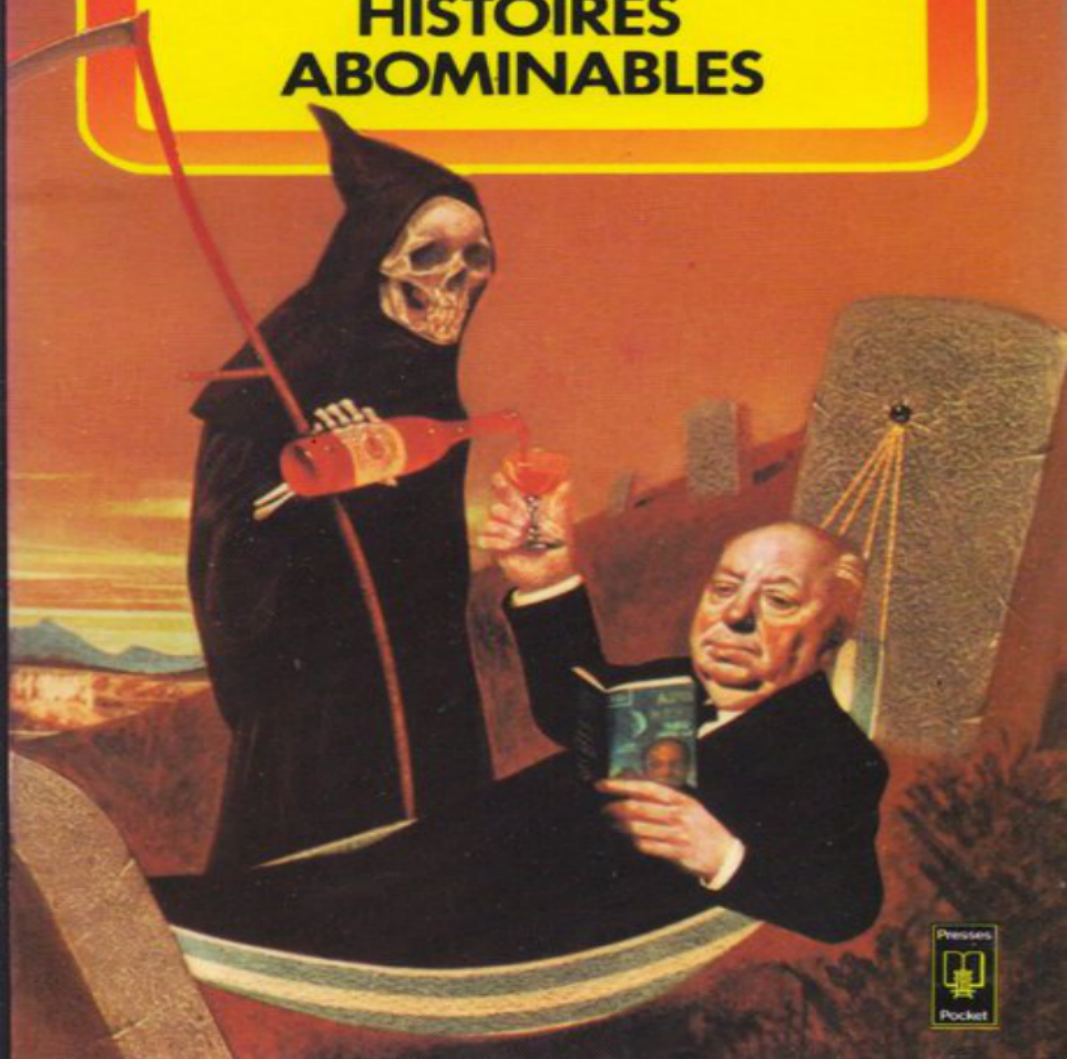
Hitchcock, Alfred

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

HITCHCOCK

PRÉSENTE
**HISTOIRES
ABOMINABLES**



Presses
Pocket

ALFRED HITCHCOCK

présente:

**HISTOIRES
ABOMINABLES**

**RECUEILS
D'ALFRED HITCHCOCK
DANS PRESSES POCKET**

HISTOIRES TERRIFIANTES

HISTOIRES ÉPOUVANTABLES

HISTOIRES À LIRE TOUTES PORTES CLOSES

HISTOIRES À LIRE TOUTES LUMIÈRES ALLUMÉES

HISTOIRES À NE PAS FERMER L'ŒIL DE LA NUIT

HISTOIRES À DÉCONSEILLER AUX GRANDS NERVEUX

HISTOIRES PRÉFÉRÉES DU MAÎTRE ÈS CRIMES

HISTOIRES QUI FONT MOUCHE

HISTOIRES SIDÉRANTES

HISTOIRES À CLAQUER DES DENTS

HISTOIRES QUI RIMENT AVEC CRIME

HISTOIRES À DONNER LE FRISSON

ALFRED HITCHCOCK

présente:

**HISTOIRES
ABOMINABLES**

Préface d'Alfred Hitchcock

Le titre original de cet ouvrage est :

STORIES THEY WOULDN'T

LET ME DO ON T.V.

PRÉFACE

Bonsoir, mesdames et messieurs, c'est Alfred Hitchcock qui vous parle.

Je suis probablement un des producteurs les plus envahissants de la télévision et c'est ce qui m'a gâté. Il ne me viendrait pas à l'esprit de présenter des histoires au public sans y ajouter mes commentaires. Les éditeurs de ce livre, bien plus avisés que ceux qui vous offrent mes émissions, ont limité mon intervention à cette courte préface.

À la différence de mes émissions, il vous sera loisible de les apprécier, que vous soyez tournés dans n'importe quelle direction, assis dans n'importe quelle pièce de la maison. Ou à l'extérieur, s'il vous agrée. En outre, vous pourrez les lire à n'importe quelle heure et, si vous consacrez à l'une d'elles plus d'une demi-heure, vous ne serez passibles d'aucune pénalité. Il va de soi que ces détails sont destinés à ceux d'entre vous qui, ayant la mémoire courte et de bons postes de télévision, ont peut-être quelque peu oublié la liberté dont jouit le lecteur.

Une anthologie d'histoires, tout comme un soufflé, reflète le goût de la personne qui a choisi et mélangé les ingrédients. Il importe au plus haut point, par exemple, de savoir si l'on a utilisé de l'ail et des oignons, et à quel moment on a ajouté l'arsenic. Il me semble douteux que vous trouviez beaucoup d'ail ou d'oignons dans ce volume mais j'ai la certitude que vous y trouverez plus qu'un peu d'arsenic. Mon seul espoir est que le goût vous en soit venu comme à moi.

Ce choix d'histoires s'adresse essentiellement à ceux qui trouvent trop fade la saveur de la télévision. Il en, est qui ne vous plairont peut-être pas, parce que vous les jugerez scandaleuses, macabres ou grotesques, mais je suis sûr que vous n'en trouverez pas une qui soit fade ou ennuyeuse.

La raison pour laquelle je vous présente ces histoires en un volume et non pas, comme c'est mon habitude, sur votre écran de télévision, vous paraîtra évidente à la lecture. Après tout, les acteurs ne sont que des hommes (discutable, mais vrai). Et cette caractéristique constitue un handicap sérieux pour quiconque serait tenté de porter à l'écran la Dame sur le cheval gris, de John Collier, par exemple.

Ces récits, ainsi que plusieurs autres contes fantastiques et surnaturels, forment une partie du recueil dont le sujet principal et toujours populaire demeure le crime. Toutefois, c'est en vain que vous y chercheriez le récit

d'un meurtre des bas-fonds, d'un homicide commis par des voyous. Comprenezmoi bien, je n'ai aucun parti pris contre les gangsters. Quelques meurtres tout à fait charmants ont été le fait de criminels professionnels. Cependant, à tout prendre, le travail le plus intéressant dans ce domaine est l'œuvre d'amateurs. Des amateurs remarquablement doués, mais des amateurs. Ce sont des gens qui s'acquittent de leur travail avec dignité, bon goût et originalité, qualités tempérées par le sens de l'humour. En outre, ils ne vous assomment pas en vous racontant ensuite comment ils en sont arrivés là. Ce sont des voies de fait polies et saines émanant de personnes civilisées, et j'estime que la lecture en est divertissante.

Je suis venu tard à la télévision et d'aucuns ont prétendu que j'attendais que les écrans deviennent assez grands pour que je puisse m'y loger (allégation contre laquelle je proteste de tout mon poids). Toutefois, j'en suis venu à beaucoup aimer ce moyen d'expression et j'espère bien que l'on ne verra pas dans l'existence de ce livre une critique mais simplement la reconnaissance d'un fait patent. À savoir qu'il y a certaines histoires auxquelles la télévision ne peut rendre justice. Quant à mon aimable commanditaire, il est plutôt tolérant, et lorsque, au cours de l'émission, je mords la main qui me nourrit, ce n'est vraiment que pour rire. J'ai chaque fois la certitude que c'est le tour le plus réussi de la semaine et, si vous voulez voir comment ça se passe, vous êtes invités à prendre l'écoute n'importe quel dimanche soir.

Mais maintenant, il vaut mieux que je m'efface pendant que vous choisirez la première histoire à lire.

Bonne nuit et bonne chasse.

Alfred HITCHCOCK.

COMMENT L'AMOUR S'IMPOSA AU PROFESSEUR GUILDEA

(How love came to professor Guildea)

Par ROBERT S. HICHENS

I

Les gens à l'esprit obtus se demandaient souvent comment le père Murchison et le professeur Frederic Guildea pouvaient être des amis intimes. L'un était toute foi, l'autre tout scepticisme. Il n'y avait qu'amour dans le père Murchison. Par-dessus sa longue soutane noire, il observait le monde avec une tendresse presque enfantine, et ses yeux doux, bien qu'entièrement dépourvus de crainte, semblaient sans cesse occupés à contempler la bonté qui existe dans l'humanité et à se réjouir de ce qu'ils voyaient. Le professeur, en revanche, avait un visage dur, tranchant, terminé par un bouc noir, agressif. Son regard était vif, perçant et irrévérencieux. Les lignes qui entouraient sa petite bouche aux lèvres minces étaient presque cruelles. Sa voix était rude et sèche et, parfois, dans ses moments d'énergie, elle montait jusqu'au soprano. Elle décochait des mots avec une sécheresse coupante. L'attitude habituelle du professeur était un mélange de méfiance et de besoin de connaître. Il était impossible de supposer qu'au milieu de ses occupations il pût y avoir place pour l'amour, soit d'une personne, soit de l'humanité en général. Cependant, il passait sa vie en recherches scientifiques qui apportaient au monde d'immenses bienfaits.

Les deux hommes étaient célibataires. Le père Murchison faisait partie d'un ordre anglican qui lui interdisait le mariage. Le professeur Guildea avait une piètre opinion de la plupart des choses et des gens, mais surtout des femmes. Il avait jadis occupé un poste de maître de conférences à, Birmingham. Mais lorsque sa réputation grandit par ses découvertes, il vint habiter Londres. C'est là, lors d'une conférence qu'il fit dans l'East End, qu'il rencontra pour la première fois le père Murchison. Ils échangèrent quelques paroles. Peut-être la brillante intelligence du prêtre attira-t-elle l'homme de science qui, à l'ordinaire, était porté à considérer le clergé avec quelque mépris. Peut-être aussi fut-il conquis par la sincérité limpide de cet adepte au

solide bon sens. Comme il quittait la salle de conférences, il demanda brusquement au père de venir le voir chez lui à Hyde Park Place. Le père, qui allait rarement dans le West End, sauf pour prêcher, accepta l'invitation.

« Quand viendriez-vous ? » dit Guildea.

Il pliait le papier bleu sur lequel il avait écrit ses notes d'une petite écriture nette. Le bruissement sec des feuillets servait d'accompagnement à sa voix nette et sèche.

« De dimanche en huit, je prêche le soir, à Saint-Sauveur, dans vos parages, dit le père.

☐ Je ne vais pas à l'église.

☐ Non, dit le père, sans que la moindre intonation de surprise ou de blâme perçât dans sa voix.

☐ Venez dîner ensuite.

☐ Oui, merci.

☐ À quelle heure viendrez-vous ?

Le père sourit.

« Dès que j'aurai fini mon sermon. L'office est à six heures trente.

☐ Donc vers huit heures, j'imagine. Ne prêchez pas trop longtemps. J'habite au 100, Hyde Park Place. Bonsoir. »

Il passa autour de ses papiers un élastique qui claqua, et s'éloigna à grands pas, sans serrer la main du prêtre.

Le dimanche convenu, le père Murchison prêcha devant une foule compacte de fidèles, à Saint-Sauveur. Le thème de son sermon était la sympathie et l'inutilité relative de l'homme sur la planète, s'il n'apprend pas à aimer son prochain comme lui-même. Le sermon était plutôt long et lorsque, vêtu d'une ample douillette noire, coiffé d'un chapeau rond et rigide aux bords plats, par-dessus lequel pendaient les bouts d'une cordelière noire, le prédicateur se dirigea vers la maison du professeur, les aiguilles du cadran lumineux de l'horloge de Marble Arch marquaient huit heures vingt-cinq.

Le père pressa le pas, se frayant un chemin à travers la cohue de soldats immobiles, de femmes qui bavardaient et de gamins des rues, endimanchés, qui ricanaient. C'était un soir tiède d'avril, et lorsqu'il

atteignit le numéro 100 à Hyde Park Place, il trouva le professeur, tête, nue, sur le pas de sa porte, le regard tourné vers les grilles du parc et jouissant de l'air tiède et humide, au bout du couloir éclairé.

« Ah ! Il était long, le sermon ! s'exclama-t-il. Entrez.

☐ Oui, j'en ai peur, dit le père, docile à l'invitation. Je suis un de ces êtres dangereux, un prédicateur qui improvise.

☐ C'est plus agréable de parler sans notes lorsqu'on le peut. Accrochez votre chapeau et votre manteau ☐ non, votre douillette ☐ ici. Nous allons dîner tout de suite. Voici la salle à manger. »

Il ouvrit une porte sur la droite et ils pénétrèrent dans une pièce longue, étroite, tapissée d'un papier couleur or, avec un plafond noir d'où pendait une lampe électrique munie d'un abat-jour couleur or. Dans la pièce se trouvait une table ovale sur laquelle on avait disposé, deux couverts. Le professeur sonna. Puis il dit :

« Il semble qu'on parle plus spontanément autour d'une table ovale qu'autour d'une table carrée.

☐ Vraiment ! Vous croyez ?

☐ Oui, j'ai eu le même invité deux fois, une fois à une table carrée, une fois à la table ovale. Le premier dîner a été morne ; le second fut brillant. Asseyez-vous je vous prie.

☐ Comment expliquez-vous cette différence ? dit le père, s'asseyant et ajustant soigneusement sous lui le pan de sa soutane.

☐ Hum ! Je sais comment vous l'expliqueriez, vous.

☐ Ah ! Oui. Comment donc ?

☐ À une table ovale, par l'absence d'angles, la chaîne de la sympathie humaine, le courant électrique est beaucoup plus continu. Permettez que je vous serve la soupe.

☐ Merci. »

Le père tendit son assiette et, ce faisant, tourna vers son hôte le regard rayonnant de ses yeux bleus. Puis il sourit.

« Eh quoi, dit-il de sa voix agréable de ténor léger, iriez-vous parfois à l'église ?

☐ Ce soir, pour la première fois depuis des siècles et, sachez-le bien, je

me suis horriblement ennuyé. »

Le père souriait toujours, et ses yeux bleus pétillaient gentiment.

« Ah ! Vraiment, dit-il, quel dommage !

☐ Mais le sermon n'y est pour rien, ajouta Guildea. Ce n'est pas un compliment. J'énonce un fait. Le sermon ne m'a pas ennuyé. Sinon, je l'aurais dit ou je me serais tu.

☐ Et lequel de ces deux partis auriez-vous pris ? »

Le professeur sourit presque avec bonne humeur.

« Je ne sais pas, dit-il. Quel vin buvez-vous ?

☐ Aucun, je vous remercie. Je suis antialcoolique. Dans ma profession et mon *milieu*, c'est indispensable. Oui, je prendrai un peu d'eau de Seltz. Je crois que c'est le premier parti que vous auriez choisi.

☐ Très probablement, et bien à tort. Cela ne vous aurait pas beaucoup affecté.

☐ Non, je ne crois pas. »

Ils en étaient déjà à l'intimité. Le père était très à son aise sous le plafond noir. Il but un peu d'eau de Seltz et sembla l'apprécier plus que le professeur son bordeaux.

« Vous souriez, je vois, de cette théorie de la chaîne de la sympathie humaine, dit le père. Alors comment expliquez-vous l'insuccès de votre dîner carré avec des angles, le succès de votre dîner ovale, sans angles ?

☐ Probablement par le fait qu'à la première occasion le bel esprit de la table souffrait du foie, par suite d'un refroidissement, alors qu'au second dîner, il était en parfaite santé. Cependant, vous le voyez, j'ai adopté la table ovale.

☐ Ce qui veut dire ...

☐ Pas grand-chose. À propos, vous avez passé sous silence, ce soir, le rôle notoire que joue le foie dans l'affection. C'est une lacune sérieuse ...

☐ Il y a dans votre vie une lacune plus grave encore : l'absence de tout désir d'étroite sympathie humaine.

☐ D'où vous vient l'assurance que je n'éprouve pas ce désir ?

☐ Je le devine. Votre expression, votre attitude me disent qu'il en est ainsi. Vous désapprouviez mon sermon pendant tout le temps que je prêchais, n'est-ce pas ?

☐ Une partie de ce temps. »

Le domestique changea les assiettes. C'était un homme d'âge mûr, blond, maigre, avec un visage blanc, dur, des yeux clairs, saillants, et un style impeccable dans son service. Quand il fut sorti, le professeur poursuivit :

« Vos remarques m'ont intéressé, mais je les ai jugées excessives.

☐ Par exemple ?

☐ Permettez que je parle en égoïste un instant. La plus grande partie de mon temps se passe à travailler dur, très dur. L'humanité, vous en conviendrez, bénéficie des résultats de ce travail.

☐ Considérablement, acquiesça le père, pensant à plus d'une découverte de Guildea.

☐ Et, pour l'humanité, le profit qui résulte de ce travail, entrepris uniquement pour lui-même est tout aussi grand que si je l'avais accompli par amour de mes semblables, et que si, par sentimentalité, j'avais désiré les voir, jouir de plus de bien-être qu'ils n'en possèdent à l'heure actuelle. Je suis tout aussi utile dans cette absence d'affectivité ... que si je me répandais en effusions, comme ces sentimentalistes qui veulent faire sortir les assassins de prison, ou, comme Tolstoï, favoriser la tyrannie en s'opposant au châtement des tyrans.

☐ On peut faire beaucoup de mal avec de l'affection, beaucoup de bien sans elle. Oui, c'est vrai. Je n'ignore pas que *le bon motif* lui-même ne suffit pas. Néanmoins, je maintiens, qu'étant donné votre valeur, vous seriez bien plus utile au monde si, au lieu d'être dans ces dispositions, vous éprouviez de la sympathie, de l'affection pour la race humaine. Je vais même jusqu'à penser que vos travaux n'en seraient que plus magnifiques. »

Le professeur se versa un autre verre de bordeaux.

« Vous avez remarqué mon maître d'hôtel ? dit-il.

☐ Oui.

☐ C'est un serviteur parfait. Il veille de façon impeccable à mon confort. Cependant, il n'y a pas en lui la moindre affection à mon égard. Je suis poli envers lui. Je le paie bien. Mais je ne pense jamais à lui, et ne me préoccupe jamais de lui en tant qu'homme. Je ne sais rien de son caractère, en dehors de ce que j'ai lu dans le certificat de son dernier maître. Il n'y a, diriez-vous, aucune relation vraiment humaine entre nous. Affirmeriez-vous que son travail serait mieux fait si je m'en étais fait aimer personnellement, comme un homme de n'importe quelle classe peut aimer un homme de n'importe quelle autre classe ?

☐ À coup sûr.

☐ Je soutiens qu'il ne pourrait faire son travail mieux qu'il ne le fait actuellement.

☐ Mais s'il survenait une crise ?

☐ Laquelle ?

☐ Une crise quelconque un changement dans votre état. Si vous aviez besoin de son aide, non plus en tant qu'homme et maître d'hôtel, mais en tant qu'homme et frère ? Il est probable qu'il ne répondrait pas à votre attente. Vous n'obtiendriez jamais de votre domestique ce service de qualité supérieure dont le mobile ne peut être qu'une affection loyale.

☐ Vous avez fini ?

☐ Tout à fait.

☐ Alors, montons. Oui, ce sont de belles gravures. Je les ai trouvées à Birmingham, lorsque j'y habitais. Voici ma salle de travail. »

Ils arrivèrent à une pièce double, entièrement tapissée de livres, et pourvue d'un éclairage électrique dont l'intensité était presque excessive. Les fenêtres donnaient d'un côté sur le parc et, de l'autre, sur le jardin d'une maison voisine. La porte par laquelle ils entrèrent n'était pas visible de la partie de la pièce la plus reculée, qui était aussi la plus petite ; elle était cachée par une avancée du mur de la première ; dans celle-ci : une table de travail surchargée de lettres, de brochures et de manuscrits.

Entre les deux fenêtres du fond, il y avait une cage dans laquelle grimpait un grand perroquet gris, qui s'aidait du bec et des pattes dans ses lentes et méditatives ascensions.

« Vous avez un compagnon, dit le père surpris.

□ Je possède un perroquet, répondit le professeur, d'un ton sec. Je l'ai acheté dans un but précis, lorsque j'étudiais les facultés d'imitation des oiseaux, et je ne m'en suis jamais débarrassé. Un cigare ?

□ Merci. »

Ils s'assirent. Le père Murchison jeta un coup d'œil sur le perroquet, qui s'était arrêté dans ses déplacements. Agrippé aux barreaux de sa cage, il les considérait avec des yeux ronds et attentifs, qui semblaient pleins de réflexion et d'intelligence, mais entièrement dénués de sympathie. Il tourna ensuite son regard vers Guildea, qui fumait, la tête renversée en arrière, son menton pointu, hérissé de la petite barbe noire, ainsi dressé en l'air. Il remuait rapidement sa lèvre inférieure dans le sens vertical, ce qui agitait sa barbe, et lui donnait un air particulièrement agressif. Le père eut tout à coup un petit, rire.

« Pourquoi ? » s'écria Guildea, qui laissa retomber son menton sur sa poitrine, et lança à son invité un regard peu amène.

« Je pense qu'il faudrait une bien grande crise pour que vous cherchiez un appui dans l'affection de votre maître d'hôtel. »

Guildea sourit à son tour.

« Vous avez raison. En effet. Le voici. »

L'homme entra, portant le café, et se retira comme une ombre s'éloigne sur un mur.

« C'est un être magnifique, inhumain, remarqua Guildea.

□ Je préfère le gamin de l'East End qui fait mes courses dans Bird Street, dit le père. Je suis au courant de tous ses ennuis. Il connaît certains des miens. Il est moins silencieux que votre domestique. Il lui arrive même de respirer avec bruit lorsqu'il est particulièrement préoccupé, mais à l'occasion, il ferait plus pour moi que de mettre du charbon dans ma grille, ou cirer mes chaussures à bout carré.

□ Les hommes diffèrent. La vigilance d'un regard affectueux me serait odieuse.

□ Mais alors, cet oiseau ? »

Le père montrait du doigt le perroquet. Il était grimpé sur son perchoir, une patte en l'air, dans une attitude imposante, qui évoquait

une bénédiction, et ne quittait pas des yeux le professeur ...

« C'est le regard vigilant de l'imitation, qui cache une arrière-pensée : le désir de reproduire les singularités d'autrui. Non, j'ai goûté ce soir la fraîcheur, l'intelligence de votre sermon, mais je ne souhaite pas d'affection. Bien sûr, on peut désirer un sentiment raisonnable ... (Il tirait vivement sur sa barbe, comme pour se mettre en garde contre la sentimentalité) mais toute affection plus intense serait irritante, et me pousserait, j'en suis sûr, à la cruauté. Et puis, elle ferait obstacle à mon travail.

□ Je ne crois pas.

□ Le genre de travail qui est le mien, oui. Je continuerai d'apporter mes bienfaits au monde, sans l'aimer, et il continuera d'accepter ces bienfaits, sans m'aimer. Et c'est bien ainsi. »

Il but son café. Puis, d'un ton plutôt agressif, il ajouta :

« Je n'ai ni loisir ni penchant pour la sentimentalité. »

Lorsque Guildea accompagna le père Murchison, il suivit celui-ci jusque sur le pas de la porte, et s'y tint un moment. Le père, par-delà la chaussée humide, regardait le parc.

« Je vois que vous avez une entrée juste en face de chez vous, dit-il distraitemment.

□ Oui, il m'arrive souvent de la franchir et de faire un bout de promenade pour me rafraîchir les idées. Je vous souhaite une bonne nuit. Revenez un jour.

□ Avec plaisir. Bonne nuit. »

Le prêtre s'éloigna à grands pas, laissant Guildea debout sur la marche.

Le père Murchison revint souvent au numéro 100, Hyde Park Place. Il éprouvait de la sympathie pour la plupart des hommes et des femmes qu'il connaissait, et de la tendresse pour tous les êtres, connus ou inconnus, mais il en vint à nourrir un sentiment spécial pour Guildea. Et, chose assez curieuse, c'était un sentiment de pitié. Il plaignait ce travailleur acharné qui avait admirablement réussi, cet homme à la grande intelligence, au cœur intrépide, qui ne paraissait jamais déprimé, qui n'avait jamais besoin d'aide, qui ne se plaignait jamais des complications de l'existence, et allait droit devant lui, sans jamais hésiter. Le père plaignait Guildea, en fait, de se montrer si peu exigeant. Il le lui avait dit, car, dès le début, le commerce entre les

deux hommes avait pris un tour de franchise singulier.

Un soir, alors qu'ils conversaient, le père en vint à parler d'une des bizarreries de l'existence : le fait que ceux qui ne désirent pas les choses les obtiennent fréquemment, alors que ceux qui les recherchent avec passion en sont frustrés.

« En ce cas, des torrents d'affection devraient se déverser sur moi, dit Guildea avec un sourire sardonique, car je la hais.

□ Il en sera peut-être ainsi un jour.

□ J'espère bien que non, très sincèrement. »

Le père Murchison se tut un instant. Il rapprochait les bouts de la large ceinture qui faisait le tour de sa soutane. Quand il parla, il semblait répondre à quelqu'un.

« Oui, dit-il lentement, oui, c'est bien ce que je ressens : de la pitié.

□ Pour qui ? » dit le professeur.

Puis, tout à coup, il comprit. Il ne dit pas qu'il comprenait, mais le père Murchison sentit, et vit, qu'il était tout à fait inutile de répondre à la question de son ami. Ainsi Guildea, assez curieusement, se trouvait très lié avec un homme qui était son contraire en tout et éprouvait pour lui de la pitié.

Le fait que Guildea n'en prenait pas ombrage, et n'y pensait presque jamais, montre peut-être aussi clairement que possible l'indifférence singulière de sa nature.

II

Un soir d'automne, un an et demi après la première rencontre du père, Murchison et du professeur, le père se rendit à Hyde Park Place et demanda au blond et sec maître d'hôtel (il s'appelait Pitting) si son maître était chez lui.

« Oui, monsieur, répondit Pitting. Voulez-vous me suivre, je vous prie ? »

Sans bruit, il précéda le père dans l'escalier assez étroit, ouvrit doucement la porte de la bibliothèque, et de sa voix douce et froide annonça :

« Le père Murchison. »

Guildea était assis dans un fauteuil, devant un petit feu.

Ses mains maigres, aux doigts allongés, étendues sur ses genoux, sa tête tombant sur la poitrine, il semblait plongé dans ses pensées. Pitting haussa légèrement la voix.

« Le père Murchison désire vous voir, monsieur », répéta-t-il. .

Le professeur sursauta vivement et se tourna brusquement au moment où le père entrait.

« Ah ! dit-il, c'est vous ? Je suis content de vous voir. Venez près du feu. » .

Le père lui lança un rapide coup d'œil, et lui trouva un air de fatigue anormal.

« Vous n'avez pas l'air bien, ce soir, dit le père.

☐ Non ?

☐ Vous devez trop travailler. Est-ce que c'est cette conférence que vous devez faire à Paris qui vous donne du mal ?

☐ Pas du tout. Elle est prête. Je pourrais vous la débiter instantanément, mot pour mot. Asseyez-vous donc. »

Le père obéit, et Guildea retomba dans son fauteuil, le regard rivé au

feu, sans mot dire. Il semblait réfléchir profondément. Son ami se garda de l'interrompre, mais alluma tranquillement sa pipe, et se mit à fumer, songeur.

Les yeux de Guildea ne quittaient pas le feu. Le père promena son regard sur la pièce, les murs couverts de livres aux reliures sobres, la table encombrée, les fenêtres aux lourds rideaux de brocart ancien, bleu foncé, et sur la cage placée entre les deux. Une couverture de drap vert la recouvrait. Le père se demandait pourquoi. Il n'avait jamais vu Napoléon (c'était le nom du perroquet) couvert, le soir, auparavant. Comme il regardait le drap vert, Guildea, d'une brusque secousse, releva la tête. Élevant les mains de ses genoux, il les joignit, et dit tout à coup :

« Trouvez-vous que je sois un homme séduisant ? »

Le père Murchison fit un bond. Pareille question, émanant d'un tel homme, le stupéfiait.

« Miséricorde ! s'écria-t-il, qu'est-ce qui vous fait poser cette question ? Voulez-vous dire : séduisant pour l'autre sexe ?

☐ C'est ce que j'ignore, dit le professeur, sombre, et plongeant de nouveau son regard dans le feu. C'est ce que j'ignore ! »

L'étonnement du père augmentait.

« Vous l'ignorez ? » s'exclama-t-il.

Il posa sa pipe.

« Voyons, croyez-vous que je sois séduisant, qu'il y ait quelque chose en moi susceptible d'attirer vers moi, irrésistiblement, un ... un être humain ou un animal ?

☐ Que vous le désiriez ou non ?

☐ Exactement, ou plutôt, disons ... de façon précise, même si je ne le désirais pas ? »

Le père pinça ses lèvres assez charnues de chérubin, ce qui fit apparaître de petites rides au coin de ses yeux bleus.

« Ce n'est pas impossible, certes, dit-il au bout d'un instant. La nature humaine est faible, d'une faiblesse attirante, Guildea, et vous avez tendance à la bafouer. Je comprendrais que des femmes d'un certain genre, les intellectuelles, celles qui collectionnent les célébrités, vous

recherchent. Votre réputation, votre nom illustre ...

□ Oui, oui, interrompit Guildea, non sans irritation. Je sais tout cela, je sais. »

Il tordit ses longues mains, en rejetant la paume vers l'extérieur, si bien qu'il fit craquer ses doigts. Un froncement de sourcils lui plissa le front.

« J'imagine », dit-il ... (Il s'arrêta et toussa : une toux sèche, presque aiguë.) « J'imagine qu'il doit être très désagréable que quelque chose qui ne vous plaît pas vous aime, vous coure après : c'est bien ce qu'on dit, n'est-ce pas ? »

Il se tourna à demi dans son fauteuil, croisa les jambes, fixa sur son visiteur un regard interrogateur, presque perçant.

« Quelque chose ? dit le père.

□ Bon, bon, quelqu'un. J'imagine qu'il ne peut rien y avoir de plus déplaisant.

□ Pour vous, non, répondit le père. Mais je vous demande pardon, Guildea, je ne peux concevoir que vous autorisiez pareille intrusion. Vous n'encouragez pas l'adulation. »

Guildea secoua la tête d'un air sombre.

« Non, dit-il. C'est justement cela. C'est ce qu'il y a de curieux dans l'affaire, ce que je ... »

Il coupa court, délibérément, se leva et s'étira.

« Je vais fumer une pipe, moi aussi », dit-il.

Il alla jusqu'à la cheminée, prit sa pipe, la bourra et l'alluma. Comme il approchait l'allumette du tabac, son regard se posa sur l'étoffe verte qui recouvrait la cage de Napoléon. Il jeta l'allumette au feu, tira quelques bouffées en s'avançant vers la cage. Lorsqu'il l'eut atteinte, il saisit l'étoffe, et commença à la tirer. Puis, tout à coup, il la remit en place, furieux.

« Non, dit-il, comme à lui-même, non. »

Il revint en hâte vers le feu, et se laissa retomber dans son fauteuil.

« Vous vous posez des questions, dit-il au père Murchison, moi aussi. Je ne sais pas du tout qu'en penser. Je vais tout bonnement vous

exposer les faits, et il faut que vous me donniez votre opinion. Avant-hier soir, après une dure journée de travail, sans qu'elle eût été plus dure que d'habitude, j'allai à la porte d'entrée pour respirer un peu. Vous savez que cela m'arrive souvent.

☐ Oui, je vous ai trouvé sur le pas de votre porte la première fois que je suis venu ici.

☐ C'est exact. Je n'avais ni chapeau ni manteau. Je me tenais sur le seuil. J'avais, je me rappelle, l'esprit encore plein de mon travail. Il faisait plutôt sombre ce soir-là, mais pas absolument. Il était à peu près onze heures, onze heures et quart. Je regardais le parc et, tout à coup, je notai que mon regard était dirigé vers quelqu'un qui était assis sur un des bancs, me tournant le dos. Je vis cette personne, si c'était une personne, à travers la grille.

☐ Si c'était une personne! dit le père. Que voulez-vous dire par là ?

☐ Attendez un instant. Je dis cela parce qu'il faisait trop sombre pour que j'en aie la certitude. Je vis simplement, sur le banc, une vague forme noirâtre, que j'apercevais par-dessus le dossier du siège. Je ne pouvais dire si c'était un homme, une femme ou un enfant. Mais il y avait quelque chose, et je me surpris à le regarder.

☐ Je comprends.

☐ Graduellement, je découvris que mes pensées se fixaient sur cette chose ou cette personne. Tout d'abord, je me demandai ce qu'elle faisait là, puis, quelles étaient ses pensées, enfin, quel était son aspect.

☐ Quelque pauvre clochard, je suppose, dit le père.

☐ C'est ce que je me suis dit. Néanmoins, je sentis que je prenais un intérêt extraordinaire à cet objet, un intérêt si grand que je saisis mon chapeau et traversai la rue pour pénétrer dans le parc. Vous le savez, il y a une entrée presque en face de ma maison. Donc, Murchison, je traversai la rue, franchis la porte, m'approchai du siège, et découvris que ... personne ne l'occupait.

☐ Aviez-vous gardé, en marchant, les yeux fixés sur votre but ?

☐ Une partie du temps, mais je les avais détournés au moment précis où je franchissais la porte, car une bagarre avait éclaté à quelque distance de là. Lorsque je constatai que le siège était vide, je me sentis envahi par une sensation, tout à fait absurde, de déception, presque de colère. Je m'arrêtai, regardai autour de moi pour voir si quelque chose s'éloignait, mais en vain. La nuit était froide et brumeuse, et il n'y

avait presque personne dehors. Avec ce sentiment de déception que je qualifie de stupide et anormal, je revins sur mes pas dans la direction de la maison. Lorsque je l'atteignis, je découvris que, durant ma courte absence, j'avais laissé la porte d'entrée ouverte, plus précisément entrouverte.

☐ Pas très prudent, à Londres.

☐ Oui, il va de soi que je n'en savais rien jusqu'à mon retour. Toutefois, je n'avais été absent que trois minutes environ.

☐ Oui.

☐ Il y avait peu de chances que quelqu'un fût entré.

☐ Je suppose que non.

☐ Vous croyez ?

☐ Pourquoi me demandez-vous cela, Guildea ?

☐ Bon, bon.

☐ Au reste, si quelqu'un était entré, vous l'auriez surpris, certainement.
»

Guildea se remit à tousser. Le père, étonné, ne pouvait manquer de s'apercevoir qu'il était nerveux, et que sa nervosité affectait son état physique.

« J'ai dû prendre froid cette nuit-là », dit-il, comme s'il avait lu la pensée de son ami et s'empressait de la combattre. Puis il poursuivit : « Je pénétrai dans le vestibule, ou plutôt dans le couloir. »

Il s'arrêta encore, son malaise devenait très apparent.

« Et vous avez surpris quelqu'un ? » dit le père.

Guildea s'éclaircit la voix.

« Précisément, dit-il. Nous y arrivons. Je n'ai pas une imagination débordante, vous le savez.

☐ Certainement pas.

☐ Non, eh bien, j'étais à peine engagé dans le couloir que j'eus la certitude que quelqu'un s'était introduit dans la maison pendant mon absence. J'en étais convaincu et, qui plus est, j'avais la conviction que

l'intrus était cette même personne que j'avais vaguement aperçue assise sur le banc du parc. Que dites-vous de cela ?

☐ Je commence à croire que vous avez beaucoup d'imagination. _

☐ Hem ! Il me sembla que la personne, l'occupant du siège, et moi, nous avions simultanément fait le projet d'engager une conversation, et que nous nous étions simultanément déplacés pour mettre le projet à exécution. Cette certitude devint si bien ancrée en moi que je me précipitai au premier étage, dans cette pièce, comptant y trouver le visiteur qui m'y attendait. Mais il n'y avait personne. Donc je redescendis et entrai dans la salle à manger. Personne. Je fus vraiment étonné. N'est-ce pas étrange ?

☐ Très », dit le père, gravement.

L'attitude glaciale et sombre du professeur, gêné, contraint, éloignait l'humour qui aurait fort bien pu se glisser dans une conversation de ce genre.

« Je remontai, continu a-t-il, m'assis et réfléchis à la chose. Je décidai de l'oublier, et pris un livre. J'aurais peut-être été capable de lire, mais soudain il me sembla remarquer ... »

Il s'arrêta net. Le père Murchison observa qu'il avait les yeux tournés vers l'étoffe verte qui recouvrait la cage du perroquet.

« Mais laissons cela, dit-il. Il suffit que j'aie été incapable de lire. Je résolus d'explorer la maison. Vous savez qu'elle est petite, qu'il est facile d'en faire le tour. J'en fis donc le tour complet. J'entrai dans toutes les pièces, sans exception. Je m'excusai auprès des domestiques qui dinaient. Mon apparition les surprit sans nul doute.

☐ Et Pitting ?

☐ Oh ! Il se leva poliment quand j'entrai, resta debout pendant que j'étais là, mais ne dit pas un seul mot. Je murmurai : « Ne vous dérangez pas », ou quelque chose d'approchant, et sortis. Murchison, je ne trouvai personne d'étranger dans la maison. Cependant, je regagnai cette pièce, convaincu que quelqu'un était entré pendant que j'étais dans le parc.

☐ Et ressorti avant votre retour ?

☐ Non, était resté et se trouvait encore dans la maison.

☐ Mais, mon cher Guildea, commença le père, maintenant fort étonné.

Sûrement ...

□ Je sais ce que vous voulez dire, ce que je serais tenté de dire à votre place : Mais attendez, je vous prie. Je suis également convaincu que ce visiteur n'a pas quitté la maison et s'y trouve en ce moment. »

Il parlait avec une sincérité évidente, avec une extrême gravité. Le père Murchison le regarda bien en face et rencontra son regard vif, ardent.

« Non, dit-il comme en réponse à une question posée. Je suis parfaitement sain d'esprit, je vous assure. Toute cette aventure me semble, à moi, presque aussi incroyable qu'elle doit l'être pour vous. Mais, vous le savez, je ne cherche jamais querelle aux faits, si étranges qu'ils puissent être. Je m'efforce simplement de les examiner à fond. J'ai déjà consulté un médecin, qui m'a déclaré en parfait état physique. »

Il s'arrêta, comme s'il s'attendait à une remarque du père.

« Continuez, Guildea, dit-il, vous n'avez pas fini ...

□ Non, j'étais absolument sûr, ce soir-là, que quelqu'un s'était introduit dans la maison, et ma conviction grandissait. J'allai me coucher, comme d'habitude, et dormis normalement. Cependant, dès mon réveil, hier matin, je savais qu'il y avait un habitant de plus dans la maison.

□ Puis-je vous interrompre un instant ? Comment le saviez-vous ?

□ C'est mon esprit qui m'en assurait. Je ne sais rien d'autre, sinon que j'étais parfaitement conscient d'une nouvelle présence dans ma maison, tout près de moi.

□ Que c'est étrange ! dit le père. Et vous êtes absolument sûr qu'il n'y a pas de surmenage dans votre cas ? Vous n'avez pas le cerveau fatigué ? Vous avez la tête tout à fait claire ?

□ Tout à fait. Ma santé n'a jamais été aussi bonne. Lorsque je suis descendu déjeuner ce matin, j'ai brusquement regardé le visage de Pitting. Il était aussi froid, aussi placide et inexpressif que d'habitude. Il était bien clair pour moi que son esprit n'était aucunement troublé. Après le déjeuner, je me suis mis au travail, conscient à chaque instant du fait de cette intrusion dans mon intimité. Néanmoins, je peinaï pendant plusieurs heures, attendant quelque développement susceptible de dissiper l'obscurité et le mystère de cet événement. Je déjeunai. Vers deux heures et demie, il me fallut partir pour aller faire

une conférence. Je pris donc mon chapeau et mon manteau, ouvris la porte et sortis sur le trottoir. À l'instant même, j'eus le sentiment qu'il n'y avait plus d'intrusion et, cependant, j'étais maintenant dans la rue, entouré de gens. Il me vint alors la certitude que cette créature, qui était dans ma maison, devait penser à moi, peut-être m'espionner.

□ Un instant, interrompit le père. Que ressentiez-vous ? Était-ce de la crainte ?

□ Grands dieux ! Non. J'étais complètement déconcerté, et je le suis encore, passionnément intéressé, mais nullement alarmé. Je fis ma conférence, avec la même facilité qu'à l'ordinaire, et rentrai chez moi le soir. Au moment même où je pénétrais dans la maison, j'eus le sentiment très net que l'intrus y était encore. Hier soir, je dînai seul, et je passai ensuite quelques heures à lire un ouvrage scientifique qui m'intéressait profondément. Toutefois, pendant cette lecture, il n'y eut pas une minute où je ne sus qu'il y avait, à portée du mien, un esprit dont toute l'attention était tournée vers moi. J'ajouterai ceci : ce sentiment ne cessa de croître, et lorsque je me levai pour aller me coucher, j'en étais arrivé à une bien étrange conclusion.

□ Quoi ? Laquelle ?

□ Que cette créature □ cette chose □, quelle qu'elle soit, qui s'était introduite dans ma maison pendant ma courte absence, alors que j'étais dans le parc, éprouvait à mon égard plus que de l'intérêt.

□ Plus que de l'intérêt ?

□ Qu'elle m'aimait, ou commençait à m'aimer.

□ Oh ! s'écria le père. Maintenant je comprends pourquoi vous m'avez demandé il y a un instant si je croyais qu'il y avait en vous quelque chose qui soit susceptible d'attirer à vous, irrésistiblement un être humain ou un animal.

□ Précisément. Depuis que je suis arrivé à cette conclusion, Murchison, j'avoue qu'à ma vive curiosité est venu se mêler un autre sentiment.

□ De crainte ?

□ Non, d'aversion, ou d'irritation. Non, non, pas de la crainte, pas de la crainte. »

Tout en répétant sans nécessité cette protestation, Guilda regarda de nouveau la cage du perroquet.

« Quel, sujet de crainte y a-t-il dans une telle affaire ? ajouta-t-il. Je ne suis pas un enfant pour trembler devant des fantômes. »

Il éleva brusquement la voix en disant ce dernier mot.

Puis il se précipita vers la cage et, d'un mouvement subit, tira l'étoffe qui la recouvrait. Napoléon apparut. Il semblait somnoler sur son perchoir, la tête légèrement penchée de côté. Lorsque la lumière tomba sur lui, il s'agita, hérissa les plumes de son cou, cligna des yeux, et se mit sans hâte à glisser latéralement, dans un sens, puis dans l'autre, projetant la tête en avant, puis la retirant d'un air d'énergie satisfaite, encore qu'assez dénuée de sens. Guildea se tenait près de la cage, le regardant de très près, et, à vrai dire, avec une attention dont l'intensité paraissait remarquable, presque anormale.

« Oh ! L'absurdité de ces volatiles ! dit-il enfin, en revenant près du feu.

☐ Vous n'avez rien d'autre à me dire ? demanda le père.

☐ Non, j'ai toujours le sentiment de la présence de quelque chose dans ma maison. J'ai toujours l'impression d'être l'objet d'une attention de tous les instants. Je suis toujours irrité, sérieusement ennuyé, je l'avoue, par cette attention.

☐ Vous dites que vous avez le sentiment d'une présence, en ce moment même ?

☐ En ce moment, oui.

☐ Vous voulez dire, dans cette pièce, avec nous maintenant ?

☐ Je le crois, du moins, tout près de nous. »

De nouveau, il jeta un coup d'œil rapide, presque soupçonneux, vers la cage du perroquet. L'oiseau était encore sur son perchoir. Il avait la tête baissée, penchée de côté, et il semblait écouter quelque chose avec attention.

« Cet oiseau reproduira les inflexions de ma voix plus fidèlement que jamais demain matin, dit le père, observant Guildea, avec toute la douceur de ses yeux bleus. Il m'a toujours imité avec beaucoup d'habileté. »

Le professeur eut un léger sursaut.

« Oui, dit-il, oui, sans aucun doute. Eh bien, que dites-vous de cette

affaire ?

- ☐ Rien du tout. Elle est absolument inexplicable. Je peux vous parler franchement, j'en suis sûr.
- ☐ Bien entendu, c'est pour cela que je vous ai tout, raconté.
- ☐ Je crois que vous devez être surmené, à bout de nerfs, sans vous en douter.
- ☐ Et que le docteur s'est trompé lorsqu'il m'a trouvé parfaitement normal ?
- ☐ Oui. »

Guildea tapa sa pipe contre le manteau de la cheminée.

« C'est possible, dit-il. Je ne serai pas déraisonnable au point de nier cette possibilité, encore que Je ne me sois jamais senti mieux de ma vie. Que me conseillez-vous donc ?

- ☐ Une semaine de repos complet hors de Londres, au grand air.
- ☐ Ce qu'on prescrit habituellement. J'accepte. Je partirai demain pour Westgate et laisserai Napoléon pour tenir la maison pendant mon absence. »

Pour quelque raison qu'il ne pouvait expliquer, le plaisir que le père Murchison avait ressenti en entendant le début de la réponse fut amoindri, presque détruit, par la phrase finale.

Ce soir-là, il regagna à pied le centre de la ville. Plongé dans ses pensées, il se remémorait et considérait par le menu la première entrevue qu'il avait eue avec Guildea chez lui, un an et demi auparavant.

Le lendemain matin, Guildea quitta Londres.

III

Le père Murchison était un homme si scrupuleux qu'il n'avait pas le temps de s'appesantir sur les affaires d'autrui. Toutefois, pendant la semaine que Guildea passa au bord de la mer, le père pensa souvent à lui, avec beaucoup d'étonnement et quelque consternation. La consternation fut bientôt bannie, car le père au doux regard était prompt à déceler la faiblesse en lui-même, plus prompt encore à la chasser comme un hôte indésirable de l'âme. Mais l'étonnement subsista. Il devait aller *crescendo*. Guildea avait quitté Londres un jeudi. Il revint un jeudi, ayant au préalable adressé au père Murchison un mot pour lui signaler qu'il quitterait Westgate à telle heure. Lorsque son train entra dans la gare de Victoria, il fut surpris de voir la silhouette de son ami, en douillette, debout sur le quai gris, derrière une file de porteurs.

« Quoi, Murchison ! dit-il. Auriez-vous quitté le sacerdoce que vous vous accordiez ainsi un congé ? »

Ils échangèrent une poignée de main.

« Non, dit le père. Le hasard a fait que je me trouvais aujourd'hui dans ces parages, pour voir un malade. C'est ainsi que j'ai pensé à venir vous attendre.

□ Et voir si j'étais toujours malade, hein ? »

Le père lui jeta un petit coup d'œil bienveillant, mais accompagné d'un petit rire sec.

« L'êtes-vous encore ? questionna le père, le regardant avec intérêt. Non, je ne crois pas. Vous semblez très bien. »

De fait, l'air marin avait mis un peu de hâle et de couleur sur les joues toujours maigres de Guildea. Son regard pénétrant brillait de vie et d'énergie, et il avançait, vêtu d'un costume gris, vague, et d'un pardessus flottant, avec une vigueur que l'on remarquait. De sa main gauche, il portait sans effort une valise bien pleine.

Le père se sentit entièrement rassuré.

« Je ne vous ai jamais vu en meilleure santé, dit-il.

☐ Je ne me suis jamais senti mieux. Avez-vous une heure à me consacrer ?

☐ Deux.

☐ Bon. Je vais faire porter mon sac par un cab, et nous irons à pied par le parc, jusqu'à la maison, où nous prendrons une tasse de thé. Qu'en dites-vous ?

☐ Cela me fera plaisir. »

Ils sortirent de la gare, passèrent à côté des petites marchandes de fleurs et des camelots, et se dirigèrent vers Grosvenor Square.

« Votre séjour a été agréable ? dit le père.

☐ Assez agréable, et solitaire. Oui, j'ai laissé mon compagnon derrière moi, dans le couloir du numéro 100.

☐ Et vous ne l'y retrouverez pas, j'en suis sûr.

☐ Hem ! s'écria Guildea. D'après vous, je suis une belle chiffe, Murchison. »

Il allongeait le pas en parlant, comme poussé à accentuer son impression de vigueur physique.

« Une chiffe, non. Mais tout homme qui demande à son cerveau une activité aussi continue que la vôtre a inévitablement besoin de vacances de temps à autre.

☐ Et j'en avais grand besoin, n'est-ce pas ?

☐ Oui, vous en aviez besoin, je crois.

☐ Eh bien, c'est fait. Et maintenant nous allons voir. »

Le soir tombait très rapidement. Ils traversèrent la rue à Hyde Park Corner, pénétrèrent dans le parc, peuplé d'une quantité de gens qui rentraient chez eux après leur travail : des hommes en pantalons de velours à côtes, plaqués de boue séchée, portant en bandoulière des boîtes de conserves et des paniers plats contenant leurs outils. Certains, parmi les plus jeunes parlaient, le verbe haut, ou sifflaient en marchant, sur un ton aigu.

« Jusqu'au soir, murmura le père Murchison.

☐ Quoi ? demanda Guildea.

☐ Je ne faisais que répéter les derniers mots du texte, qui semble avoir trait à la vie, principalement à la vie de plaisir : « L'homme s'en va à son travail, et à son labeur ! »

☐ Ah ! Un auditoire composé de ces gens constitue un public qui est loin d'être désagréable. Il y en avait un grand nombre à la conférence que je faisais lorsque je vous ai rencontré pour la première fois, je me le rappelle. L'un d'eux essaya de m'embarrasser par ses questions. Il avait les cheveux roux. Les roux jouent toujours le rôle de contradicteurs. Je l'ai réduit au silence, cette fois-là. Eh bien, Murchison, maintenant, nous allons voir.

☐ Quoi ?

☐ Si mon compagnon est parti.

☐ Dites-moi, vous attendez-vous à, voyons, à croire encore qu'il y a quelqu'un chez vous ?

☐ Comme vous pesez vos mots ! Non, je me le demande seulement.

☐ Vous n'avez pas d'appréhension ?

☐ Pas un brin. Mais j'avoue que j'éprouve quelque curiosité.

☐ L'air marin ne vous a donc pas appris à reconnaître que toute cette histoire était due au surmenage ?

☐ Non, dit Guildea, d'un ton très sec.

☐ Je croyais pourtant qu'il aurait cet effet.

☐ Que ce séjour me démontrerait que j'avais une imagination malade, morbide, malsaine, eh ? Allons, Murchison, pourquoi ne pas dire franchement que vous m'avez expédié à Westgate pour me débarrasser de ce que vous considérez comme une crise aiguë de névrose ? »

Cette attaque n'ébranla nullement le père.

« Voyons, Guildea, répliqua-t-il, que pouvais-je penser, selon vous ? Je ne voyais en vous aucun symptôme de névrose : Je n'en ai jamais vu. Vous êtes le dernier qu'on pourrait croire susceptible d'être atteint de cette maladie. Mais qu'est-ce qui est le plus naturel, que je croie chez vous à une névrose, ou à la vérité d'une histoire du genre de celle que vous m'avez racontée ?

☐ C'est sans réplique, Non, je n'ai pas le droit de me plaindre. En tout

cas, pour le moment, il n'est pas question de névrose chez moi.

□ Et il n'y a personne d'étranger dans votre maison, j'espère. »

Le père Murchison quittant le ton badin qu'ils avaient adopté l'un et l'autre, prononça ces mots avec une gravité très réelle.

« Vous prenez cette affaire très au sérieux, je trouve, dit Guildea, parlant, lui aussi, avec plus de gravité.

□ Comment pourrais-je la prendre autrement ? Vous ne voudriez pas me voir rire alors que vous me racontez la chose sérieusement.

□ Non. Si nous retrouvons mon visiteur à la maison, je peux aller jusqu'à vous demander de l'exorciser. Mais tout d'abord il me faut faire une chose.

□ Laquelle ?

□ Vous prouver, aussi bien qu'à moi-même, qu'il est encore là.

□ Cela n'irait pas sans difficulté, dit le père, considérablement surpris par le ton positif de Guildea.

□ Si la chose est restée chez moi, je crois que je peux trouver un moyen. Et je ne serais pas du tout surpris qu'elle y soit encore, malgré l'air de Westgate. »

En prononçant ces derniers mots, le professeur était revenu au ton de badinage un peu sec qu'il avait précédemment. Le père ne parvenait pas à savoir si Guildea était exceptionnellement grave ou exceptionnellement gai. Comme les deux hommes approchaient de Hyde Park Place, leur conversation tomba. Ils avançaient en silence dans l'obscurité qui se faisait plus dense.

« Nous y voilà ! » dit enfin Guildea.

Il introduisit la clef dans la serrure, ouvrit, fit entrer le père Murchison dans le couloir, le suivit de près, et fit claquer la porte.

« Nous y voilà ! » répéta-t-il, d'une voix plus sonore.

L'électricité avait été allumée pour l'accueillir. Il s'arrêta et regarda autour de lui.

« Nous prendrons le thé tout de suite, dit-il. Ah ! Pitting ! »

Le maître d'hôtel blafard, qui avait entendu claquer la porte, s'avança

doucement depuis le haut de l'escalier qui conduisait à la cuisine, salua respectueusement son maître, prit son manteau, ainsi que la douillette du père Murchison, et les accrocha l'un et l'autre à deux patères fixées au mur.

« Tout va bien, Pitting ? Rien d'anormal ? dit Guildea.

☐ Non, monsieur.

☐ Apportez-nous un peu de thé dans la bibliothèque.

☐ Oui, monsieur. »

Pitting se retira. Guildea attendit qu'il eût disparu ; il ouvrit alors la porte de la salle à manger, passa la tête dans la pièce, resta ainsi un instant, en gardant une immobilité parfaite. Au bout d'un moment, il se retira, ferma la porte et dit :

« Montons. »

Le père Murchison le questionna du regard, mais ne fit aucun commentaire. Ils montèrent l'escalier et pénétrèrent dans la bibliothèque. Guildea, d'un regard rapide, explora la pièce. Un feu brûlait dans la cheminée. Les rideaux bleus étaient tirés. La lueur vive de la puissante lampe électrique frappait dans les longues rangées de livres, la table de travail, très en ordre par suite de l'absence de Guildea, et la cage du perroquet, qui n'était pas ouverte. Guildea s'approcha de la cage. Napoléon, sur son perchoir, était ramassé sur lui-même, les plumes ébouriffées. Ses longues pattes, qui semblaient couvertes de peau de crocodile, s'agrippaient au barreau. Ses yeux ronds clignotaient ; ils paraissaient recouverts d'une membrane, comme par l'effet de l'âge.

Guildea fixa l'oiseau avec insistance, puis fit claquer sa langue contre ses dents. Napoléon se secoua, leva une patte, en allongea les doigts, se plaça de côté sur son perchoir, jusqu'aux barreaux les plus proches du professeur, et y appuya la tête. De son index, Guildea le gratta deux ou trois fois, le regard toujours attentivement fixé sur le perroquet, puis, il retourna près du feu, à l'instant même où Pitting entra avec le plateau de thé.

Le père Murchison était déjà assis dans un fauteuil d'un côté de la cheminée. Guildea prit un autre siège et se mit à servir le thé, tandis que Pitting quittait la pièce, fermant doucement la porte derrière lui. Le père prit une gorgée de thé, le trouva chaud, et posa la tasse sur une petite table près de lui.

« Vous aimez ce perroquet, n'est-ce pas ? demanda-t-il à son ami.

☐ Pas particulièrement. Il est parfois intéressant à étudier. L'esprit et la nature des perroquets sont curieux.

☐ Combien y a-t-il de temps que vous l'avez ?

☐ Quatre ans, à peu près. J'avais bien failli m'en débarrasser juste avant de faire votre connaissance. Je suis très content maintenant de l'avoir gardé.

☐ Ah ! Oui, pour quelle raison ?

☐ Je vous le dirai probablement dans un jour ou deux. »

Le père reprit sa tasse. Il ne pressa pas Guildea de lui donner tout de suite une explication, mais quand l'un et l'autre eurent fini leur thé, il dit :

« Eh bien, l'air marin a-t-il eu l'effet désiré ?

☐ Non », fit Guildea.

Le père fit tomber quelques miettes restées sur sa soutane et se dressa sur son siège.

« Votre visiteur est encore ici ? demanda-t-il, et ses yeux bleus se firent presque durs et perçants en se posant sur son ami.

☐ Oui, répondit Guildea avec calme.

☐ Comment le savez-vous ? Quand l'avez-vous su ? Lorsque vous avez passé la tête dans la salle à manger, il y a un moment ?

☐ Non, pas avant d'entrer dans cette pièce. Il m'a accueilli ici.

☐ Accueilli ? De quelle façon ?

☐ Simplement par sa présence ici, en me faisant sentir cette présence, comme je pourrais sentir la présence de quelqu'un si j'entrais dans l'obscurité. »

Très maître de lui, il parlait avec calme, du ton sec qui lui était coutumier.

« Très bien, dit le père, je n'essaie pas de lutter contre cette impression, ou de la détruire par des explications. Mais, naturellement, je suis stupéfait.

□ Moi aussi. Jamais de ma vie je n'ai éprouvé pareille surprise. Bien entendu, Murchison, je ne peux espérer que vous croyiez autre chose, sinon que je suppose □ imagine, si vous préférez □ qu'il y a ici un intrus ; de quel genre ? Je l'ignore complètement. Je ne peux m'attendre à ce que vous croyiez qu'il existe vraiment quelque chose. Si vous étiez à ma place, et moi à la vôtre, je considérerais certainement que vous êtes victime de quelque hallucination d'origine nerveuse. Je ne pourrais penser autrement. Mais, patience. Ne m'accusez pas d'être un névrosé, ou d'avoir l'esprit dérangé, pendant deux ou trois jours encore. J'ai la conviction □ à moins que je ne sois vraiment malade, ou que j'aie l'esprit dérangé □ que je serai sous peu à même de vous donner quelque preuve de la présence d'un nouveau venu dans ma maison.

□ Vous ne me dites pas quel genre de preuve ?

□ Pas encore. Il faut d'abord que les choses se précisent. En attendant, je vous dirai : si, en fin de compte, je ne peux vous apporter aucune espèce de preuve attestant que je ne rêve pas, je vous autoriserai à m'emmener chez n'importe quel spécialiste de votre choix, et je m'efforcerai résolument de me ranger à l'opinion qui est la vôtre pour le moment : qu'il n'y a rien d'autre qu'une erreur absurde. C'est bien votre opinion, n'est-ce pas ? »

Le père Murchison se tut un moment. Puis il dit, d'un ton plutôt indécis :

« Ça devrait l'être.

□ Et ce ne l'est pas ? demanda Guildea, surpris.

□ Oh ! Vous savez, votre attitude est terriblement convaincante. Cependant je doute encore, bien sûr. Comment pourrait-il en être autrement ? Tout cela est affaire d'imagination. » .

Le père parlait comme s'il s'efforçait de se dégager d'une position mentale qu'on l'obligeait d'assumer.

« Ce ne peut être que de l'imagination, répéta-t-il.

□ J'emploierai pour vous convaincre un argument plus solide que mon attitude, ou bien je n'essaierai pas du tout de vous convaincre », dit Guildea.

Lorsqu'ils se séparèrent ce soir-là, il dit :

« Je vous écrirai dans un jour ou deux, probablement. Je crois que la

preuve que je vais vous donner a pris forme pendant mon absence.
Mais je le saurai bientôt. »

Le père Murchison était bien intrigué lorsqu'il regagna son logis, assis sur l'impériale de l'omnibus.

IV

Deux jours s'écoulèrent, au bout desquels il reçut un mot de Guildea, lui demandant de passer le voir si possible le soir même. Il en était empêché car il était retenu pour une réunion dans l'East End. Le lendemain était un dimanche. Il écrivit qu'il viendrait le lundi, et reçut peu après un télégramme :

Oui, lundi venez dîner sept heures trente. Guildea.

À sept heures et demie, il était devant le numéro 100.

Pitting lui ouvrit la porte.

«Est-ce que le professeur va tout à fait bien, Pitting ? s'enquit le père en ôtant sa douillette.

☐ Je le crois, monsieur. Il ne se plaint de rien, répondit le maître d'hôtel cérémonieusement. Voulez-vous monter, monsieur ? »

Guildea les accueillit à la porte de la bibliothèque. Il était très pâle et paraissait sombre. Il serra distraitemment la main de son ami.

« Servez-nous le dîner », dit-il à Pitting.

Comme le maître d'hôtel se retirait, Guildea ferma la porte avec précaution. Le père Murchison ne l'avait jamais vu aussi troublé.

«Vous êtes soucieux, Guildea, dit le père, très soucieux.

☐ Oui, c'est vrai. L'effet de cette histoire commence à se faire sentir sérieusement.

☐ Vous persistez donc à croire à la présence de quelqu'un chez vous ?

☐ Certes, oui, je n'ai plus aucun doute là-dessus. Le soir où je suis sorti pour aller jusqu'au parc, quelque chose est entré dans la maison ; mais que diable cela peut-il bien être ? Il m'est encore impossible de le découvrir. Mais, avant que nous descendions dîner, je tiens à vous révéler quelque chose au sujet de cette preuve que je vous ai promise. Vous vous rappelez ?

☐ Naturellement.

□ N'avez-vous pas idée de ce que cela peut être ? »

Le père Murchison fit signe que non.

« Regardez dans la pièce, dit Guildea. Que, voyez-vous ?

□ Rien d'insolite. Vous n'allez pas me dire qu'il y a quelque apparition ...

□ Oh ! Non, non, il n'y a pas d'apparition sous la forme habituelle : drapée de blanc et vaporeuse. Dieu me préserve, je ne suis pas tombé si bas. »

Sa voix trahissait une irritation intense.

« Regardez encore, »

Le père Murchison le regarda, se tourna du côté où s'était fixé le regard de Guildea, et vit le perroquet gris qui grimpait dans sa cage, lentement, obstinément.

« Quoi, dit-il vivement. La preuve viendrait-elle de là ? »

Le professeur acquiesça de la tête.

« Je le crois, dit-il. Descendons dîner, maintenant. J'ai grand besoin de prendre quelque chose. »

Ils descendirent dans la salle à manger. Pendant qu'ils mangeaient et que Pitting les servait, le professeur parlait des oiseaux, de leurs mœurs, de leur curiosité, de leurs craintes, et de leurs facultés d'imitation. Il avait évidemment étudié ce sujet à fond, avec la conscience qui le caractérisait d'ans tout ce qu'il faisait.

« Les perroquets, dit-il au bout d'un moment, ont un esprit d'observation extraordinaire. Il est regrettable que leur faculté de reproduire ce qu'ils voient soit si limitée. Sinon, je suis certain que leur imitation des gestes serait aussi remarquable que l'est Souvent celle de la voix.

□ Mais il leur manque des mains.

□ Oui, mais ils font beaucoup de choses avec la tête. Je connaissais autrefois une vieille femme près de Goring, sur la Tamise. Elle était affligée de paralysie agitante. Elle tenait la tête continuellement penchée, et la balançait de droite à gauche. Son fils, qui était marin, lui apporta d'un de ses voyages un perroquet qui reproduisait exactement le mouvement de tête de la paralytique: Ces perroquets

gris sont toujours aux aguets. »

Guldea prononça cette dernière phrase lentement et délibérément, lançant par-dessus son verre de vin un coup d'œil pénétrant au père Murchison. En l'entendant, celui-ci eut une brusque illumination. Il ouvrit les lèvres pour faire une brève remarque. Guldea tourna son œil brillant vers Pitting au moment où ce dernier portait avec sollicitude des croquettes de fromage qu'il avait retirées du monte-charge reliant la salle à manger à la cuisine. Mais, quelques instants après, lorsque le maître d'hôtel eut placé des pommes sur la table, arrangé méticuleusement les carafes, enlevé les miettes, et se fut volatilisé, il dit, vivement :

« Je commence à comprendre. Vous pensez que Napoléon s'aperçoit de cette présence ?

☐ Je le sais. Il n'a cessé d'épier le visiteur depuis le soir où il est arrivé. »

Le prêtre eut, une autre illumination.

« Voilà pourquoi vous l'avez recouvert de cette étoffe verte un certain soir ?

☐ Précisément. Par lâcheté. Sa conduite commençait à me porter sur les nerfs. »

Guldea pinça ses lèvres minces, abaissa ses sourcils, ce qui donna à son visage une expression naturelle.

« La semaine que j'ai perdue à Westgate, il ne l'a pas perdue ici, je vous l'assure. Prenez une pomme.

☐ Non, merci, non, merci. »

Le père répéta son refus sans s'en apercevoir. Guldea repoussa son verre.

« Alors, montons.

☐ Non, merci, réitéra Je père.

☐ Pardon ?

☐ Qu'est-ce que je dis? s'écria le père, en se levant. Je pensais à cette affaire extraordinaire.

☐ Ah ! Vous commencez à oublier l'hypothèse de la névrose ? »

Ils sortirent dans le couloir.

« Vous êtes si objectif sur tout ce qui concerne cette affaire.

□ Pourquoi pas ? Voici une chose très étrange et anormale qui survient dans mon existence. Quelle est la conduite à tenir sinon de l'étudier avec calme et à fond ?

□ Que faire d'autre, en effet ? »

Le père commençait à se sentir assez déconcerté, obligé qu'il était, en quelque sorte par une contrainte, de prêter la plus vive attention à une affaire qui aurait dû le frapper, lui semblait-il, comme étant parfaitement absurde. Lorsqu'ils pénétrèrent dans la bibliothèque, ses yeux se portèrent immédiatement, avec une profonde curiosité, vers la cage du perroquet. Un léger sourire arqua les lèvres du professeur. Il s'apercevait de l'effet qu'il produisait sur son ami. Le père vit le sourire.

« Oh ! Vous ne m'avez pas encore convaincu, fit-il en réponse.

□ Je sais. Peut-être aurai-je réussi avant la fin de la soirée. Voici le café. Lorsque nous l'aurons pris, nous procéderons à notre expérience. Posez le café, Pitting, et ne nous dérangez plus.

□ Bien, monsieur.

□ Je ne prendrai pas mon café noir, ce soir, dit le père. Beaucoup de lait, s'il vous plaît. Je ne veux pas qu'on puisse jouer sur mes nerfs.

□ Et si nous ne prenions pas de café du tout ? dit Guildea, Pour que vous ne puissiez alléguer que nous n'étions pas dans un état parfaitement normal. Je vous connais, Murchison : aussi ardent dans votre scepticisme que dans votre vocation de prêtre. »

Le père rit et repoussa sa tasse.

« Fort bien. Pas de café.

□ Rien qu'une cigarette et nous passerons ensuite aux choses sérieuses.
»

La fumée gris bleu monta en volutes.

« Qu'allons-nous faire ? » dit le père.

Il était assis très droit, comme prêt à l'action. À vrai dire, rien ne suggérait la détente dans l'attitude de l'un et de l'autre.

« Nous cacher, et épier Napoléon. À propos, cela me rappelle ... »

Il se leva, alla dans un coin de la pièce, y prit un morceau de drap vert et en couvrit la cage.

« Je l'enlèverai lorsque nous serons cachés.

☐ Dites-moi d'abord s'il y a eu quelque manifestation de cette prétendue présence au cours de ces tout derniers jours.

☐ Simplement la sensation, dont l'intensité va toujours croissant, qu'il y a quelque chose ici, qui m'observe sans répit, qui assiste sans cesse à tous mes actes.

☐ Avez-vous l'impression qu'on vous suit lorsque vous vous déplacez ?

☐ Pas toujours. La chose était dans cette pièce quand vous êtes arrivé. Elle y est maintenant. Mais lorsque nous sommes descendus dîner, j'avais l'impression que nous nous en éloignons. J'en conclus qu'elle était restée ici. N'en parlons pas pour l'instant. »

Ils s'entretenaient d'un autre sujet en achevant de fumer leur cigarette. Puis, lorsqu'ils jetèrent les mégots fumants.

Guildea dit :

« Maintenant, Murchison, pour mener à bien cette expérience, je propose que nous nous cachions derrière les rideaux, de chaque côté de la cage, afin que l'attention de l'oiseau ne se porte pas vers nous, et ne se détourne pas de ce que nous désirons mieux connaître. Je retirerai l'étoffe verte lorsque nous serons cachés. Tenez-vous parfaitement tranquille, observez le comportement de l'oiseau, et dites-moi ensuite quelle impression il vous donne, comment vous l'interprétez. Marchez tout doucement. »

Le père obéit et ils se dirigèrent à pas feutrés vers les rideaux qui pendaient de chaque côté des deux fenêtres. Le père se cacha derrière ceux qui se trouvaient à gauche de la cage, et le professeur derrière ceux de droite. Dès qu'ils furent cachés, ce dernier tendit le bras, tira l'étoffe et la laissa tomber sur le parquet.

Le perroquet, bien au chaud, s'était évidemment endormi dans l'obscurité. Lorsque la lumière l'atteignit, il se déplaça sur son perchoir, ébouriffa les plumes de son cou, et souleva d'abord une patte, puis l'autre. Il tourna la tête sur son cou souple, qu'on eût dit élastique, et, plongeant le bec dans le duvet de son dos, procéda à quelques investigations approfondies avec un résultat qui lui parut

satisfaisant car il releva bientôt la tête, et commença à s'occuper d'une noix qu'on avait fixée, pour sa nourriture, entre les barreaux. De son bec recourbé, il tâta la noix, la frappa, d'abord doucement, puis avec énergie. Finalement, il l'arracha, la saisit de sa patte rude la maintint fermement sur le perchoir, la cassa, puis en becquetant le contenu, éparpillant des miettes sur le bas de la case, et laissant choir la coque brisée dans la baignoire de porcelaine fixée aux barreaux. Ceci fait, l'oiseau, méditatif, s'arrêta, un instant, tendit une patte en arrière et se mit en devoir de déployer ses ailes, avec tant de manières qu'il avait l'air tout de guingois et difforme. La tête retournée, il procéda de nouveau à des recherches subtiles et approfondies parmi les plumes d'une aile. Cette fois, l'examen parut interminable, et le père Murchison eut le temps de prendre conscience de l'absurdité de la situation et de se demander pourquoi il s'y était prêté. Pourtant son sens de l'humour n'y trouva pas prétexte à rire. Au contraire, il fut soudain frappé d'un sentiment d'horreur. Lorsqu'il parlait à son ami et l'observait, le comportement du professeur, en général si calme, si terre à terre, même, étant garant de l'authenticité de son histoire, et de l'équilibre bien réglé de son esprit. Mais il n'en était plus ainsi lorsqu'il était caché. Le père Murchison, debout derrière le rideau, les yeux fixés sur Napoléon qui ne trahissait pas la moindre émotion, commença à chuchoter par devers lui le mot : folie, avec un sentiment grandissant de pitié et d'effroi.

D'un mouvement brusque, le perroquet contracta une de ses ailes, ébouriffa une fois de plus les plumes de son cou, puis tendit l'autre patte en arrière, et procéda au nettoyage de sa deuxième aile. Dans la pièce tranquille, on entendait distinctement le bruit des plumes. Le père Murchison perçut un léger frémissement dans les rideaux bleus derrière lesquels se tenait Guildea, comme si un souffle d'air venait de pénétrer par la fenêtre qu'ils cachaient. La pendule sonna dans la deuxième pièce, un morceau de charbon tomba dans la grille avec un bruit comparable à celui de feuilles sèches que le vent chasse brusquement sur le sol dur. Le père se sentit de nouveau envahi par une vague de pitié et d'effroi. Il lui sembla qu'il avait été très sot, peut-être même coupable, d'encourager ce qui semblait bien être l'étrange folie de son ami.

Il aurait dû refuser de se prêter à une manœuvre qui, ridicule et même puérile en soi, pouvait fort bien se révéler dangereuse, en ce qu'elle encourageait une attente morbide : Napoléon, la patte tendue en avant, l'aile déployée, le cou tordu, apportant un empressement inconscient au soin de sa personne, apparemment certain de jouir d'une solitude absolue, d'une solitude douillette, conduisit le père à prendre nettement conscience de la bouffonnerie et du manque de

dignité de sa conduite, et de la bouffonnerie plus pitoyable de son ami. Il saisit les rideaux, et il était sur le point de les écarter et de quitter sa cachette lorsqu'il fut arrêté par un mouvement subit du perroquet. L'oiseau, comme s'il était brusquement attiré par quelque chose, cessa de becqueter et, la tête toujours rejetée en arrière et tordue sur son cou, parut écouter avec la plus vive attention. Le regard de son œil rond était brillant et tendu comme celui d'un pigeon inquiet. Repliant son aile, il leva la tête, et se tint un moment bien droit sur son perchoir, soulevant et reposant ses pattes comme un automate, on eût dit qu'une émotion naissante provoquait en lui un désir incoercible de mouvement. Il tendit ensuite la tête en direction de la pièce la plus éloignée, et resta immobile. Son attitude évoquait avec tant de force la concentration de l'attention sur une chose toute proche debout en face de lui, qu'instinctivement le père Murchison promena son regard autour de la pièce, s'attendant presque à voir s'avancer doucement Pitting, qui serait entré par la porte cachée. Mais il ne vint pas et le silence régnait. Néanmoins, il était clair que l'agitation et l'attention du perroquet allaient augmentant. Il penchait de plus en plus la tête, tendait le cou tant et si bien que, près de tomber, il déploya à demi ses ailes, les éleva légèrement au-dessus de son dos, comme pour s'envoler, et leur imprima un battement rapide qu'il prolongea pendant un temps que le père trouva interminable. Finalement, levant ses ailes aussi haut que possible, il les laissa lentement et délibérément retomber sur son dos, saisit de son bec le bord de sa baignoire, se laissa glisser sur le sol de la cage, et alla en se dandinant jusqu'aux barreaux, contre lesquels il appuya la tête. Il se tint ainsi parfaitement tranquille, dans l'attitude qu'il prenait chaque fois que le professeur lui grattait la tête. La pose de l'oiseau évoquait ce plaisir avec une précision telle que le père Murchison eut l'impression de voir un doigt blanc passer doucement parmi les plumes de sa tête. Une conviction très puissante s'empara de lui : quelque chose qu'il ne voyait pas, mais que l'oiseau voyait et accueillait avec joie, se tenait devant la cage.

Le perroquet redressa bientôt la tête, comme si le doigt qui le caressait s'était retiré, et les signes manifestes d'une jouissance physique aiguë firent place chez lui à une expression d'attention marquée et de curiosité vigilante. Se hissant à l'aide des barreaux, il grimpa de nouveau sur son perchoir, se déplaça de côté jusqu'à la paroi gauche de la cage, et se mit apparemment à observer avec un profond intérêt. Il inclina de nouveau la tête. Le père Murchison se surprit en train de se faire □ d'après ce mouvement étudié de la tête □ une idée précise d'une certaine personnalité. Les gestes de l'oiseau suggéraient une sentimentalité extrême, combinée avec cette espèce de résolution un

peu vague qui est souvent la plus tenace. Une résolution de ce genre est une caractéristique très commune des personnes atteintes d'idiotie partielle. Le père Murchison fut amené à penser à ces pauvres créatures, étranges et déraisonnables, qui s'attachent souvent avec, ténacité à ceux qui les aiment le moins. Comme maint autre prêtre, il les connaissait assez bien, car l'idiot au tempérament amoureux est particulièrement sensible à l'attrait des prédicateurs. Les saluts du perroquet lui remettaient en mémoire une femme pâle et terrible qui, pendant un certain temps, avait hanté toutes les églises où il exerçait son ministère, s'efforçant perpétuellement d'accrocher son regard, et qui, lorsqu'elle y était parvenue, courbait la tête, arborant alors un sourire obséquieux et sciemment rusé. Le perroquet continuait à saluer, marquant un court arrêt entre chaque révérence, comme dans l'attente d'un signal qui l'appellerait à faire jouer ses facultés d'imitation.

« Oui, oui, il imite un être idiot », se surprit à dire le père Murchison sans cesser ses observations.

Il promena encore son regard autour de la pièce, mais ne vit rien d'autre que le mobilier, le feu qui dansait, et les rangs serrés de livres. Bientôt le perroquet mit fin à ses saluts et prit l'attitude concentrée et tendue de qui écoute avec attention. Il ouvrit le bec, montrant sa langue noire, le referma, puis l'ouvrit encore. Le père crut qu'il allait parler ; il resta muet, mais il était clair qu'il s'efforçait d'articuler quelque chose. Il salua encore deux ou trois fois, s'arrêta, puis, ouvrant le bec, fit quelque remarque. Le père ne put distinguer un seul mot, mais la voix était débile et déplaisante ; elle roucoulait et se plaignait à la fois. « Elle ressemble à une voix de femme », pensa-t-il. Il rapprocha son oreille du rideau, écoutant avec une attention presque fébrile. Les saluts reprirent mais, cette fois, Napoléon y ajoutait un mouvement de côté, affectueux et affecté, pareil au mouvement d'une créature sotte et passionnée qui se blottirait contre quelqu'un ou lui donnerait un petit coup de coude furtif. Le prêtre pensa encore à cette femme pâle et terrible qui hantait les églises. Plusieurs fois, il l'avait trouvée sur son chemin. Elle l'attendait après l'office du soir. Une fois, elle avait incliné la tête en souriant, laissant pendre sa langue, et s'était collée contre lui dans l'obscurité. Il se rappelait le recul de sa chair au contact de cette pauvre créature, le dégoût, allant jusqu'à la nausée, qu'elle lui inspirait et qu'il ne pouvait bannir, même en se rappelant qu'elle avait l'esprit dérangé. Le perroquet s'arrêta écouta, ouvrit le bec, et dit encore quelque chose, de la même voix amoureuse de tourterelle, chargée de suggestion morbide, et pourtant dure, voire même dangereuse dans son intonation. Une voix répugnante, jugea le père. Mais, cette fois, bien qu'il entendît la voix plus distinctement

qu'auparavant, il ne pouvait décider si c'était une voix de femme, d'homme, ou peut-être d'enfant. C'était, semblait-il, une voix humaine, mais étrangement asexuée.

Pour trancher ce doute, il se retira dans l'obscurité des rideaux, cessa d'observer Napoléon, et se contenta d'écouter avec l'attention la plus aiguë, s'efforçant d'oublier qu'il écoutait un oiseau, et s'imaginant qu'il surprenait une voix humaine engagée dans une conversation.

Après deux ou trois minutes de silence la voix reprit, pendant un assez long intervalle ; elle semblait reproduire et répéter une série d'exclamations affectueuses, avec un roucoulement appuyé, d'une fadeur et d'une indécence indicibles. La morbidité de cette voix, la chute de ses inflexions, et son étrange impudeur, jointes à une douceur mourante et à un raffinement de courtisane, donnaient au père la chair de poule. Cependant, il ne pouvait distinguer aucune parole, non plus que l'âge et le sexe de la personne. Immobile dans l'obscurité, il n'avait qu'une seule certitude : une telle voix ne pouvait émaner que d'une créature particulièrement répugnante, ne pouvait exprimer qu'une personnalité qui lui était, à lui, sinon aux autres, intolérablement odieuse. Bientôt, la voix s'éteignit dans une espèce de hoquet rauque, que suivit un silence prolongé. Celui-ci fut interrompu par le professeur qui tira d'un coup les rideaux derrière lesquels se cachait le père, et lui dit :

« Sortez maintenant et regardez. »

Le père avança dans la partie éclairée, clignant des yeux, regarda du côté de la cage, et vit Napoléon immobile, en équilibre sur une patte, la tête sous son aile. Il semblait dormir. Le professeur était pâle, ses lèvres mobiles tirées dans une expression de dégoût suprême.

« Pouah ! » dit-il.

Il alla vers la fenêtre de la pièce la plus éloignée, tira les rideaux, ouvrit la partie inférieure de la fenêtre pour laisser entrer l'air. Les arbres dénudés étaient visibles dans l'obscurité grisâtre du dehors. Guildea se pencha une minute à la fenêtre, emplissant ses poumons de l'air nocturne. Un instant après, il se retourna vers le père, et s'écria soudain :

« Nauséabond, n'est-ce pas ?

☐ Oui, au plus haut point !

☐ Avez-vous jamais entendu parler de quelque chose de semblable ?

☐ Pas exactement.

☐ Moi non plus. Cela me donne la nausée, Murchison, la nausée, littéralement. »

Il ferma la fenêtre et, nerveux, se mit à arpenter la pièce.

« Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il par-dessus son épaule.

☐ Que voulez-vous dire exactement ?

☐ Est-ce une voix d'homme, de femme ou d'enfant ?

☐ Je n'en sais rien, je ne peux pas arriver à me faire une opinion.

☐ Moi non plus.

☐ L'avez-vous souvent entendue ?

☐ Oui, depuis mon retour de Westgate. Et jamais de paroles, que je puisse distinguer. Quelle voix ! »

Il cracha dans le feu.

« Pardonnez-moi, dit-il, se jetant dans un fauteuil. J'en ai des haut-le-cœur, à la lettre.

☐ Moi aussi, dit le père, avec sincérité.

☐ Le pis est, continua Guilda d'un ton nerveux, aigu, que cet être est entièrement dépourvu de cervelle, il n'a que l'astuce de l'idiotie. »

Le père sursauta en entendant de la bouche d'un autre l'expression exacte de sa propre conviction.

« Qu'est-ce qui vous fait sursauter ainsi ? dit Guilda avec un soupçon dont la promptitude attestait l'état anormal de ses nerfs.

☐ C'est que cette même idée m'était venue à l'esprit.

☐ Laquelle ?

☐ Que j'écoutais la voix d'un être idiot.

☐ Oui, c'est ce qu'il y a d'inférieur pour quelqu'un de mon genre. Je pourrais me battre contre l'intelligence, mais ça ! »

D'un bond, il fut de nouveau sur pied, tisonna violemment le feu, se posta sur le devant du foyer, le dos à la chaleur, ses mains dans les

poches supérieures du pantalon.

« Voilà la voix de l'être qui s'est introduit dans ma maison. Agréable, ne trouvez-vous pas ? »

Et maintenant, il y avait vraiment de l'horreur dans son regard et dans son intonation.

« Il faut que je le chasse, s'écria-t-il, il faut que je le chasse. Mais comment ? »

D'une main qui frémissait, il tirait sur son petit bouc noir.

« Comment ? continua-t-il. Qu'est-ce que c'est ? Où est-ce ?

☐ Vous avez le sentiment que c'est ici, maintenant ?

☐ Sans aucun doute. Mais je ne saurais vous dire dans quelle partie de la pièce. »

Il regardait tout autour de lui. Aucun objet n'échappait à son rapide coup d'œil.

« Vous estimez donc qu'on vous poursuit ? » dit le père Murchison.

Lui aussi était très ému et fort troublé, encore qu'il ne sentît pas de présence auprès d'eux, dans la pièce.

« Je n'ai jamais cru à des sornettes de ce genre, vous le savez, dit Guildea. J'énonce simplement un fait que je ne peux comprendre et qui commence à m'être très pénible. Il y a quelque chose ici. Mais alors que, dans la plupart des cas où il est question d'un lieu hanté, c'est l'hostilité qui se manifeste, j'ai conscience, moi, d'être admiré, aimé, désiré. Ce qui m'est parfaitement horrible, Murchison, parfaitement horrible. »

Le père Murchison se rappela tout à coup la première soirée qu'il avait passée avec Guildea, et l'expression voisine du dégoût avec laquelle ce dernier s'imaginait inspirant à quelqu'un un sentiment d'affection chaleureuse. À la lumière de cette conversation lointaine, l'événement présent semblait fort étrange. Il avait presque l'allure d'un châtiment infligé pour un péché contre l'humanité qu'aurait commis le professeur, Mais regardant le visage crispé de son ami, le père résolut de ne pas se laisser prendre au filet de cette hideuse croyance.

« Il ne peut rien y avoir ici, dit-il, impossible.

☐ Alors qu'est-ce que cet oiseau imite ?

☐ La voix de quelqu'un qui est venu ici.

☐ Ce ne pourrait être que la semaine dernière, car il n'a jamais parlé de la sorte auparavant, et notez bien qu'avant mon départ, j'ai remarqué qu'il observait et s'efforçait d'imiter quelqu'un, depuis le soir où je suis allé dans le parc, et non avant.

☐ Quelqu'un qui possédait une voix de ce genre a dû venir ici pendant que vous vous êtes absenté, répéta le père Murchison avec une douce obstination.

☐ Je le saurai bientôt. »

Guildea appuya sur la sonnette. Presque instantanément, Pitting se glissa dans la pièce.

« Pitting, dit le professeur, d'un ton aigu et sec, quelqu'un a-t-il pénétré dans cette pièce pendant que j'étais au bord de la mer ?

☐ Certainement pas, monsieur, à part les femmes de chambre et moi-même, monsieur. »

La voix glacée du maître d'hôtel semblait exprimer une surprise voisine du ressentiment.

Le professeur, d'un geste violent, tendit le bras vers la cage.

« Le perroquet est-il resté ici tout le temps ?

☐ Oui, monsieur.

☐ On ne l'a pas déplacé, transporté ailleurs, fût-ce un instant ?

Le visage pâle de Pitting se fit presque expressif, et il pinça les lèvres.

« Certainement pas, monsieur.

☐ Merci. Ça suffit.

Le maître d'hôtel se retira, accusant avec ostentation la rectitude de sa démarche. Lorsqu'il eut atteint la porte, et fut sur le point de sortir, son maître l'appela :

« Un instant, Pitting.

Le maître d'hôtel s'arrêta. Guildea se mordit les lèvres, tira deux ou trois fois sur sa barbiche d'un air contraint, et dit :

« Avez-vous remarqué que ... que le perroquet s'est mis récemment à

parler d'une ... d'une voix particulière, très désagréable ?

☐ Oui, monsieur, comme d'une voix douce.

☐ Ah ! Et depuis quand ?

☐ Depuis que vous êtes parti, monsieur. Il n'arrête pas.

☐ Précisément. Bon, et qu'en dites-vous ?

☐ Pardon, monsieur ?

☐ Que pensez-vous du fait qu'il ait adopté cette voix ?

☐ Oh ! C'est simplement pour s'amuser, monsieur.

☐ Je vois. C'est tout, Pitting.

Pitting disparut, et ferma la porte sans bruit derrière lui. Guildea regarda son ami.

« Eh bien, vous voyez ! s'écria-t-il.

☐ C'est certainement très étrange ... dit le père, très étrange vraiment. Vous êtes certain que vous n'avez pas de domestique dont la voix rappelle celle-ci ?

☐ Mon cher Murchison ! Garderiez-vous auprès de vous, même deux jours, un domestique qui aurait cette voix ?

☐ Non.

☐ Ma femme de chambre est à mon service depuis cinq ans, ma cuisinière depuis sept ans. Vous avez entendu parler Pitting. Ces trois forment tout mon personnel. Un perroquet ne parle jamais d'une voix qu'il n'a pas entendue. Où a-t-il pu entendre cette voix ?

☐ Mais nous n'entendons rien.

☐ Non. Et nous ne voyons rien non plus. Mais lui, oui. Il sent quelque chose. N'avez-vous pas vu comment il présente la tête pour qu'on la lui gratte ?

☐ Il semblait le faire. Oui.

☐ Il le faisait. »

Le père Murchison ne dit rien. Il se sentait envahi d'une gêne qui grandissait au point de devenir de l'appréhension.

« Êtes-vous convaincu ? dit Guildea, avec une pointe d'irritation.

☐ Non. Toute cette affaire est très étrange. Mais tant que je n'aurai pas entendu, vu ou senti, comme vous, la présence de quelqu'un, je ne peux y croire.

☐ Vous voulez dire que vous ne voulez pas ?

☐ C'est possible. Mais il est temps que je m'en aille. »

Guildea n'essaya pas de le retenir, mais, en l'accompagnant à la porte, il lui dit :

« Faites-moi la gentillesse de revenir demain soir. »

Le père avait un engagement. Il hésita, scruta le visage du professeur, et dit :

« Bien. À neuf heures, je serai auprès de vous. Bonne nuit.

Lorsqu'il fut sur le trottoir, il se sentit soulagé. Il se retourna, vit Guildea rentrer dans le couloir, et frissonna.

Ce soir-là, le père Murchison fit à pied le trajet de Hyde Park Place à Bird Street. Il avait besoin d'exercice après la soirée étrange et pénible qu'il venait de passer, soirée dont il se souvenait déjà comme d'un cauchemar. Tandis qu'il marchait, la douceur intolérable de cette voix sonnait à ses oreilles. Il essaya de l'écarter, et de réfléchir calmement à toute l'affaire. Le professeur avait apporté la preuve d'une présence étrange chez lui. Un être raisonnable pouvait-il accepter une pareille preuve ? Le père Murchison se dit que c'était impossible. Les gestes du perroquet étaient, sans aucun doute, extraordinaires. L'oiseau avait réussi à produire l'illusion vraiment hallucinante d'une présence invisible dans la pièce. Mais qu'une telle présence existât vraiment, le père persistait à le nier en son for intérieur.

Ceux qui sont ardemment religieux, qui croient implicitement aux miracles enregistrés dans la Bible, et qui règlent leur vie d'après les messages qu'ils supposent recevoir directement du Grand Maître d'un Monde caché, sont rarement enclins à accepter l'idée d'une intrusion surnaturelle dans les affaires de la vie quotidienne. Ils la repoussent résolument, de toute leur force. Ils la regardent fixement, comme une mystification puérile, sinon coupable.

Le père Murchison était porté à se ranger à l'opinion normale chez un prêtre sincère. Il était résolu à s'y conformer. Il ne pouvait pas, se disait-il maintenant, accepter l'idée que son ami fût puni de façon surnaturelle pour son manque d'humanité, son défaut de sensibilité, en se voyant contraint de subir l'amour de quelque horrible créature, que l'on ne pouvait ni voir ni entendre. Cependant, la situation de Guildea semblait être l'effet d'un châtement. Ce qu'il avait anormalement redouté et repoussé en pensée, il semblait maintenant anormalement contraint de le subir. Le père, cette nuit-là, pria pour son ami devant l'humble petit autel de la chambre où il couchait, si pauvrement meublée qu'on eût dit une cellule.

Le lendemain soir, lorsqu'il se présenta à Hyde Park Place, ce fut la femme de chambre qui lui ouvrit. Le père Murchison enfila l'escalier, se demandant ce qui était arrivé à Pitting. Guildea l'accueillit à la porte de la bibliothèque, et le père fut péniblement impressionné par le changement survenu dans son aspect. Le visage était couleur de cendre, des lignes s'étaient creusées sous les yeux. Le regard lui-même exprimait l'agitation et une détresse horrible. Il avait les cheveux et les

vêtements en désordre, ses lèvres se contractaient sans cesse comme s'il était bouleversé par quelque appréhension nerveuse.

« Qu'est devenu Pitting ? demanda le père, saisissant la main chaude et fiévreuse de Guildea.

☐ Il a quitté mon service.

☐ Quitté votre service ? s'écria le père au comble de l'étonnement.

☐ Oui, cet après-midi.

☐ Peut-on demander pourquoi ?

☐ Je vais vous le dire. Son départ a un rapport très étroit avec cette ... cette odieuse affaire. Vous vous rappelez qu'un jour nous avons discuté des relations qu'on devrait avoir avec ses domestiques ?

☐ Ah ! s'écria le père, qui eut une illumination subite. La crise est survenue ?

☐ Précisément, dit le professeur avec un sourire amer. La crise est survenue. J'ai fait appel à Pitting, lui demandant de se comporter en homme et en frère. Il a répondu en déclinant l'invitation. Je lui ai adressé des reproches. Il m'a donné congé. Je lui ai payé ses gages, en lui disant qu'il pouvait partir sur-le-champ. Il est parti. Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

☐ Je n'en avais pas conscience, dit le père Murchison, se hâtant de baisser les yeux et de détourner son regard. Mais, dit-il, Napoléon est parti lui aussi.

☐ Je l'ai vendu aujourd'hui à un de ces marchands de Shaftesbury Avenue.

☐ Pourquoi ?

☐ Il me rendait malade par son abominable imitation de ... enfin, vous savez ce qu'il faisait hier soir. D'ailleurs, je n'ai plus besoin qu'il m'apporte la preuve que je ne rêve pas. Convaincu maintenant comme je le suis que tout ce que je croyais s'être passé s'est bien réellement passé, je me soucie peu de convaincre les autres. Pardonnez-moi de vous le dire, Murchison, mais je suis maintenant certain que si je désirais si vivement vous faire croire à la présence ici de quelque créature, c'est que je conservais encore en moi-même quelque vague doute, Tous les doutes se sont dissipés.

☐ Expliquez-moi comment.

☐ Soit. »

Les deux hommes étaient debout près du feu. Ils restèrent dans cette position tandis que Guildea poursuivait.

« La nuit dernière, je l'ai sentie.

☐ Quoi ? s'écria le père.

☐ Je vous dis que la nuit dernière, comme je montais me coucher, j'ai senti quelque chose qui m'accompagnait et se blottissait contre moi.

☐ Affreux ! » s'exclama le père, involontairement.

Guildea eut un sourire morne.

« Je ne contesterai pas l'horreur de la chose. Je ne le pourrais pas, puisqu'il m'a fallu appeler Pitting à mon secours.

☐ Mais, dites-moi, qu'était-ce, ou du moins qu'est-ce que cela semblait être ?

☐ Cela semblait être une créature humaine. Semblait, dis-je, ce que je veux dire exactement, c'est que l'effet sur moi était plutôt celui d'un contact humain que de toute autre chose. Mais je ne pouvais rien voir, rien entendre. Seulement, par trois fois, j'ai senti cette pression douce, mais résolue, comme pour m'enjôler et attirer mon attention. La première fois que cela s'est produit, j'étais sur le palier, devant cette pièce, le pied sur la première marche. Je vous avouerai, Murchison, que je n'ai fait qu'un bond jusqu'à l'étage au-dessus, comme quelqu'un que l'on poursuit, Voilà la vérité ; elle n'est pas reluisante ... toutefois, au moment précis où j'allais entrer dans ma chambre, j'ai senti cette créature qui entraît avec moi, et, comme je l'ai dit, se pressant contre mon côté avec une tendresse repoussante, écœurante. Puis ... »

Il s'arrêta, se tourna vers le feu, et posa sa tête sur son bras. Le père était très ému par l'étrangeté de l'impuissance et du désespoir que trahissait cette attitude.

« Puis ? »

Guildea releva la tête. Son visage était empreint d'une stupeur douloureuse.

« Puis, Murchison, j'ai honte de l'avouer, je perdis tout sang-froid, brusquement, inexplicablement, d'une façon dont je me serais cru tout

à fait incapable. Je jouai des mains pour essayer de repousser cette chose, elle se blottissait plus étroitement contre moi. La pression, le contact me devinrent intolérables. J'appelai Pitting, de toutes mes forces ... Je ... je crois que j'ai dû crier : « Au secours ! »

☐ Et il est venu, naturellement ?

☐ Oui, avec son calme habituel, fait de douceur et de l'absence de toute émotion. Ce calme, contrastant avec le dégoût et l'horreur qui me soulevaient, m'irrita, j' imagine. Je n'étais plus moi-même, non, non ! »

Il cessa brusquement, puis :

« Mais ai-je besoin de vous le dire ? ajouta-t-il avec une ironie pitoyable.

☐ Qu'avez-vous dit à Pitting ?

☐ J'ai dit qu'il aurait dû venir plus vite. Il s'excusa. La froideur de sa voix me fit sortir de mes gonds, et j'éclatai en une stupide et méprisante diatribe, le traitai de machine, lui décochai sarcasmes et reproches, puis, sentant cette chose qui revenait se blottir contre moi, je le suppliai de m'aider, de rester avec moi, de ne pas me laisser seul, je voulais dire en compagnie de mon bourreau. Fut-il épouvanté, ou irrité de l'attitude et des propos injustes et violents que je venais de tenir, je ne sais. En tout cas, il répondit qu'il avait été engagé comme maître d'hôtel, et non pour passer la nuit avec les gens. J' imagine qu'il me soupçonna d'avoir trop bu. Oui, sans aucun doute. Je crois que je lui lançai des injures, le traitai de lâche, moi ! Ce matin il m'a dit qu'il voulait quitter mon service. Je lui ai remis un mois de salaire, un bon certificat de maître d'hôtel, et l'ai congédié instantanément.

☐ Mais la nuit ? Comment l'avez-vous passée ?

☐ Je ne me suis pas couché du tout.

☐ Où étiez-vous ? Dans votre chambre ?

☐ Oui, la porte ouverte pour lui permettre de partir.

☐ Vous avez le sentiment que cette créature est restée ?

☐ Elle ne m'a pas quitté un instant, mais elle ne m'a plus touché. Dès qu'il a fait jour, j'ai pris un bain, je me suis étendu quelque temps, mais je n'ai pas fermé les yeux. Après le déjeuner, j'ai eu une explication avec Pitting, et l'ai payé. Puis je suis monté ici. J'étais à

bout de nerfs. Je me suis assis, j'ai essayé d'écrire, de penser. Mais le silence a été rompu de la façon la plus abominable.

□ Comment ?

□ Par le murmure de cette voix effroyable, cette voix d'idiote amoureuse, sentimentale, mais résolue. Pouah ! »

Il frissonna de tous ses membres. Puis il se ressaisit, prit, avec un effort embarrassé, l'attitude la plus résolue, la plus agressive, et ajouta :

« C'était le comble. Je n'en pouvais plus, je me levai d'un bond, donnai l'ordre de faire venir un fiacre, attrapai la cage et la transportai chez un marchand d'oiseaux de Shaftesbury Avenue, à qui j'ai vendu le perroquet pour une somme dérisoire. Je crois, Murchison, que j'ai frisé la folie à ce moment-là, car, une fois sorti de cette misérable boutique, je m'arrêtai un instant sur le trottoir au milieu des cages de lapins de cochons d'Inde et de chiots, et je ris bien fort. Il me semblait que mes épaules étaient libérées d'un poids, comme si, en vendant cette voix, j'avais vendu la maudite créature qui me tourmentait. Mais quand je regagnai la maison, elle y était. Elle y est en ce moment. Je suppose qu'elle y sera toujours. »

Il frotta ses pieds sur le devant du foyer.

« Que diable faut-il que je fasse ? dit-il. J'ai honte de moi, Murchison, mais je crois qu'il doit y avoir dans le monde des choses que certains hommes sont absolument incapables de supporter. Eh bien, je ne peux pas supporter ceci, voilà tout ! »

Il cessa. Le père se taisait. Cette extraordinaire détresse le laissait muet. Il reconnaissait l'inutilité de tout effort pour reconforter Guildea, il restait là, assis, le regard baissé, l'air presque morose. Il essaya alors de s'abandonner aux influences de la pièce, afin de percevoir tout ce qui s'y trouvait. Il alla même, à demi inconsciemment, jusqu'à forcer son imagination à lui jouer des tours. Mais, pas un instant il n'eut l'impression qu'il y avait avec eux une tierce personne. À la fin il dit :

« Guildea, je ne peux pas prétendre mettre en doute la réalité du supplice qui vous est infligé ici. Il faut que vous partiez, tout de suite. Quelle est la date de votre conférence à Paris ?

□ La semaine prochaine. Dans neuf jours d'ici.

□ Partez pour Paris dès demain ; vous dites que vous n'avez jamais eu

le sentiment que cette ... cette-chose vous ait poursuivi, votre porte franchie ?

□ Jamais, jusqu'ici.

□ Partez demain matin. Ne revenez qu'après votre conférence. Nous verrons bien si cela met un terme à cette affaire. Espérez, mon cher ami, espérez. »

Il s'était levé. Il serrait maintenant la main du professeur.

« Voyez tous vos amis à Paris. Recherchez les distractions. Je voudrais aussi vous demander de rechercher ... un autre secours. »

Il prononça ces derniers mots avec une gravité, une conviction, □ une simplicité empreinte de douceur qui allèrent au cœur de Guildea. Touché, il lui serra la main à son tour, presque avec chaleur.

« Je partirai, dit-il. J'attraperai le train de dix heures du matin et, ce soir, j'irai coucher à l'hôtel, au *Grosvenor*, qui est tout près de la gare. Ce sera plus commode pour prendre le train. »

Sur le chemin du retour, ce soir-là, le père Murchison ne cessait de penser à cette phrase: « Ce sera plus commode pour prendre le train. » Il était atterré à l'idée de la faiblesse qui avait poussé Guildea à la prononcer.

VI

Pendant les quelques jours qui suivirent, le père Murchison ne reçut aucune lettre du professeur. Ce silence le rassura.. Il semblait attester que tout allait bien. Le jour de la conférence vint, et s'écoula. Le lendemain matin, le père ouvrit avidement le *Times* et en parcourut les pages pour y chercher un compte rendu de la grande réunion de savants à laquelle Guildea avait pris la parole.

D'un regard anxieux, il suivait les colonnes du haut en bas ; tout à coup, ses mains se crispèrent sur les feuillets qu'elles tenaient. Il venait de tomber sur l'écho suivant :

Nous avons le regret d'annoncer que le professeur Guildea a été subitement pris d'un malaise sérieux hier soir alors qu'il s'adressait à un public de savants, à Paris. On avait remarqué qu'il était très pâle et très nerveux lorsqu'il s'était levé. Néanmoins, il s'exprima en français, avec aisance, pendant un quart d'heure environ. Puis il sembla perdre son assurance. Il hésita, lança des regards autour de lui, comme quelqu'un qui éprouve de l'appréhension ou une angoisse profonde. Une ou deux fois même, il dut s'arrêter, incapable, semblait-il, de continuer, de se rappeler ce qu'il se proposait de dire. Mais, se ressaisissant au prix d'un effort évident, il continua à parler à son auditoire. Soudain, il s'arrêta de nouveau, se déplaça furtivement le long de l'estrade, comme poursuivi par quelque chose qu'il redoutait, agita les mains, poussa un long cri rauque et s'évanouit. L'effet produit dans la salle était indescriptible. Le public se leva, les femmes hurlaient, pendant un moment, ce fut la véritable panique.

On craint que le cerveau du professeur n'ait faibli temporairement par suite du surmenage. On nous donne à entendre qu'il regagnera l'Angleterre aussitôt que possible, et nous espérons sincèrement que le repos et le calme qui s'imposent auront bientôt le résultat désiré, qu'il recouvrera complètement la santé, et qu'il sera en état de poursuivre les recherches dont le monde a tiré de tels bienfaits.

Le père laissa tomber le journal, se précipita, dans Bird Street, envoya un télégramme à Paris pour demander des précisions, et reçut le jour même la réponse suivante :

Reviens demain. Prière venir le soir. Guildea.

Le soir fixé, le père se rendit à Hyde Park Place. Il fut introduit

immédiatement, et trouva Guildea assis près du feu dans la bibliothèque. Il était d'une pâleur spectrale, une couverture épaisse lui couvrait les genoux. Son aspect était celui d'un homme émacié par une longue maladie, une expression d'horreur était installée dans ses yeux dilatés. Le père sursauta à sa vue, il eut de la peine à retenir un cri. Il commençait à exprimer sa sympathie lorsque Guildea l'arrêta d'un geste tremblant.

« Oui, je sais, dit Guildea. Je sais, cette histoire de Paris ... »

Il bégaya et s'arrêta.

« Vous n'auriez jamais dû partir, dit le père, j'ai eu tort. Je n'aurais pas dû vous le conseiller. Vous n'étiez pas en état.

□ J'étais très en forme, répondit-il avec l'irritabilité d'un malade. Mais cette horrible chose m'a accompagné à Paris. »

Il jeta autour de lui un coup d'œil rapide, déplaça son fauteuil, et remonta la couverture sur ses genoux. Le père se demanda pourquoi il s'emmitouflait ainsi ; le feu flambait et la nuit au-dehors n'était pas très froide.

« Elle m'a accompagné à Paris » continua-t-il, appuyant ses dents sur sa lèvre inférieure.

Il marqua un nouvel arrêt. Il était clair qu'il s'efforçait de se dominer. Mais l'effort resta vain. Il n'offrait plus de résistance. Il se tordait dans son fauteuil, et soudain explosa sur un ton de lamentation désespérée :

« Murchison, cette créature, cette chose, quelle qu'elle soit, ne me quitte plus, pas un seul instant. Elle se refuse à rester ici si je n'y suis pas, car elle m'aime, avec ténacité, idiotement. Elle m'a accompagné à Paris, y est restée avec moi, m'a traqué jusqu'à la salle de conférence, se serrait contre moi, me caressait tandis que je parlais. Elle est rentrée ici avec moi. Elle est ici maintenant □ il poussa un cri aigu □ maintenant, alors que nous sommes là ensemble. Elle se blottit contre moi, m'accable de caresses, me touche les mains. Mon ami, mon ami, ne sentez-vous donc pas qu'elle est ici ?

□ Non, répondit le père en toute sincérité.

□ J'essaie de me protéger contre ce contact répugnant, continua Guildea, avec une surexcitation farouche, agrippant de ses deux mains la couverture épaisse. Mais rien n'y fait. Qu'est-ce ? Qu'est-ce que cela

peut être ? Pourquoi est-ce venu cette nuit-là auprès de moi ?

□ Peut-être en guise de châtiment, dit le père, promptement, mais avec douceur.

□ Pour quoi ?

□ Vous haïssez l'affection. Vous repoussiez avec mépris les sentiments humains. Vous n'éprouviez, vous ne désiriez éprouver d'amour pour personne. Et vous ne désiriez pas davantage recevoir d'affection de quiconque. Peut-être est-ce là le châtiment. »

Guildea jeta sur lui un regard effaré.

« Vous croyez cela ? s'écria-t-il.

□ Je ne sais pas, dit le père. Mais il n'est pas exclu qu'il en soit ainsi. Essayez de supporter cette chose, ou même de l'accueillir. Il se peut qu'alors la persécution prenne fin.

□ Je sais que cette chose ne me veut pas de mal, s'écria Guildea. Elle me poursuit par affection. Elle a été conduite vers moi par un attrait stupéfiant que j'exerce sur elle à mon insu. Je le sais. Mais pour un homme de mon tempérament, c'est bien là le côté sinistre de l'affaire. Si elle me haïssait, je pourrais la supporter. Si elle m'attaquait, si elle tentait de me porter quelque coup redoutable, je redeviendrais un homme : je tendrais toutes mes forces pour la lutte. Mais pour cette douceur, cette abominable sollicitude, cette stupide adoration d'une créature idiote, tenace, répugnante, affreusement sensuelle, je ne peux les souffrir. Que veut-elle obtenir de moi ? Je la sens me palper, d'un doigt léger comme une plume, qui frémit tout autour de mon cœur, comme s'il cherchait à dénombrer mes pulsations, à découvrir les secrets les plus cachés de mes élans et de mes désirs. Il n'y a plus rien de privé en moi ... (Il se dressa d'un bond, en proie à une grande agitation.) Je n'ai plus de refuge, s'écria-t-il. Je ne peux être seul, sans que l'on me touche, m'adule, m'épie, pas même une demi-seconde. Murchison, j'en meurs, je meurs. »

Il se laissa choir de nouveau dans son fauteuil, lança de tous côtés des regards apeurés, avec la passion d'un aveugle égaré par l'illusion que des efforts farouches et continus lui feront recouvrer la vue. Le père savait bien qu'il cherchait à percer les mystères de l'invisible, et à connaître ce qui l'aimait ainsi. .

« Guildea, dit-il, d'un ton pénétré et insistant, essayez de le supporter. Faites plus : essayez de donner à cette chose ce qu'elle désire.

- Mais c'est mon amour qu'elle désire.
- Apprenez à lui donner votre amour et elle partira peut-être après avoir obtenu ce qu'elle était venu chercher.
- Ta, ta, ta ! Vous parlez en prêtre : acceptez ceux qui vous persécutent, faites du bien à ceux qui vous outragent. Vous parlez en prêtre.
- En ami. J'ai parlé spontanément, du fond de mon cœur. L'idée m'est venue subitement que tout ceci, vérité ou apparence, peu importe, peut être en quelque sorte une étrange leçon. Des leçons m'ont été données, elles étaient pénibles. J'en recevrai bien d'autres. Si vous pouviez accueillir... .
- Impossible ! Impossible ! s'écria Guildea, farouchement. De la haine ! Je peux lui en donner, toujours, rien d'autre, de la haine, de la haine.
»

Tandis qu'il parlait, la pâleur de cire s'accentuait sur ses joues, si bien qu'on eût dit un cadavre sans le regard qui seul vivait. Le père craignait de le voir s'affaïsser et s'évanouir, mais, tout à coup, il se dressa dans son fauteuil et dit d'une voix aiguë, perçante, pleine d'une surexcitation contenue :

« Murchison ! Murchison !

□ Oui, qu'y a-t-il ?

Une joie délirante, inattendue, brillait dans le regard de Guildea.

« Elle veut me quitter ! cria-t-il. Elle veut partir ! Ne perdez pas un instant ! Ouvrez-lui la fenêtre ! La fenêtre ! »

Le père, étonné, se dirigea vers la fenêtre la plus proche, tira les rideaux et l'ouvrit. On entendit craquer les branches d'arbres dans la brise. Guildea se pencha en avant, prenant appui sur les bras du fauteuil. Il y eut un moment de silence. Puis Guildea lui chuchota rapidement :

« Non, non, ouvrez cette porte, ouvrez la porte d'entrée. J'ai l'impression, j'ai l'impression qu'elle veut partir par où elle est entrée. Vite, vite, allez, je vous en prie ! »

Le père obéit, pour le calmer, se précipita vers la porte et l'ouvrit toute grande. Puis, par-dessus son épaule, il regarda Guildea. Il était debout, penché en avant. Ses yeux fulguraient d'attente et d'impatience.

Lorsque le père se retourna, d'un geste furieux de ses mains maigres, il lui montra le couloir.

En hâte, le père sortit et dégringola l'escalier. Comme il descendait, dans la pénombre, il lui sembla entendre derrière lui un léger cri, venant de la pièce, mais il ne s'arrêta pas. D'un geste brusque, il ouvrit la porte d'entrée, se rabattant contre le mur. Il attendit un moment, pour satisfaire Guildea. Il allait refermer la porte et avait déjà la main sur la poignée lorsque son regard fut irrésistiblement attiré du côté du parc. La nuit était éclairée par un jeune croissant de lune. Son regard se posa sur un banc qui se trouvait au-delà de la grille.

Sur le banc, quelque chose était assise, une forme, bizarrement ramassée sur elle-même.

Le père se rappela aussitôt la description que lui avait faite Guildea de cette nuit passée, cette nuit de l'Avent, et il fut envahi par une sensation de curiosité et d'horreur.

Était-il donc vrai qu'une chose était effectivement venue auprès du professeur ? Cette chose avait-elle achevé son œuvre, accompli son désir, et retournait-elle à son mode antérieur d'existence ?

Le père hésita un instant sur le seuil. Puis il sortit d'un pas résolu, traversa la rue, sans quitter des yeux cet objet noir ou sombre, si bizarrement appuyé au banc. Il ne pouvait en deviner l'aspect, mais il lui sembla qu'il ne ressemblait à rien de ce qui s'était jusqu'ici offert à sa vue ...

Il arriva de l'autre côté de la rue, et comme il était sur le point de franchir la porte du parc, il se sentit brusquement happé par le bras. Il sursauta, se retourna, et vit un agent qui le toisait d'un air soupçonneux.

« Qu'est-ce que vous complotez ? » dit l'agent.

Le père eut subitement conscience qu'il était tête nue, et que son allure, comme il avançait furtivement, en soutane, les yeux rivés sur le banc du parc, était probablement assez insolite pour éveiller les soupçons.

« Rien d'anormal, monsieur l'agent », répondit-il rapidement, glissant quelque argent dans la main du policier.

Puis, s'éloignant de lui, le père, vivement contrarié par cette interruption, se précipita vers le banc. Lorsqu'il l'atteignit, il n'y avait plus rien. L'aventure de Guildea venait de se répéter, presque

exactement. Tout plein d'une déception déraisonnable, le père regagna la maison, entra, et, par l'escalier étroit, se précipita vers la bibliothèque.

Sur le tapis du foyer, tout près du feu, il trouva Guildea étendu, la tête mollement appuyée contre le fauteuil qu'il venait de quitter. Une expression affreuse de terreur était répandue sur le visage convulsé. En l'examinant, le père s'aperçut qu'il était mort.

Le docteur qu'on appela dit que la mort était due à une défaillance cardiaque.

Lorsque le père Murchison entendit ces paroles, il murmura :

« Une défaillance cardiaque ! C'était donc cela ! »

Il se tourna vers le docteur et dit :

« Est-ce qu'on, aurait pu l'empêcher ? »

Le docteur enfila ses gants. Il répondit :

« Peut-être, si on l'avait pris à temps. Une faiblesse cardiaque demande de grandes précautions. Le professeur était trop absorbé par son travail. Il aurait dû mener une vie bien différente. »

Le père acquiesça de la tête.

« Oui, oui », dit-il avec tristesse.

L'AMOUR QUI SAIGNE

(Love lies bleeding)

par PHILIP MAC DONALD

Cyprian n'aimait pas se bousculer après les repas. Aussi avaient-ils dîné tôt. À 8 heures, il prenait seul son café, dans le salon d'Astrid, pendant qu'elle-même était dans sa chambre, s'habillant pour la soirée à laquelle ils devaient se rendre.

L'appartement d'Astrid était très tranquille et très confortable. La bonne était partie, après avoir desservi, aussi n'y avait-il aucun bruit provenant de la cuisine ou de la salle à manger qui troubât le silence. Et l'on n'était pas pressé pas pressé du tout. Ils n'avaient pas besoin d'arriver chez les Ballard avant neuf heures et demie, au plus tôt. Cyprian s'étira, satisfait. Il prit sa tasse sur la cheminée, la vida et la reposa, ses doigts s'attardant à caresser le grain délicat de la porcelaine. Il arpenta la pièce. C'était une réussite d'Astrid. Elle s'était plu à marier et contraster les couleurs sous l'éclairage indirect, à choisir la place des tableaux, la position des meubles. Il revint à la cheminée et prit le fragile verre à liqueur posé à côté de sa tasse vide. Ne sachant plus ce qu'il y avait dedans, il le huma, ses fines narines frémissant de plaisir quand l'arôme de l'orange amère les effleura. Il sourit. Il appréciait, une fois de plus, combien Astrid était raffinée.

Il but à petites gorgées, laissant la chaleur de l'alcool glisser sur sa langue. Tournant le dos à la pièce, il se contempla dans l'immense glace de la cheminée et fut satisfait de ce qu'il vit. Ce soir-là, il ne trouva aucun changement à l'apparence de Cyprian Morse telle qu'il la désirait.

Avec intérêt, il s'étudia : taille élancée, gracieuse, épaules hautes mises en valeur par le smoking bleu nuit, pâleur distinguée du visage aux pommettes curieusement saillantes, paupières lourdes, bouche ciselée qui se retroussait légèrement d'un côté, poliment ironique, longs doigts fins qui serrèrent le nœud de cravate avec une nonchalante habileté, blancheur laiteuse de la chemise de soie.

L'éclat bleu du lapis-lazuli qui ornait sa chevalière le fit penser à Charles, à l'époque où celui-ci lui avait fait ce cadeau. Il se détourna du miroir, but une nouvelle gorgée et souhaita que Charles revînt du

Venezuela. Il imaginait la rencontre de Charles et d'Astrid, bien qu'il ne fût pas très sûr de la première réaction de Charles. Astrid serait parfaite, comme toujours. Charles découvrirait bientôt quelle femme c'était : une fille charmante et une décoratrice de grand talent. Il se plaisait à penser qu'il ferait travailler Charles, aussi ; Astrid exécuterait les maquettes puis Charles se laisserait ensuite aller à une étrange et macabre vision pour le décor de « *Abanazar* », et cela pourrait bien être la pièce la plus sensationnelle de l'année.

Cyprian finit sa liqueur et reposa le verre. Toujours rêvant aux possibilités de « *Abanazar* », il se laissa tomber dans un fauteuil profond et se trouva ainsi au niveau d'une table basse, regardant fixement une photographie d'Astrid qu'il n'avait jamais vue. C'était un excellent portrait, éclairé d'une façon curieuse mais intéressante ; l'appareil avait capté ce petit sourire désabusé qui, d'après certaines personnes, gâtait la beauté d'Astrid mais qui, dès le premier jour, avait ravi Cyprian. Il se rappela, amusé, que c'était ce sourire qui avait déclenché leur amitié. Il continua à le regarder et pensa combien ce petit sourire était nécessaire. Sans lui il n'y aurait eu aucun moyen de savoir que la féminité épanouie et presque agressive d'Astrid n'était qu'un hasard ; aucun moyen de savoir qu'en réalité elle n'avait rien de romanesque, mais était la meilleure des décoratrices, et, il le découvrait chaque jour davantage, la meilleure des camarades.

Il s'étira encore et s'alanguit au creux du fauteuil. Il était dans son humeur d'après-dîner préférée : celle qu'il éprouvait quand il avait bu juste un petit peu trop. Tous ses sens étaient affinés, sous une apparence de placide satisfaction. Un magazine était posé à côté de la photographie, il le prit. C'était le « *Manhattan* » du mois précédent ; il s'ouvrit sous ses doigts, à la page théâtrale, au long et brillant article de Burn Heynard, sur « *Le Triangle Carré* ». Il le savait presque par cœur mais le lut et le savoura à nouveau relisant le titre: « *UN NOUVEAU SUCCES DE CYPRIAN MORSE.* » Il dégusta ce délicieux souper jusqu'au couplet final, le plus fondant des desserts :

« ... *Il ne fait plus de doute que, malgré sa jeunesse, Morse est un des auteurs dramatiques les plus importants de l'époque, certainement le plus représentatif de l'Amérique actuelle.* »

Il entendit la porte s'ouvrir derrière lui et laissa tomber le magazine fermé sur son genou. « Prête ? » dit-il sans tourner la tête.

« Cyprian », dit la voix d'Astrid.

Il y avait quelque chose d'étrange dans le son de sa voix, comme une horrible émanation psychique qui, il ne savait pourquoi, sembla

changer la forme même de sa pensée, de ses sensations, à tel point que, de content et détendu, il était maintenant crispé et glacé d'une appréhension inconnue.

« Cyprian », répéta la voix. D'un bond il fut sur ses pieds, faisant face à Astrid qui venait de laisser tomber son déshabillé.

Il la regarda, pétrifié de stupeur, espérant se tromper.

Sa chair se glaça, et il lui sembla que, sur sa nuque, les cheveux se dressaient.

Provocante, elle avançait lentement vers lui et il reculait. Il ne fallait pas qu'elle le touche, il ne fallait pas !

Elle se rapprochait inexorablement, lui tendait les bras.

Il n'eut conscience d'avoir reculé qu'en heurtant la cheminée. Il sentait une sueur glacée couler sur son front, sa lèvre supérieure, sa nuque. Désespérément son esprit luttait pour redevenir maître de lui. Il savait qu'en réalité cela n'était qu'un incident. Son esprit savait que quelques mots, un mouvement des lèvres, un haussement d'épaules, ou le tout à la fois, le libéreraient non seulement maintenant, mais pour toujours. Mais il fallait prononcer ces mots, faire ces gestes, et son corps s'y refusait. Elle était proche maintenant, très proche, elle allait le toucher.

Elle dit, de la même voix rauque : « Cyprian, ne me regardez pas ainsi. » Puis elle ajouta : « Je vous aime, Cyprian. Il faut que vous le sachiez ... »

Les oreilles lui tintèrent, une nausée le fit se replier sur lui-même. Il tenta de parler mais aucun son ne sortit de sa bouche.

Elle le toucha. Elle était tout contre lui. Le corps de Cyprian sentit l'horrible chaleur douce qui émanait de ce corps féminin. Une buée brouilla son regard, il pouvait à peine distinguer Astrid. Tous ses sens alertés, il sentait s'exaspérer en lui une sorte de haine prête à lui faire perdre le contrôle de ses actes.

Elle mit ses bras autour de son cou, doux mais implacablement forts. En pensée il cria quelque chose, mais les bras resserrèrent leur étreinte. Elle parlait, mais il n'entendait rien à cause du grondement dans ses oreilles. Il se dégagea, sans savoir comment. Oubliant où il se trouvait il tenta de reculer et se cogna à la cheminée. D'un saut de côté, il s'échappa et tomba presque. Il se retint, au hasard. Sa main gauche, attrapant le bord de la cheminée, arrêta sa chute. Sa main

droite, qui se balançait, heurta quelque chose de métallique et l'agrippa ...

« Cyprian », dit la voix. Elle allait encore le toucher. À travers le brouillard il la vit, les bras tendus ...

Il y eut un bruit de ferraille, comme tombaient la pelle et son support ; sa main, tenant serré le pique-feu qu'il avait saisi au hasard, le brandit au-dessus de sa tête et l'abattit avec une force surhumaine.

À travers le bourdonnement de ses oreilles, la brume rouge devant ses yeux, il sentit la mince silhouette se recroqueviller et s'effondrer.

La brume et le grondement s'évanouirent ; il se trouva penché sur une forme par terre, frappant, toujours frappant. On aurait dit qu'une force étrangère s'était emparée de son être, les coups pleuvaient malgré lui, frappant avec le manche, puis piquant, déchirant, tordant la chair avec l'extrémité pointue du pique-feu.

Une douleur aiguë dans l'épaule perça son cauchemar, le ramena à la conscience. Il s'était froissé un muscle.

Le pique-feu tomba sans bruit de ses mains sur l'épais tapis. Il contempla son œuvre puis, se cachant les yeux avec le bras, il se retourna et courut, titubant vers la porte d'entrée de l'appartement. Il se cogna, chercha le loquet, fonça dans le couloir, aveugle, fou, il percuta un homme et une femme qui passaient justement devant la porte. La femme alla heurter le mur opposé. Jurant, l'homme repoussa Cyprian, plaquant son corps mince contre le montant de la porte. La femme regarda Cyprian et, horrifiée, poussa un cri. L'homme, ahuri, dit : « Mais, nom de Dieu ! » Cyprian s'affaissa. Tout, les visages qui le regardaient, les murs et les portes, les lumières tombant du plafond, le dessin du tapis, tout tournait confusément devant ses yeux, se balançait et sautait à tel point qu'il ne put s'accrocher à rien. Il glissa le long de la porte, tomba gauchement sur le sol.

La femme dit: « Regarde, *regarde* ! » d'une voix tremblante. « C'est *du sang* ! » Et l'homme, d'une voix forte : « Que se passe-t-il ? » en se dirigeant vers la porte ouverte.

La femme le suivit et, dans l'âme de Cyprian, perça soudain le premier signe de peur et le sens du danger.

Poussant un gémissement, il vomit. Au-dessus de lui, l'homme dit : « Je vais jeter un coup d'œil à l'intérieur. »

Au moment même où un second spasme le secouait, l'instinct de

conservation s'éveilla. Quand la femme commença de hurler, juste derrière la porte. Cyprian se murmurait déjà à lui-même: « ... *il y avait un homme ... il est passé par la fenêtre.* » Puis débuta le long cauchemar : l'homme et la femme se précipitèrent hors de l'appartement en poussant des cris. Des portes s'ouvrirent, des gens, des cris. Il essayait, sans y parvenir, de se remettre debout. D'autres hommes, un en bras de chemise, un autre en robe de chambre. Des sirènes hurlant au-dehors, des sifflets. Du bruit. Des voix. Les portes de l'ascenseur claquant, des pas lourds martelant le couloir. De nouvelles voix rauques. Des hommes en uniforme, d'autres visages disparaissant, de nouveaux le dévisageant, des voix. Une main prodigieusement forte le remit sur ses pieds. Il voulait de l'aide, désespérément il appelait du secours.

« ... *il y avait un homme ... il est passé par la fenêtre ...* »

Il voulait un ami. Il voulait Charles. Charles saurait ce qu'il fallait faire. Charles s'occuperait de ces sombres brutes.

« ... *il y avait un homme ... il est passé par la fenêtre ...* »

Et Charles était à des milliers de kilomètres.

Le cauchemar continua. Les questions. D'abord des hommes, en civil ceux-ci, vinrent examiner l'horrible chose sur le tapis, chuchotant entre eux, prenant des photos, griffonnant sur des carnets. Puis cela continua dans une autre pièce, après un infernal voyage en auto, au son des sirènes. Des questions, des questions. Toutes appuyées sur l'absolue certitude qu'il avait commis ce qu'il ne devait pas admettre avoir fait.

Des questions, la lumière blanche lui brûlant les yeux.

La gorge serrée, et les lèvres sèches. Tout son corps épuisé, épuisé. Son esprit épuisé, lui aussi.

« Pourquoi l'avez-vous tuée ?

☐ À quelle heure l'avez-vous tuée

☐ Pour quelle raison l'avez-vous tuée ?

☐ Combien de temps s'est-il écoulé entre le moment où vous l'avez tuée et celui où vous avez tenté de fuir ?

☐ ... *Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi ... Il y avait un homme ... il est passé par la fenêtre.*

- ☐ Bien, bien. Alors il y avait un homme et il est passé par la fenêtre.
- ☐ Et après, il a sauté, il s'est envolé ?
- ☐ Vous n'imaginez pas que nous allons avaler celle-là, hein ?
- ☐ Et ne croyez pas que des bobards comme ceux-là vont vous tirer d'affaire.
- ☐ *Je vous dis qu'il y avait un homme ... Il est passé par la fenêtre ... par l'escalier de secours.*
- ☐ Vraiment ? Et il a laissé vos empreintes tout le long du pique-feu !
- ☐ Ouais, et vous êtes tout éclaboussé du sang de la victime.
- ☐ Maintenant, écoutez, monsieur Morse. Il est absolument certain que vous avez tué cette femme. Ça crève les yeux. Ne pouvez-vous voir que l'attitude que vous adoptez vous est préjudiciable ?
- ☐ *Je dis la vérité. Il y avait un homme. Je ... J'étais dans la salle de bain. J'ai entendu du bruit. Je suis accouru. J'ai vu Astrid. Il y avait un homme. Il a escaladé la fenêtre. Je dis la vérité.*
- ☐ Très bien ! Alors, vous dites la vérité ? Par quelle fenêtre est-il sorti ?
- ☐ Ouais ! Et comment l'a-t-il refermée derrière lui ?
- ☐ Ne vous inquiétez pas de cette question, monsieur Morse. Répondez à l'autre. Par quelle fenêtre ?
- ☐ *Je ... je ne sais pas ... La fenêtre ... du fond. Près de l'escalier de secours ...*
- ☐ Quelle fenêtre ? Quand vous êtes en face, celle de gauche ou celle de droite ?
- ☐ Ouais ! Laquelle ? L'une d'elles était fermée, laquelle ? »

Questions. Lumières. Questions tout autour de lui, des visages qui questionnent. Des visages grossiers, brutaux. Des visages de fauves. Il commença à les associer aux voix.

Un autre visage, aux yeux gris perspicaces, l'observait sans relâche. Un visage sans voix. Un visage dans un coin de la pièce. Un visage bien plus à craindre que les visages qui parlaient.

Des questions, l'aveuglante lumière. Le temps immobile, éternel. Il s'était toujours trouvé là. Il y serait toujours.

C'était un cercle infernal. La peur. Les questions. La peur, la peur, la lumière, la peur, la peur, la peur ... la fatigue.

La fatigue. D'abord, un poids lourd, épuisant, dans la poitrine, puis cette horrible sensation se ramifiait, annulait peu à peu toute autre perception.

Jusqu'à ce que la peur même disparaisse, disparaisse presque totalement.

« Pourquoi ne pas en finir, Morse ?

☐ Oui, nous savons que vous l'avez tuée, et vous savez que nous en sommes sûrs. Pourquoi vous obstiner ?

☐ Ouais. Qu'en pensez-vous, mon vieux ? Pourquoi ne pas vous mettre à table ? Ensuite on vous laissera tranquille. »

La peur, lueur vacillante, se ranime un instant.

« Non, ce n'est pas moi, ce n'est pas moi. Il y avait un homme quand je suis entré en courant, il se sauvait par la fenêtre ... »

Pendant une seconde, une image se forma sur sa rétine, l'image de Charles, grand, dur, élégant, dangereux, une épaule un peu plus haute que l'autre, une cigarette au coin des lèvres, les rides de son visage s'accroissant en un sourire dominateur. Charles entra dans la pièce, s'encadrait subitement dans la porte, debout, regardant ces visages, ces visages d'animaux stupides et rusés.

Puis ses yeux se fermèrent, sa tête tomba en avant.

Puis, rien, sauf le contact dur du bureau contre sa joue, et une horrible odeur de savon, de crayon, d'agonie.

Une main rude lui pinça l'épaule. Le secoua. Sa tête ballotta, se jeta en arrière, en avant, comme celle d'une marionnette.

Puis, une nouvelle voix, calme, coupante, chargée d'autorité.

« Ça suffit. Laissez-le. Schraff, allez chercher le docteur Irmes. Ménagez-le, ce n'est pas un fort des Halles. »

Sa tête à nouveau sur le bureau. Les voix murmurent autour de lui, mais ne s'adressent plus à lui. Il a conscience de quelqu'un penché au-

dessus de lui, qui ne le touche pas. Il ouvre les yeux, oblige ses muscles à soulever les paupières si lourdes. Il voit les yeux gris trop perspicaces le regarder, le contempler, tout comprendre.

Il fixe, sans voir, les yeux gris, sans penser, puis il laisse les lourdes paupières cacher son regard.

La porte s'ouvre, des pas rapides. Des mains le touchent, impersonnelles, agiles. Des mains de médecin tâtent ses tempes, son poignet, redressent sa tête incroyablement lourde, un pouce adroit relève ses paupières de plomb. Puis des chuchotements au-dessus de sa tête. On lui enlève son veston, on roule une manche de sa chemise. Une pause infime puis des doigts sur son bras, et la piqure de l'aiguille.

*

* *

Il se réveilla dans la grisaille. Une couverture grise jetée sur lui, des murs gris, une porte aux barreaux gris, une lumière grise filtrant de la fenêtre au grillage serré.

Pendant un laps de temps impossible à évaluer, la drogue arrêta la montée des souvenirs.

Mais enfin, avec une sensation de vide à l'estomac, la mémoire lui revint. La peur aussi, d'autant plus déchirante qu'au lieu d'être intense et de recouvrir toute autre émotion, elle s'aiguissait en se mêlant au remords, à la honte, à l'horreur.

Il rejeta la couverture, s'assit sur le matelas et, les coudes sur les genoux, laissa tomber sa tête dans ses mains.

Il y eut un cliquetis, il sursauta et leva la tête, il vit un gardien en uniforme entrer dans sa cellule. L'homme portait une grosse valise. Il la posa par terre et referma la porte. Sur le côté de la valise étaient gravées les initiales C. M., et Cyprian découvrit, avec un vague étonnement, que c'était la sienne, celle que Charles lui avait donnée à Londres ... Il s'entendit dire au gardien: « Où avez-vous trouvé cela ? » L'homme le regarda : « On l'a envoyée de chez vous. Il y a des vêtements, de quoi vous raser. »

Il avait des façons curieuses, officielles, et cependant légèrement obséqueuses.

« C'est Mr. Friar, il a tout arrangé. Vous pouvez aussi envoyer chercher ce que vous désirez. » .

Une petite lueur réchauffante s'éveilla dans le désert glacé de Cyprian.
« Faire confiance à John Friar », pensa-t-il.

Le gardien demanda: « Voulez-vous prendre quelque chose, maintenant ? Petit déjeuner complet ou simplement du café ?

□ Café », répondit-il enfin, « simplement du café ».

L'homme inclina la tête, alla vers la porte, l'ouvrit et s'arrêta: « Voulez-vous voir les journaux ? » lança-t-il par-dessus son épaule.

Cette fois, les mots le transpercèrent. Cyprian se détourna, comme devant des coups. « Non », cria-t-il, « non ... »

Il ferma les yeux jusqu'à ce que le bruit de la porte qui s'ouvrait et se refermait, les pas qui s'éloignaient, se fussent complètement éteints. Un frisson le parcourut, à la pensée des journaux, et une fois de plus il couvrit son visage de ses mains. Les gros titres, comme un rouleau sans fin, commencèrent à se dérouler devant ses yeux.

UN AUTEUR DRAMATIQUE CÉLÈBRE ARRÊTÉ SOUS L'INCULPATION DE MEURTRE.

ASSASSINAT D'UNE DÉCORATRICE.

CYPRIAN MORSE ARRÊTÉ POUR MEURTRE, SON ASSOCIÉE BRUTALEMENT FRAPPÉE A MORT.

LE CRIME PASSIONNEL DE PARK AVENUE.

UNE BEAUTÉ DU THÉÂTRE ASSASSINÉE.

MORSE, PERSONNALITÉ BIEN CONNUE DE BROADWAY, EMPRISONNÉ.

Il poussa un gémissement, et se tordit désespérément, pressant ses poings contre ses yeux jusqu'à ce qu'un brouillard rouge afflue sous ses paupières. Mais les mots défilaient, défilaient inlassablement.

Il sauta de son lit et commença à arpenter sa cellule, puis il entendit des pas dans le corridor, et essaya de se maîtriser. Il était assis sur le bord de sa couchette quand le gardien réapparut.

Il marmonna des remerciements et étendit le bras pour attraper la cafetière. Mais sa main tremblait si fort que, sans dire un mot,

l'homme remplit la tasse pour lui.

Il but avidement, et sentit les forces lui revenir. Il leva les yeux et dit :
« Est-ce que je peux ... Est-ce permis d'envoyer un télégramme ?

☐ Peut-être. Avec l'autorisation du directeur de la prison. »

D'une de ses poches, l'homme sortit un petit calepin et un bout de crayon :

« Vous voulez l'écrire ? »

Cyprian prit ce qu'on lui tendait. Une fois de plus, il marmonna des remerciements. Il ne regardait pas l'homme. Il n'aimait pas ses yeux. Il commença à écrire, sans penser, laissant le crayon tracer des lettres.

« Charles de Lastro - Hôtel Castilia - Venezuela : Suis dans une situation inextricable. Ai désespérément besoin de toi. Viens, de grâce. Réponds chez John Friar. Cyprian. »

Il rendit calepin et crayon, observa l'homme pendant qu'il lisait le message.

« Alors ? » demanda-t-il enfin, et alors il rencontra les yeux qui clignaient au-dessus de lui.

« Je pense que ça ira. » Le gardien se retourna et gagna la porte : « J'y veillerai. »

Une fois de plus, la porte claqua, les pas s'éteignirent au loin. Cyprian se retrouva seul. Sa main était maintenant plus ferme et il se versa du café. Toute action, tout geste lui étaient bons pour éviter de penser.

Il vida sa tasse. Il prit la valise, la posa sur sa couchette et l'ouvrit. Se forçant à agir, il fit sa toilette, se rasa, et endossa les vêtements qu'il trouva : un complet de flanelle bleu sombre, une chemise de soie blanche et une cravate nègre, unie.

Il se sentit mieux. Il était plus facile de croire qu'il était bien Cyprian Morse, et il remercia mentalement John Friar.

Mais il n'avait déjà plus rien à faire et, s'il n'y prenait garde, il allait se mettre à penser.

Il alluma une cigarette, d'un paquet trouvé dans la valise, et commença à arpenter la cellule. Il faisait cinq pas en largeur et six en longueur ...

... Ainsi il était bien Cyprian Morse. Peut-être se sentait-il mieux maintenant. Peut-être ...

Des pas dans le corridor.

Une, deux, trois personnes.

John Friar lui-même, un autre homme, plus le garde qui ouvrit la porte et s'effaça pour laisser pénétrer les visiteurs. Il referma la porte derrière eux.

John Friar prit la main de Cyprian dans les siennes et la serra dans une chaleureuse étreinte. Il était pâle, tourmenté. Il avait moins que jamais l'air d'un puissant directeur de théâtre : il ressemblait plutôt à un « Abe Lincoln » mutilé et délaissé. L'homme qui était avec lui le dominait par la taille: c'était une manière de géant, aux gestes flottants, avec un toupet de cheveux blancs et un visage curieux, ridé, ni celui d'un saint, ni celui d'une gargouille, mais tenant un peu des deux.

John Friar dit : « Cyprian », d'une voix qui n'était pas tout à fait assurée. Il fit un geste vers le troisième homme: « Julius », dit-il, « Voici Cyprian Morse. Cyprian, je vous présente Julius Magnussen. »

La main de Cyprian fut prise, serrée dans une grande patte dont l'étreinte était ferme, mais étonnamment sympathique. Cyprian, bien qu'il fût grand lui-même, se trouva obligé de lever la tête et vit des yeux sombres, impénétrables, noirs comme du jais sous de broussailleux sourcils blancs.

John Friar continua: « Julius prend en main votre déf... votre affaire, Cyprian. Et vous savez ce que cela veut dire !

- Mais certainement ! » Cyprian espéra qu'ils ne percevraient pas le tremblement de sa voix. « Y a-t-il en Amérique quelqu'un qui ne le connaisse pas ? »

Magnussen émit un grognement. Il se retourna, plia en deux son grand corps, et s'assit au bout de la couchette grise. Il regarda Cyprian et dit: « Le mieux est de me raconter toute l'affaire. » Il se poussa un peu: « Asseyez vous ici », dit-il. Cyprian obéit. Mais il ne put soutenir le profond regard noir et y renonça. Il tourna les yeux vers Friar et tenta de sourire, tout en adressant un « Naturellement » en direction de Magnussen, puis, presque sans voix, toute l'horreur et la peur des souvenirs se ranimant, il dit : « Par où ... par où voulez-vous que je commence ?

☐ Par le commencement, monsieur Morse », dit Magnussen, et Cyprian respira profondément pour calmer son tremblement intérieur.

Mais celui-ci ne voulait pas se laisser apaiser. Il s'étendait à tout son corps, gagnait son esprit. Il se trouvait replongé dans le cauchemar.

« Je ne peux pas ... je ne peux pas.

☐ Préférez-vous que je vous pose des questions ? »

Des questions. Il revoyait l'engrenage. La peur, les questions, la peur, la peur, la fatigue. Mais c'était pire, maintenant. Il se cachait à ses amis, non à ses ennemis.

« Il faut que je vous demande ceci : avez-vous tué cette femme, Astrid Halmar ?

☐ Non. Non. Non ... *Il y avait un homme ... Il est passé par la fenêtre.* »

☐ Connaissez-vous des gens qui auraient pu être des ennemis de Miss Halmar ?

☐ Non. Comment l'aurais-je su ? Je ...

☐ Donc, vous pensez que le meurtrier est un étranger, un rôdeur ?

☐ Comment ... comment le saurais-je ? Je ne sais absolument rien. »

Des questions, des questions. La peur. Penser avec la dernière énergie avant chaque réponse, cacher soigneusement ses réflexions. Essayer de dissimuler la déroute de son esprit. Le temps sembla s'arrêter. Il avait toujours été là. Il y resterait toujours.

« Donc, vous êtes resté dans la salle de bain plus d'une heure ? »

☐ Oui. Oui. Juste après dîner. Juste après le départ de la bonne.

☐ Vous sentiez-vous indisposé ? C'est, sans doute pour cela que vous êtes resté si longtemps. Aviez-vous mangé quelque chose qui vous ait fait mal à l'estomac ? »

Une perche, une solide perche. Il faut la saisir !

« Oui, c'est ça, j'étais malade. Les huîtres, je pense ... »

D'autres questions, toujours la peur. La sensation de ces yeux noirs scrutant sans cesse son visage. Il fuyait leur regard.

« Et vous alliez sortir de la salle de bain quand vous avez entendu un

cri ? Ai-je raison ? »

Une autre perche, la saisir au vol.

« Oui, oui, Astrid a crié ...

☐ Et vous êtes sorti en courant le long du corridor qui mène au salon ?

☐ Oui.

☐ Pendant que vous couriez dans le couloir, avez-vous remarqué le déshabillé de Miss Halmar, qui était sur le plancher ?

☐ Son déshabillé ? Comment ? Non ! Je ne crois pas.

☐ On l'a trouvé à la porte du salon. L'assassin, quelle que soit la porte par laquelle il est entré, a dû lutter avec elle, la saisir, arrachant le léger vêtement alors qu'elle fuyait vers le salon ... Êtes-vous sûr de ne l'avoir pas remarqué ? »

Une perche ?

« Je me souviens, il me semble. Il y avait quelque chose ... de doux sur le plancher. Mon pied s'y est pris ...

☐ Alors, monsieur Morse, en entrant dans le salon, vous avez vu la silhouette d'un homme disparaissant par la fenêtre ?

☐ Oui, oui.

☐ Et vous avez vu le corps de Miss Halmar sur le tapis, et vous avez couru vers elle ?

☐ Oui, c'est cela, pour lui porter secours.

☐ Naturellement. Mais comme vos empreintes digitales sont sur le pique-feu, monsieur Morse, vous avez dû le prendre. Peut-être l'avez-vous touché, ramassé, quand vous vous dirigiez vers elle, vous l'avez trouvé sur votre chemin, n'est-ce pas ? »

Un éclair, soudain. Comme si une horrible pression se relâchait. La peur se dissolvait. Il savait maintenant que les perches n'étaient pas fortuites mais avancées pour le sauver.

« Oui. C'est ça. Maintenant je me souviens. Il était en travers de son corps. Je l'ai ramassé et jeté loin d'elle.

☐ Et, saisi d'horreur en voyant qu'elle était morte, vous avez oublié le

téléphone, vous avez couru aveuglément pour chercher du secours, et vous êtes tombé ?

□ Oui, oui. C'est ça, exactement. »

Des questions, des questions, mais il ne les craignait plus, il les attendait. Il pouvait enfin regarder les yeux sombres, y fixer son propre regard.

La situation n'était plus la même, la peur était toujours là, au fond du tableau, mais au premier plan il y avait l'espoir ...

L'espoir persista, même lorsqu'il se retrouva seul.

L'espoir semblait élargir la cellule, élever le plafond. Le sang recommença à circuler librement dans son cerveau, et il se mit à étudier le plan que Julius Magnussen avait tracé pour lui.

Ce travail □ car c'était dû travail □ lui fit traverser les interminables jours de réclusion, avec un surprenant optimisme.

Cela lui permit même, dans une certaine mesure, de supporter le choc que fut le câble de Charles en réponse au sien, après plusieurs jours d'attente.

« Hospitalisé, malaria. Prendrai avion dès guérison, peut-être dans quinze jours. Tiens bon. Charles. »

C'était, bien sûr, de fort mauvaises nouvelles. Mauvaises à deux points de vue. Il lui faudrait attendre la venue de Charles, d'autre part, le pauvre Charles était malade.

Avant la visite de Julius Magnussen, ces nouvelles auraient terrassé Cyprian, mais elles semblèrent aiguillonner son endurance, son espoir et sa persévérance. Il serra les dents et redoubla d'efforts pour découvrir des « souvenirs » utiles, à tel point qu'il finit par se figurer qu'au moins Friar et Magnussen croyaient à ses histoires. Il y croyait presque lui-même.

Mais mieux valait pour lui tout ignorer des conversations privées entre Julius Magnussen et John Friar. Il aurait entendu des discours qui auraient changé son purgatoire teinté d'espoir en un enfer sans rémission.

« Une mauvaise affaire, John. Ne vous faites pas d'illusion. Nous avons besoin d'un miracle. »

- ☐ Bon Dieu, Julius, voulez-vous dire que vous ne croyez pas ...
- ☐ Arrêtez ... Ce n'est pas une question que je veux qu'on me pose. Tenons-nous-en à ce que j'ai dit. Une sombre affaire, ou, hélas, trop claire !
- ☐ Mais, les preuves contre lui ne sont que des preuves indirectes !
- ☐ Donc les meilleures, en dépit de ce qu'on raconte dans les romans.
- ☐ Mais il y a sûrement deux interprétations possibles ; par exemple, ses empreintes sur le pique-feu ...
- ☐ Et les éclaboussures de sang sur lui et ses vêtements ? Y avez-vous pensé, John ? Des éclaboussures, pas des traînées, ce qu'il devrait y avoir s'il avait tenté de la soulever, de l'examiner, de l'aider.
- ☐ Mais c'est un garçon très doux, Julius ! Il n'y a rien de violent en lui. Il ne pourrait pas tuer une mouche.
- ☐ Peut-être que non. Et ne pensez pas que je vais négliger ce côté de son caractère. Il est très valable, Dieu merci, c'est presque tout ce que nous avons. Vous connaissez ce jeune homme, John ; dites-moi comment il réagirait si l'on plaiderait la folie.
- ☐ Vous voulez dire : si on le prétendait fou pour expliquer son geste ? Mais voyons, Julius, jamais il ne consentirait à cela, même sous la torture.
- ☐ Hum ! C'est bien la réponse que je craignais.
- ☐ Voyons, qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'essayez-vous de faire ? Vous ne voulez pas assurer sa défense ... Est-ce cela ?
- ☐ Du calme, John. J'essaie de sauver la peau de votre protégé, c'est tout.
- ☐ Je ne comprends pas : Julius Magnussen effrayé par une affaire comme celle-là ! Rappelez-vous cette photographie prise par la police, que vous m'avez montrée. Eh ! Bien, pensez-y. Pas les blessures de la tête, mais les autres. Pensez-y. Cyprian n'aurait jamais été capable de ce genre de brutalité. Pensez à ce qu'on a fait à cette fille ! Ne comprenez-vous pas ?
- ☐ Oh ! Si, John, je comprends. Je comprends même trop bien. »

Mais Cyprian ne savait rien de ces conversations et, chaque fois qu'il voyait son avocat, il lui semblait que sa silhouette dégingandée, ses yeux sombres, étaient plus confiants, plus assurés.

Il passa ainsi le temps le séparant de la date du procès et c'est sans trop de désordre intérieur qu'il vit se lever le grand jour.

C'était un jeudi et il s'en réjouissait parce que, depuis son enfance, il était sûr que le jeudi était son jour de chance. D'autre part, un soleil automnal luisait sur New York et, chose rare pendant les semaines qu'il avait passées là, les rayons filtraient à travers les barreaux de la petite fenêtre haut perchée de sa cellule.

Il s'habilla avec un soin presque trop minutieux. Il but une cafetière entière de café, et en fit redemander. Il mangea même une partie de son petit déjeuner. Il était prêt, et attendit plus d'une demi-heure avant qu'on vînt le chercher. Il passa cette demi-heure à arpenter sa cellule en fumant trop et trop vite, jetant de temps en temps un coup d'œil à la pile de lettres qu'il n'avait pas lues et n'avait aucune intention de lire, □ pas plus que de regarder les têtes des journalistes dans la salle d'audience. Il ne pensait pas à ce qui l'attendait ce jour-là. Il n'osait pas, de même que le soir d'une générale il évitait toute méditation sur sa pièce !

Aussi réfléchissait-il avec la plus grande intensité à tout, sauf à ce qui allait avoir lieu. L'espoir tenace qu'il avait au fond de l'âme devait rester intact.

Il en vint tout naturellement à penser à Charles. Chaque soir il avait été sûr que le jour suivant lui apporterait un message, et chaque jour il avait attendu en vain.

Il avait envoyé d'autres câbles et écrit un petit mot que John Friar s'était chargé d'envoyer par avion. Mais là encore, pas de réponse. Charles devait être vraiment très malade. Ou, pensée merveilleuse, à laquelle il n'osa s'arrêter plus d'un instant : Charles, ayant recouvré la santé, était arrivé à New York et venait le rejoindre.

La troisième possibilité lui parut trop horrible ; elle le fit frissonner. La vision de Charles, mort, était si noire, si glaçante, si torturante, qu'il aurait encore préféré s'appesantir sur son sort immédiat. Heureusement, l'arrivée de son gardien l'empêcha de se livrer à ses sombres méditations.

Pour une fois, il lui était agréable de voir arriver cet homme. « Partons-nous tout de suite ? » demanda-t-il en faisant un pas vers la porte,

Mais l'homme secoua la tête. « Il ne sont pas encore là. Ne vous énervez pas. » Il tira de sa poche une enveloppe jaune pliée en deux et la tendit à Cyprian. « Friar l'a envoyée », dit-il. « Il a pensé que vous seriez content de l'avoir tout de suite. »

Cyprian arracha presque l'enveloppe des mains du gardien. Son cœur battait à tout rompre, une rougeur soudaine colora ses joues pâles. Avec des doigts qu'il ne voyait pas trembler, il parvint enfin à décacheter l'enveloppe du télégramme et lut :

« Vais mieux, sortirai hôpital mercredi. Arriverai jeudi par avion. Charles. »

Le visage de Cyprian s'empourpra davantage. Il lut et relut le câble. C'était le meilleur des présages. Presque aussi bon que son rêve éveillé de tout à l'heure : « que Charles arrivât en personne à la prison ». C'était même peut-être mieux. Parce que, maintenant, il se sentait absolument sûr de lui et il préférerait de beaucoup que tout ce cauchemar horrible soit passé quand il reverrait Charles. Passé, fini, classé. Il le déterrerait peut-être pour l'examiner, mais beaucoup plus tard et uniquement par souci de vérité à l'égard de son propre destin.

Il redressa inconsciemment les épaules, comme pour se décharger d'un lourd fardeau. Il plia soigneusement le télégramme et le glissa dans la poche de son gilet. Regardant alors le gardien, il lui sourit et dit d'une voix douce : « Merci. Merci beaucoup. »

Ils entendirent des pas dans le corridor. Ceux de deux hommes en uniforme qu'il n'avait jamais vus. L'un d'eux ouvrit tout grand la porte de la cellule et demanda :

« Prêt ? »

Cyprian sourit encore à cet homme et sortit rapidement de sa cellule d'un pas vif, presque dansant ...

*

* *

Mais il avait perdu toute joie quand il revint huit heures plus tard, dans cette cellule où aucun rayon de soleil ne filtrait plus. Il faisait

nuît au-dehors et seule la lumière froide d'une ampoule éclairait le triste lieu.

Son visage était tiré, cireux. Ses épaules s'étaient voûtées et il ne semblait plus remplir ses vêtements. Il faillit s'effondrer le temps qu'un gardien ouvre la porte de la cellule. Un autre l'agrippa par le bras et lui dit: « Du calme. »

Ils le firent entrer, et il se laissa tomber sur sa couchette. Il resta assis là, disloqué, la tête pendante, les yeux grands ouverts fixant le sol sans le voir. Son escorte le quitta et son propre gardien entra, un peu plus tard le docteur. Il ne put manger, on le coucha et on lui administra un sédatif. Il s'endormit presque aussitôt et on le laissa seul.

Pendant trois heures, il resta immobile comme une bûche. Puis, l'horrible fatigue disparaissant sous l'effet du somnifère, il commença à murmurer, s'agiter sur sa couchette. Soudain, il poussa un cri rauque et se dressa, réveillé.

Il se rappelait. Il essaya de repousser ses souvenirs, il lutta, mais il ne put empêcher sa mémoire de travailler. Il se rappelait tout, d'abord en tableaux sans suite, puis des phrases entendues en écho, enfin il se revit fasciné par les yeux, les cheveux gris du procureur, il se rappela le réquisitoire clair et objectif. Ce discours, période par période point par point, n'avait pas seulement mis à nu Cyprian Morse, mais l'avait aussi privé de tout espoir de salut.

Ce qui s'était passé ensuite n'avait plus d'importance.

Cyprian Morse était l'assassin. Les témoins, leur ridicule, interminable procession, leurs réponses ridicules à d'interminables et ridicules questions, étaient autant de clous sur son cercueil. Le réquisitoire montra une connaissance et une compréhension des faits si claire et si complète que Cyprian eut l'impression que le procureur avait non seulement vu toute la scène, mais l'avait vue avec ses yeux et son âme à lui, Cyprian. Après cela tout lui parut temps perdu, sadique prolongation. Il ne bougea pas. Il resta assis où il était, les yeux fixés sur l'abîme.

*

* *

Le matin se leva, des gens arrivèrent qu'il entendait et voyait comme de très loin. Il bougea alors, mais inconsciemment. C'était comme si son corps était devenu un automate et son esprit une entité séparée.

L'automate s'habilla, mangea et but. Il repartit avec ses gardes s'asseoir à la même place que la veille.

L'automate fit les gestes qu'on attendait de lui, écouta ses amis et son avocat, répondit quand on l'interrogeait, paraissant attentif au bla-bla-bla des témoins. Il entendit, l'air pensif, le président ajourner la suite des débats au lundi, puisqu'on était le vendredi soir.

Mais son âme, son être véritable était en enfer. Depuis soixante-deux heures, l'automate faisait tous les gestes de la vie. Depuis le même temps □ mais qui lui avait semblé éternel □ son âme avait touché le fond du désespoir.

Le lundi arriva et l'automate continua ses gestes, mais les nettes frontières entre son corps et son esprit commencèrent à se rapprocher avant qu'il eût quitté la cellule, comme si quelque chose s'était produit qui les poussait à se réunir.

Résistant à cette pression vague, son âme se demanda ce qui l'avait causée. Était-ce son refus de voir John Friar et Magnussen durant son incarcération ? L'étrange manière, presque exaltée, avec laquelle son gardien lui avait tendu le journal essayant de le forcer à lire ? Les regards que lui jetaient ses deux gardes durant le trajet en auto jusqu'au tribunal ?

Il ne voulait pas l'union de l'automate et de son âme. Il s'effondrerait définitivement, pensait-il, s'il ne maintenait pas la séparation. Mais la pression se faisait plus forte à mesure qu'il approchait de la salle d'audience, et son esprit sentit une différence, étrange, troublante, un changement, une agitation, derrière les visages des spectateurs qui le fixaient.

Puis, avec une curieuse sensation de nausée et de froid, il abandonna toute résistance et son esprit réintégra son corps, si bien qu'il eut l'impression d'être nu, livré au monde, sans armure pour le protéger.

Ce fut le visage du secrétaire de Magnussen qui en fut cause. Ce visage qui avait toujours été harassé, grave, plein de commisération, maintenant était gai, vivant, illuminé par un extraordinaire sourire de faune. Comme Cyprian s'asseyait, ce sourire s'adressa à lui, on lui prit la main, subrepticement, la lui serra et il entendit une voix derrière le sourire lui murmurer des paroles qu'il ne comprit pas, mais qui semblaient être d'une extrême importance.

Cyprian s'assit. Il était sans force. Il regarda le petit secrétaire et marmonna des mots, il ne savait pas exactement lesquels. Une

expression d'étonnement remplaça le sourire. « Monsieur Morse ! » La voix se cassa de surprise. « Serait-ce que vous ne savez rien ? »

Cyprian secoua faiblement la tête, épuisé par ce geste.

« Vous ne savez rien des autres meurtres ! Il y a eu deux autres meurtres de malheureuses filles. En tout point semblables à celui de Miss Halmar. Même les blessures sont identiques. On a trouvé la première victime samedi soir et une autre dans les premières heures de la matinée, aujourd'hui même. »

Cyprian continuait de regarder fixement son interlocuteur, de plus en plus agité !

« Ne comprenez-vous pas ce que cela signifie ? » La voix en tremblait.

« Les trois meurtres doivent sûrement avoir un lien et vous ne pouvez avoir commis les deux autres. C'est l'œuvre d'un fou, d'un Jack l'Éventreur ! » Il montra un journal, le déplia, l'agita. « Regardez donc, monsieur Morse ! »

Il y avait de gros titres noirs. Ils flottèrent devant les yeux de Cyprian. Puis il lut soudain :

**LA POLICE SANS INDICES
POUR LES NOUVEAUX MEURTRES :
LE PUBLIC EXIGE
LA LIBÉRATION DE MORSE**

« Oh ! » fit Cyprian, sans presque remuer les lèvres. « Oh ! Je comprends ... » Tout son corps se mit à le picoter comme si la circulation du sang, provisoirement arrêtée, reprenait son cours. Il dit un peu plus fort : « Qu'est-ce ... qu'est-ce qui va arriver ? »

Le secrétaire s'assit à côté de lui. Son murmure parut aussi sonore qu'une cloche aux oreilles de Cyprian. « Ce qui va arriver ? Je vais vous le dire, monsieur Morse. Le procureur va retirer son accusation dès que Mr. Magnussen aura commencé à plaider. Il la retirera, monsieur Morse, rappelez-vous ce que je dis ! »

Ces paroles coïncidèrent avec un coup de gong venu du fond de la salle d'audience, suivi par le piétinement et les frémissements de toute l'assistance qui se levait. Et la Justice avec tout son appareil antique et solennel fit une entrée majestueuse.

Cyprian, la vie refluant en lui, fut pris dans un tourbillon de faits et d'émotions, un *maëlstrom* dont il n'aurait pu évaluer la durée et qui était l'opposé du long cauchemar qu'il venait de vivre. Julius Magnussen, dressé de toute sa hauteur, parlait de l'innocence de Cyprian Morse, avec une certitude presque insolente. Julius Magnussen interrogeait les détectives, les forçant à reconnaître que les trois meurtres étaient bien identiques. Julius appelait d'autres témoins puis regardait, hautain, l'avocat général. Quand il demanda à la Cour d'entendre une déposition, le procureur lui-même, dont les yeux gris n'exprimaient plus l'intelligence mais la stupeur et la confusion, annonça d'une voix faible qu'il retirait l'accusation contre Cyprian Morse.

Le juge prit ensuite la parole, adressa des regrets pleins de pitié à Cyprian Morse, des louanges à Julius Magnussen et blâma les accusateurs ...

Puis cette scène de tragi-comédie dont Cyprian était le centre cessa. Ses amis l'entourèrent, des étrangers, des relations, des journalistes. Tous se pressaient, bavardant, riant. Les femmes pleuraient, le magnésium crépitait, John Friar lui serrait les mains, Magnussen lui tapait sur l'épaule. Il était au centre d'un peloton de policiers qui lui frayaient un passage. Il eut un curieux instant de quiétude dans les « pas perdus » quand il entendit Magnussen dire derrière lui à John Friar : « Toutes mes excuses, John, vous aviez raison. »

Il jouit de la grosse auto de John, du contact des coussins moelleux, élastiques, de la tranquille chanson des pneus sur la route. Il pouvait respirer à nouveau et goûter la joie d'être libre.

*

* *

Toute cette horrible histoire appartenait au passé. C'était mercredi soir, et il rentrait chez lui. De chez John Friar, dans le Weschester, dans l'auto de John Friar, conduite par le chauffeur de John Friar. La nuit tombait quand ils garèrent la voiture derrière l'immeuble. Cyprian mit le nez, à la portière, ne vit personne et s'en réjouit.

Il descendit de voiture, sourit au chauffeur et lui dit avec chaleur :

« Merci, Maurice ... merci beaucoup. »

Il mit un généreux pourboire dans la main gantée, esquissa un salut amical. Il s'éloigna vers l'entrée de service de l'immeuble. Ses pas

résonnaient sur le ciment et la buée de sa respiration flottait dans l'air automnal. Il réfréna l'envie qu'il avait de lever la tête pour voir les chaudes et réconfortantes lumières de l'office. Il savait qu'on l'attendait, car il avait entendu John Friar téléphoner pour dire à son domestique la date du retour de Mr. Morse. Bon vieux John ! Prévoyant John ! Il oublia John complètement quand il entra dans l'immeuble, sans rencontrer personne, et prit l'ascenseur qui attendait.

Il oublia John. Il oublia tout le monde, sauf Charles.

Charles serait là demain. C'était pour cela que Cyprian avait voulu rentrer ce soir, afin de surveiller les préparations.

En esprit, il précéda l'ascenseur. Quand il atteignit le palier, ouvrit la grille, il fut fort surpris de se trouver dans le noir et non dans la clarté d'une porte ouverte où se serait encadré Walter souriant de toutes ses dents blanches dans sa face noire.

Il sortit de l'ascenseur, alluma l'électricité à tâtons, cligna des yeux sous la brutalité de la lumière. Le front plissé, il essaya d'ouvrir la porte de la cuisine. Elle n'était pas verrouillée, mais la pièce était plongée dans l'ombre. Pas un bruit. Pas un souffle.

Il frissonna de peur. Tout le chaud optimisme qui était né en lui disparut, avec une soudaineté exaspérante. Il alluma d'autres lumières, traversa rapidement la cuisine claire et nette, ouvrit nerveusement une seconde porte et appela :

« Walter ! Walter ! Où êtes-vous ? »

Bien qu'il ne fût plus dans l'obscurité, son énervement allait croissant. Les rideaux des baies vitrées n'étaient pas complètement tirés et l'on apercevait le ciel où traînait encore une pâle lumière.

Cyprian fit deux ou trois pas. Il appela à nouveau :

« Walter ! » et se rendit compte que sa voix montait trop haut en prononçant la dernière syllabe.

Et, derrière lui, il entendit une voix. Une voix inattendue :

« J'ai renvoyé ton domestique pour une heure ou deux. J'espère que tu ne m'en veux pas ? »

Cyprian sursauta violemment. Il hoqueta: « Charles », se retourna et vit une haute silhouette, qui se détachait sur un fond de grisaille. Le sang battait à ses tempes et il eut comme un vertige.

Aucune réponse ne vint et il répéta: « Charles ». Il se dirigea vers une table pour allumer la lampe qui s'y trouvait.

Une main lui enserra l'épaule, le contraignant à l'immobilité. Des doigts longs, durs comme l'acier, s'enfoncèrent dans sa chair et Charles lui dit :

« Du calme. Nous n'avons pas besoin de lumière. »

Le sang de Cyprian se glaça dans ses veines. Sa tête lui faisait mal. Il ne comprenait rien. Sa peur était plus grande maintenant qu'elle ne l'avait jamais été.

Il dit :

« Charles, je ne comprends pas ... je ... »

Il ne put dire un mot de plus. Il essayait de se dégager dans le vain espoir de regarder Charles en face.

« Tu vas comprendre, fit Charles. Tu te rappelles m'avoir promis de ne jamais plus me mentir ?

☐ Oui, murmura Cyprian, la bouche-sèche de peur. Laisse-moi. Tu me fais mal.

☐ Ah oui ? La main ne relâcha pas son étreinte.

☐ Je te le jure ... et je ne t'ai jamais menti depuis ! Je ne comprends pas ...

☐ Tu vas comprendre. (L'étreinte se resserra et Cyprian eut de la peine à respirer.) Il faut que tu répondes franchement encore à une question. Répondras-tu ?

☐ Oui, oui, bien sûr ...

☐ As-tu tué Astrid Halmar ?

☐ *Non, non ... Je l'ai dit ... Il y avait un homme ... il est passé par la fenêtre ...*

☐ Je croyais que tu ne devais plus me mentir. Est-ce que tu l'as tuée ?

☐ Non ... ie ... »

Les doigts de fer s'enfoncèrent encore davantage et Cyprian hoqueta.

« L'as-tu tuée ? Ne mens pas ...

□ Oui, oui ... (Le visage de Cyprian se décomposa. Ses yeux se brouillèrent de larmes et ses lèvres se mirent à trembler.) Oui, je l'ai tuée, je l'ai tuée, je l'ai tuée ... »

L'étreinte se relâcha. La main abandonna l'épaule de Cyprian qui vacilla. La lumière de la lampe jaillit subitement dans la pièce et, comme dans un brouillard, enfin, il aperçut Charles. Puis il entendit la voix de ce dernier, calme et douce, teintée de l'ironie de jadis :

« Enfin, nous y voilà. Ce que je voulais, c'était savoir. J'aimerais bien boire un verre. »

Il s'éloigna de Cyprian et se dirigea vers le bar, de cette démarche qui faisait toujours penser à un chat. Et tout à coup Cyprian comprit.

Il comprit et, au même instant, il pensa à ces deux autres morts qui lui avaient sauvé la vie.

Un cri monta à sa gorge et s'y arrêta. Il se recroquevilla sur lui-même. Charles s'avavançait, le verre à la main, et le regardait bien en face.

Les yeux de Cyprian lui faisaient mal, mais il ne pouvait s'empêcher de les garder fixés sur son ami. Il lui dit :

« C'est toi ! C'est toi qui as tué ces deux femmes. Tu n'étais pas malade. Tu as fait envoyer les deux télégrammes par quelqu'un. Tu as su qu'Astrid était morte et tu es revenu par avion, sans que personne le sache. C'est bien ce que tu as fait, hein ? Tu les as tuées comme des bêtes ! »

Sa voix mourut dans sa gorge. Épuisé, il s'avança vers un fauteuil en titubant et s'y effondra.

« Ne te tourmente pas, mon cher Cyprian. »

Charles avala une gorgée, le regarda par-dessus le bord du verre et ajouta :

« Nous voici maintenant liés pour la vie et nous vivrons à jamais heureux ... »

Cyprian laissa tomber sa tête dans ses mains et gémit :

« Oh ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! »

LE PARFAIT MEURTRIER

(The Perfectionist)

par ARTHUR WILLIAMS

Comme je suis moi-même un parfait meurtrier, j'ai lu avec beaucoup d'intérêt la déclaration faite récemment par un célèbre critique de romans policiers. Celui-ci affirme que les meilleures histoires du genre sont celles où l'on insiste au moins autant sur le « pourquoi » que sur le « qui » et le « comment ». Il est réconfortant de constater que, même dans le domaine de la fiction, le caractère d'un meurtrier est jugé digne d'une analyse approfondie. Naguère, on attachait trop d'importance à la découverte de l'identité du meurtrier et aux moyens utilisés pour l'appréhender. D'autre part, je ne pense pas que l'on perde son temps en cherchant à savoir le « comment » puisque, somme toute, c'est la méthode qui révèle l'individu. De plus, cela permet de savoir si le tueur deviendra célèbre en se faisant prendre ou s'il saura conserver l'incognito.

J'aimerais ajouter également que nous, meurtriers, ne commettons pas toujours une faute. Cette croyance tient du fait que seuls sont découverts par la police les meurtriers ayant commis une faute, mais, pour la plupart, nous sommes très compétents. Pensez, en effet, au nombre d'affaires élucidées et au nombre de crimes qui restent impunis en dépit des multiples organisations qui nous recherchent.

Presque tous les gens ont le tort de croire qu'un assassin diffère d'un homme ordinaire. On le décrit trop souvent en termes excessifs, tels que « monstre » ou « brute dégénérée ». Des idées aussi mélodramatiques sont bien loin de la vérité. En fait, un assassin est un être normal, ayant simplement le courage nécessaire pour mettre en pratique ce vieil adage : « Chacun pour soi. »

C'est donc pour rendre service aux auteurs de romans policiers que j'ai décidé de publier le récit de mon expérience de meurtrier. Et comme j'ai la chance d'être assez intelligent, je puis raconter cette histoire sans craindre des conséquences désagréables.

Je dois dire que lorsque j'ai tué Susan Braithwaite, je n'éprouvais aucune animosité à son égard. Et pourtant, certains auraient pu croire que j'avais de bonnes raisons de la haïr. Je l'avais beaucoup aimée

autrefois et l'aurais certainement épousée si elle n'avait eu la stupidité de me préférer Stanley Braithwaite. Sans doute était-ce sa féminité qui m'avait attiré, or, par malheur, cette féminité était attirée, elle, par la virilité de Braithwaite, un rustre possédant cette sorte d'intelligence qui fait réussir. Il avait hérité une petite somme d'argent et, grâce aux gens d'affaires qu'il fréquentait, il avait pu la faire fructifier. Il s'assurait de jolis revenus en jouant à la Bourse : il n'employait pas les méthodes hasardeuses du spéculateur, mais celles moins spectaculaires du capitaliste. Il prouva quel homme il était lors du boum sensationnel que connut la Bourse de Johannesburg, quand on découvrit de l'or dans l'État libre d'Orange. En effet, il se contenta flegmatiquement de petits bénéfices, en dépit de la fièvre d'optimisme qui faisait rage sur le marché. Il put ainsi amasser une jolie fortune et quand vint l'inévitable récession, son argent était presque entièrement en liquide. Alors que nombre de gens étaient affectés par la crise, il acheta tranquillement des actions tombées à zéro. Et lorsque reparut l'inévitable période des vaches grasses, il avait doublé son capital. Quel homme remarquable !

Quand je le présentai à Susan, elle se montra très sensible à l'impression de succès qu'il irradiait. À vrai dire, elle fut si totalement séduite qu'ils partirent ensemble en avion pour l'Europe, mettant ainsi un point final à nos fiançailles.

J'espérais ne jamais la revoir.

Dix-huit mois plus tard, on frappa à la porte de service. J'allai ouvrir et trouvai Susan sur le seuil, une valise à la main. Elle s'installa confortablement sur le divan de mon studio et me raconta son histoire. Je ne fus pas surpris par ses révélations. La mâle assurance de Braithwaite, qu'elle avait préférée à mes modestes qualités intellectuelles, avait rapidement dégénéré en un égoïsme sordide. Il s'était montré tyrannique et, lorsqu'elle n'avait pu supporter plus longtemps son insensibilité, elle l'avait quitté pour s'en retourner vers moi, certaine que je lui viendrais en aide en souvenir du passé.

Susan ne remarqua point mon manque d'enthousiasme.

J'avoue que j'étais très ennuyé. Depuis son départ, elle avait cessé de compter dans ma vie, et je m'étais entièrement consacré à l'amélioration de mon élevage de volailles. La ferme pouvait fonctionner sans aide extérieure car, grâce à des machines, je faisais marcher l'affaire tout seul. J'aime les volailles et j'ai toujours préféré m'en occuper moi-même.

La venue de Susan allait bouleverser ma façon de vivre.

Il me faudrait la distraire et pour ce faire, abandonner une partie de mon travail, qui, sans être la plus importante, restait tout de même essentielle. Mes habitudes allaient être bousculées, mes trois mille poussins risqueraient de prendre froid ou de contracter une maladie quelconque.

Malheureusement, je ne pus trouver aucune excuse valable pour refuser de lui venir en aide. En outre, elle avait bien calculé l'heure de son arrivée : j'étais obligé de l'héberger pour la nuit car il n'y avait aucun endroit au village où elle pût coucher, et le premier train pour Johannesburg ne partait que le lendemain matin. Je savais qu'une nuit passée sous le même toit briserait définitivement la glace entre nous et qu'il me serait ensuite pratiquement impossible de la renvoyer. Je reconnais que j'avais été très amoureux d'elle autrefois et, pendant cette période de folie, j'avais été jusqu'à lui dire qu'elle pourrait toujours compter sur mon aide quoi qu'il advînt. Je me targue d'être un homme de parole. Et l'idée que Susan pût aller dire le contraire à nos amis m'était odieuse.

Tandis qu'elle me ressassait les cruautés dont son mari l'avait abreuvée, je me rendis compte avec effroi que, dans son esprit, ma sympathie lui était acquise. Je compris de quelle manière elle voulait que je l'aide et mon effroi s'accrut.

Mes quelques économies fonderaient entre les mains des avocats, ma vie confortable et plaisante serait perturbée, mon avenir menacé par des complications. Bref, toute mon existence si parfaitement ordonnée serait complètement bouleversée. La colère monta en moi et je pensai :

« Je vais leur tordre le cou ! »

Mais au moment de l'étrangler, je m'aperçus que c'était bougrement difficile. N'osant l'affronter de face, je passai derrière le divan pour lui serrer le cou. Ce fut ma chance car, ainsi, je pus maintenir solidement sa tête et son cou contre le meuble, ce qui m'évita de lâcher prise lorsqu'elle se débattit et se mit à me frapper en essayant de recouvrer la respiration. De la sorte, quand elle fut à bout de résistance, ma position confortable m'ayant évité de me fatiguer, je n'eus qu'à attendre.

Visage violacé, langue pendante, elle offrait un spectacle écœurant alors que, peu de temps auparavant, elle était pleine de vivacité et sa chevelure avait déjà perdu tout éclat. Je constatais tout cela sans en être autrement affecté.

Après m'être assuré que Susan était bien morte, je rentrai sa langue dans sa bouche et me mis en devoir d'appliquer la méthode dont j'avais eu l'idée pour remédier au problème ordinairement posé à l'assassin par le cadavre de sa victime. Je me mis au travail cette même nuit. Certes, il n'y avait aucune urgence □ il se passerait des jours et des semaines avant qu'une enquête sérieuse fût ouverte □ mais je désirais mettre séance tenante mes théories en pratique. Le lendemain matin, levé de bonne heure, comme d'habitude, je vaquai aux travaux de la ferme.

Trois semaines plus tard, John Theron, l'inspecteur de la police locale, vint me voir, pour s'informer de ce que je savais au sujet d'une certaine Mme Braithwaite.

Le John Theron, inspecteur de la police, n'a rien de commun avec le Johnny Theron qu'on rencontre en dehors de son service. Ce dernier, lorsqu'il est convenablement chambré, fait pour la plus grande joie de son auditoire, un numéro de tir du meilleur style Far-West, dans la cour de l'auberge. Un vrai champion ! Accroupi à demi, il tire avec une précision étonnante, un revolver à chaque hanche. Puis, il crache sur les canons des pistolets □ pour les refroidir, dit-il □ tel un valeureux cow-boy, entouré de poltrons.

Mais l'inspecteur de la police sud-africaine, John Theron, est un policier adroit et intelligent, qui prend son métier très au sérieux. Et à la façon dont il me questionnait, je compris qu'il n'y avait aucun doute dans son esprit : je savais quelque chose touchant Mme Braithwaite !

On avait signalé sa disparition et suivi sa trace jusqu'à ma ferme, j'en étais sûr, c'est pourquoi je décidai de mettre Theron dans la confidence. En quelques mots, je lui racontai mes rapports d'autrefois avec Susan. J'ajoutai qu'elle était venue me voir un soir, trois semaines auparavant, et qu'elle était repartie cette même nuit.

Naturellement, il me demanda d'autres détails : il voulut savoir pourquoi je n'avais pas informé la police de sa visite car, d'après les journaux, j'avais dû la voir le lendemain de sa disparition.

□ Je ne lis jamais les journaux, répondis-je, et à supposer que j'eusse pris connaissance de l'article, je n'aurais pas signalé sa visite puisqu'elle s'était enfuie de chez son mari ... Elle désirait que je lui vienne en aide, mais j'ai refusé. Nous nous sommes disputés et elle s'est mise dans une telle rage qu'elle a quitté la maison en y laissant son chapeau, ses gants et sa valise. J'ignore où elle est allée. Elle est sans valise et je ne sais même pas si elle a emporté son sac à main.

Alors Theron demanda à voir la valise de Susan. Je la lui remis. Elle n'était pas fermée à clé et il l'ouvrit. Il y trouva un sac marron contenant un peu d'argent, une paire de boucles d'oreilles, un collier de perles, une bague en diamant, quelques clés détachées, dont l'une allait sur la valise, et des fards. Il fouilla minutieusement le bagage, puis me demanda comment Mme Braithwaite était habillée cette nuit-là ... »

Cette question venait plus tôt que je ne l'attendais, mais je l'avais prévue. Je fis une description vague des vêtements que j'avais prudemment placés sous le sac trois semaines auparavant. J'avais ouvert la valise avec une des clés trouvées: dans le sac et, volontairement, je ne l'avais pas refermée. Pour emballer vêtements, chaussures, etc., j'avais mis des gants afin de ne pas laisser d'empreintes.

Theron écouta, attentivement ma description de la toilette de Susan, puis sortit de la valise la robe qui visiblement n'était pas neuve. Il me demanda si c'était celle que Mme Braithwaite portait ce soir-là. Bien sûr, je répondis : « non ». Si quelqu'un avait vu Susan lors de sa visite chez moi, il avait certainement décrit cette robe. Ainsi, sa description correspondrait plus ou moins à la mienne.

Après m'avoir posé quelques autres questions insignifiantes, l'inspecteur Theron partit en emportant la valise, le chapeau et les gants.

Il se passa quelques jours avant que la police ne revînt.

J'allai un soir au village pour boire un verre pensant rencontrer Johnny au café. Or, on ne le vit pas cette nuit-là.

Mais j'étais certain de le revoir avant longtemps. La piste de Susan finissait chez moi, et c'est donc là que la police concentrerait ses efforts. Tout au moins avant d'avoir une raison de chercher ailleurs. Theron revint une semaine plus tard. Il était accompagné par le constable Barry. Ce jeune homme, prématurément chauve, avait courtoisé et conquis Renée Otto, la belle du village, en ne se montrant à elle que coiffé de son casque. C'était du moins l'histoire que le village colportait.

Pour superviser Theron, Barry et cette affaire, on avait délégué du quartier général de la police de Johannesburg, l'inspecteur Ben Liebenberg. Et les seuls mots que Theron prononça ce matin-là furent :

- Monsieur l'inspecteur, je vous présente monsieur Williams.

Je demandai à l'inspecteur ce que je pouvais faire pour lui. C'était un homme grand et élégant, ressemblant davantage à un acteur qu'à un détective. Je sus par la suite que c'était un excellent préparateur de ... cocktails. Pendant ses loisirs, il inventait de nouvelles recettes. J'appris cela par Theron lorsqu'il lui fut redevenu possible de prendre un verre en ma compagnie. Il me parla aussi du « Mamba Vert », boisson inventée par Ben Liebenberg et plus dangereuse, à ses dires, que le serpent en question.

En s'excusant de me déranger, l'inspecteur Liebenberg me demanda s'il pouvait visiter un peu la maison. On avait vu Mme Braithwaite venir chez moi, après quoi, sa trace se perdait. Aussi souhaitait-il s'assurer qu'elle ne se cachait pas dans la ferme.

Je déclarai le comprendre parfaitement et que j'aurai grand plaisir à lui faire visiter mon domaine.

Tandis que les policiers étudiaient l'aménagement de la maison et de la ferme, je leur expliquai que j'avais installé ces bâtiments avec tout le confort possible afin de pouvoir me passer d'aide extérieure. Je leur montrai la réserve de charbon, qu'on remplissait par l'extérieur, et qui communiquait avec le poêle par une ouverture carrée. Sous la cuisine, se trouvait une citerne. Il y avait une pompe à main et des tuyaux alimentaient la salle de bains. Le reste de l'eau prévue pour l'usage domestique m'était fournie par un réservoir incliné, placé sur le toit, approvisionné par une éolienne branchée sur un puits.

Je leur fis visiter la basse-cour, bâtiment de cent mètres de long, divisé en boxes, spécialement aménagé pour l'élevage intensif des volailles. À en juger par le bruit, les milliers de poules Leghorn pondaient à un rythme accéléré. Je montrai aux policiers la poussinière et la couveuse, immenses locaux que j'utilisais également pour mes expériences sur les couvées.

Je les emmenai ensuite dans la grange couverte de tôle ondulée où étaient garées mes machines agricoles : tracteur, batteuse, concasseuse-broyeuse et autres machines, telles que faucheuses, etc. Là se trouvait également mon matériel de culture : charrues, herse, sécheuse à vapeur, semeuses, etc., ainsi qu'une réserve de produits d'alimentation destinés aux volailles. Le long des murs de la grange s'alignaient de vastes bacs contenant du maïs en grain et des poudres de maïs, viande, cacahuète, luzerne, tous aliments nécessaires à l'élevage rationnel des volailles.

Les policiers évaluèrent le volume des bacs et prirent quantité de notes sur leurs calepins.

Puis, je leur montrai les terres cultivées : les luzernes bien vertes grâce à l'irrigation du barrage, les maïs d'un brun doré par le soleil. Au loin des boeufs, des vaches et des chevaux paissaient.

La visite terminée, l'inspecteur Liebenberg me remercia chaudement et s'en alla assez déprimé.

Une semaine s'écoula sans que rien ne se passât, mais mon irritation n'en allait pas moins croissant car je me sentais surveillé. À présent, le constable Barry passait chaque jour devant le portail : il pouvait ainsi voir les pelouses, la maison, le garage, tout en restant à une certaine distance de chez moi.

Pour précipiter les choses, je décidai de commettre l'erreur de m'enfuir. Un beau matin, dès l'aurore, je partis en voiture et conduisis à tombeau ouvert pendant huit kilomètres. Je ralentis brusquement et, quittant la route, j'allai cacher la voiture dans le veld, derrière un buisson. Je marchai ensuite jusqu'aux grottes situées près de la fameuse mine d'or de Blyvooruitzicht qui, vastes, mais pas très belles, n'attirent guère de visiteurs. À mon avis, la police les ayant certainement déjà fouillées, je n'y serais pas dérangé. J'avais apporté une lampe, un réchaud, de la nourriture et, avant longtemps, je me trouvais confortablement installé dans une des petites grottes.

Les volailles ne souffriraient pas de mon absence car leurs mangeoires étaient garnies pour trois jours au moins. Quant aux abreuvoirs, ils se remplissaient automatiquement grâce à leurs valves. Les œufs s'accumuleraient et finiraient par se casser mais, après tout, on ne peut commettre un meurtre sans casser d'œufs ! Les autres animaux ne mourraient ni de faim ni de soif, car le domaine ne manquait pas d'eau. L'âge de mes poulets leur permettait de se passer de chaleur artificielle et l'éclairage de nuit maintenait une température suffisante.

L'esprit parfaitement tranquille, je me reposai en lisant avec un vif plaisir les deux romans policiers que j'avais emportés. Leurs intrigues étaient excellentes, mais les détectives y avaient un peu trop besoin d'être aidés par l'auteur, remarquai-je avec satisfaction.

Le matin du troisième jour, je décidai de réapparaître.

La chance voulut que la première personne que je vis en descendant de voiture fût l'inspecteur Theron. Le visage humain n'est pas fait pour exprimer tout à la fois surprise, excitation, satisfaction, curiosité, admiration, soulagement, réserve, amitié et regret. C'est pourtant ce que Theron essaya de faire.

Après s'être ressaisi, il voulut savoir où j'étais allé. Je lui dis revenir des grottes, ayant eu l'idée que Mme Braithwaite avait pu s'y perdre et mourir d'épuisement. Je m'y étais moi-même égaré et c'était ce matin seulement que j'avais retrouvé mon chemin. Theron eut un claquement de doigts, marquant l'exaspération : il avait tendu ses filets trop loin n'imaginant pas que je me trouvais si près de lui.

Il réfléchissait à ce qu'il allait faire et moi, je regardais ma maison : une véritable fourmilière où tout était sens dessus dessous. C'était pire que ce que j'avais pu imaginer. La police avait mis plus de vingt hommes à la tâche ...

Il y en avait dans tous les coins : sur le toit, autour de la maison et presque dessous. Certains faisaient les cent pas, tête baissée, examinant le sol ; d'autres creusaient la terre, s'agitaient autour du puits, du barrage, dans les champs, enfin partout. Je ne pouvais voir ce qui se passait dans la grange mais elle devait être pleine de monde à en juger par la collection d'outils éparpillés devant le portail. On aurait dit d'un terrier qu'on vient de creuser !

Mais ce qui me mit le plus en joie, fut le spectacle de la basse-cour. On avait stupidement lâché les poules afin d'examiner le sol en béton. Pour y parvenir, il avait fallu retirer une couche de fumier de près de douze centimètres. On avait presque fini quand j'arrivai car le fumier était rangé en petits tas devant la porte.

Le long du mur extérieur, des hommes s'affairaient à en découvrir les fondations. Celui □ quel qu'il fût □ qu'on avait chargé de l'enquête était décidé à retourner chaque pierre. J'écris « s'affairaient » à dessein parce que les travaux étaient considérablement ralentis par les milliers de poules. Ne sachant où aller, elles s'évertuaient avec un entêtement typiquement volatile à regagner le poulailler. Ces bêtes sont très casanières, et, en outre, elles avaient envie de pondre, se posant tantôt sur l'étroite corniche, tantôt sur le petit mur de soutènement et c'était justement celui-là que les hommes de la police voulaient examiner. Les malheureux étaient étouffés moitié par les volailles et moitié par la poussière ... La Leghorn est un animal susceptible et souvent très nerveux, avec lequel il faut soit bavarder sans arrêt, soit ne jamais ouvrir la bouche. Un policier appela un de ses collègues qui hurla sa réponse. L'effet ne se fit pas attendre : des milliers de poules s'envolèrent d'un seul coup d'aile dans un vacarme de plumes. Les gars disparurent derrière un nuage de fumier, de paille, de terre et de duvet.

À mon désespoir, je ne pus en voir davantage, car Theron décida de

m'emmener au commissariat. Là, on me laissa aux mains du constable Hurndal qui répondit à mon salut avec une extrême froideur. Puis Theron m'interrogea avec une désinvolture apparente. Je n'avais pas terminé ma troisième cigarette qu'un agent arriva en courant :

- Nous avons trouvé le corps !

Je me levai d'un bond :

□ Comme c'est intéressant ! Où donc ?

Remarque d'assez mauvais goût si l'on se rappelle que j'avais bien connu Mme Braithwaite, mais indiquant que j'avais la conscience tranquille. Je me tournai vers Theron ; il ne m'avait pas quitté du regard et je lus le doute dans ses yeux.

Que je me trahisse ou non, j'étais parfaitement tranquille : ils pouvaient bien essayer tous leurs trucs, je n'avouerais jamais ! Mais si j'avais donné prise aux soupçons, Theron en aurait immédiatement conclu que j'étais l'assassin, ce que je voulais éviter si je désirais continuer à fréquenter en toute quiétude le bistrot du village. Qu'on me crût officiellement coupable me laissait indifférent, mais j'aurais été très peiné si, au fond de lui-même, Theron avait pensé que j'étais le meurtrier.

La comédie continua et l'inspecteur demanda à l'agent où l'on avait trouvé le corps. Celui-ci décrivit sans enthousiasme et très vaguement un endroit situé dans les terrains en friche. Les deux policiers me regardèrent, espérant encore sans beaucoup y croire que je leur montrerais qu'« ils brûlaient ».

Je dis :

□ C'est curieux. Je n'aurais pas pensé à cet endroit pour y enterrer un cadavre. Car elle a été assassinée, bien entendu ?

Naturellement, on ne trouva jamais le corps de Susan ni dans ma ferme ni ailleurs. Pas plus que la moindre trace de son cadavre. On fouilla le poêle, persuadé qu'on y découvrirait des cendres humaines. On ramona la cheminée pour la même raison. On démontra les tuyaux de vidange : j'aurais pu faire dissoudre le corps dans un acide. Bref, on chercha partout et on utilisa tous les trucs connus de la police de Johannesburg. Sans succès.

En fin de compte, confondus, les inspecteurs abandonnèrent. Ils restaient persuadés que Susan avait été tuée, mais comme je n'avais aucune raison valable de l'avoir assassinée, le soupçon dont j'étais

l'objet se dissipa graduellement.

À Noël, pour montrer à l'inspecteur Theron que je n'avais pas de rancune, je lui envoyai un couple de jeunes coqs.

Les mois qui suivirent s'écoulèrent, paisiblement idylliques. Une seule ombre à mon plaisir : l'inspecteur Theron venait d'être affecté à la police de Rhodésie. Nous lui offrîmes une belle réception d'adieu. Bill Wiggins fournit la boisson et moi la volaille. Pauvre Johnny Au moment de nous donner une dernière démonstration de ses qualités de tireur, il fut incommodé par l'air frais en sortant dans la cour. Il lui fallut un long moment pour retrouver un équilibre précaire : seules les cordes à linge qui se balançaient lui permirent de se redresser !

La construction d'une nouvelle couveuse m'absorbait entièrement. Ce travail, que j'effectuais seul, occupait tout mon temps, au point de ne plus me laisser celui de tenir ma maison en état. Après en avoir longuement débattu, j'ai engagé une gouvernante : une fille grande et blonde, dont le corps garde une sorte de rondeur enfantine. Elle est très efficace. Pourtant son sourire plein de chaleur laisse supposer qu'elle peut être aimable, voire affectueuse. Et c'est justement parce qu'elle s'occupe si bien de la maison qu'il m'est possible d'écrire, ce soir, le récit détaillé de mon expérience homicide.

J'aurais des heures intéressantes en perspective si, par hasard, ce récit était publié. Quelles seraient surtout les réactions de Theron en lisant cette histoire ? Que penserait-il en apprenant comment ont été gavés ces poulets gras qu'il aimait tant ? Il serait dégoûté, sans aucun doute, et pourtant il n'y a pas lieu de l'être. Comment aurait-il pu savoir que ces poulets avaient été nourris avec le cadavre de Susan Braithwaite ?

Je ne veux pas dire qu'ils l'ont stupidement picoré : ils l'ont rationnellement consommé selon les préceptes de l'équilibre alimentaire. Chaque parcelle de son corps a passé dans la concasseuse-broyeuse, devenant ainsi poudre d'os et poudre de viande, tandis que le sang était recueilli suivant un autre procédé.

Cette méthode n'a présenté pour moi aucune difficulté.

Je l'avais découverte en lisant un article dans le Magazine du Fermier et l'avais expérimentée longtemps auparavant en partant de carcasses d'animaux. En ce qui concerne l'utilisation de la broyeuse, je vous signale que les corps humains n'ont pas besoin d'être dépecés, parce que les os des hommes sont plus petits que ceux des autres animaux.

Il m'avait fallu cependant faire très attention à ce que chaque morceau

de Susan soit parfaitement pulvérisé. Par exemple, j'avais dû remettre plusieurs fois les dents dans la broyeuse pour qu'on ne puisse les distinguer du reste. Quant aux cheveux, je les avais brûlés.

Une fois débarrassé du corps, j'avais tout essuyé avec des poignées de luzerne verte que je hachais ensuite très fin. Puis j'avais broyé dans la même machine des carcasses d'animaux, des tas de luzerne, plusieurs sacs de maïs, afin de faire disparaître toute trace humaine.

J'avais mis la poudre d'os, de viande et le sang séché en réserve avec les autres rations destinées aux volailles. Au bout de quelques jours, je les avais données à mes couvées de poussins. Et mieux que personne Theron pourra vous dire quels bons et beaux poulets ces poussins étaient devenus ! En vérité, je jouis d'une bonne réputation en tant qu'aviculteur et de nombreux éleveurs viennent souvent me demander les recettes de mes rations équilibrées.

Tout ceci parviendra un jour jusqu'à l'inspecteur Liebenberg. Alors, sachant à quelle porte frapper, il essaiera sans doute d'établir que naguère un cadavre humain avait séjourné dans ma ferme ... Mais il ne pourra rien prouver. Tuer les volailles par douzaines pour découvrir celles ayant pris part au festin procuré par Susan ? Ce serait peine perdue : toutes celles qui y participèrent ont elles-mêmes été consommées depuis lors.

Les hommes ne mangeant pas les os de poulets, j'avais toujours posé une condition en vendant mes volailles : le droit de récupérer les os, sous prétexte que j'en manquais pour préparer mes rations. Bel exemple illustrant la célèbre phrase de Lavoisier : « Rien ne se perd, rien ne se crée. » Et nombre d'inconnus ont aussi, sans le savoir, pris part à ce déplorable cannibalisme : ceux qui ont mangé les œufs pondus par ces poules.

Et si l'inspecteur Liebenberg pensait au fumier ? Il en serait encore pour ses frais. Il y a belle lurette que le fumier a servi au dernier labour. Et malheureusement pour lui, plumes, têtes, pattes et intestins des poulets, vendus ou donnés, n'ont pas échappé non plus à l'implacable broyeuse.

J'espère que le cher inspecteur n'essaiera pas d'utiliser comme aveux l'histoire ici contée. Imaginez un étudiant, épris de fiction policière et désireux de voir publier un de ses romans, arrêté sous le prétexte d'avoir trouvé une explication plausible à la disparition d'une femme rencontrée par hasard !

Si cette histoire est lue dans notre village, elle m'attirera probablement

quelques désagréments. J'inspirerai certainement de l'horreur à ceux qui ont l'esprit étroit, et une grande peur aux autres. Cela m'évitera des visites importunes et j'en serai ravi !

Un nouvel événement vient de se produire. Ann Lissen, ma gouvernante, est en train de me décevoir. Sous peu, elle sera amoureuse de moi, si ce n'est déjà chose faite. Elle m'excède. Sa sollicitude à mon endroit est envahissante. Je ne peux plus jamais être seul. Elle n'arrête pas de chercher à me rendre la vie plus agréable. Je ne voudrais pas la peiner en lui disant de me laisser un peu tranquille, car tout ce qu'elle fait, elle le fait par gentillesse. Et comme elle n'a aucune qualification technique, ce serait mal de l'obliger à chercher un autre emploi.

Je lui ai conseillé de sortir davantage, le soir en particulier. Elle m'a répondu que ce n'était pas drôle de sortir seule. Elle n'a pas d'amis, pas même de relations. Pauvre fille ! Il n'y aura personne pour la pleurer et mon élevage de la saison prochaine demande à être tout spécialement réussi. Il me faut donc de belles volailles bien nourries grâce à des rations riches et très équilibrées. Le président de la Société Nationale d'Élevage Avicole a exprimé le désir de visiter ma ferme, pour voir ces belles poules et ces jeunes coqs qui m'ont rendu justement célèbre.

RECETTE DE MEURTRE

(Recipe for Murder)

par C. P. DONNELL Jr

De même que la villa, avec ses fleurs éclatantes, ne répondait pas à ce qu'il attendait, de même sa propriétaire introduisait un élément nouveau dans ses calculs. Mme Chalon, à quarante ans, n'entrait dans aucune catégorie de criminels. Elle n'était ni une Cléopâtre ni une mégère. « C'est une Minerve », pensa-t-il d'emblée. Ses grands yeux limpides étaient à peine plus clairs que le bleu de cobalt de la Méditerranée que l'on voyait étinceler par les grandes fenêtres du salon où ils se tenaient.

Pas exactement une Minerve, décida-t-il après un examen plus approfondi. Le velouté de pêche de ses joues faisait penser à celui d'une jeune fille de dix-huit ans, et la plénitude de ses formes, sa douceur, la rendaient désirable, ce qui, pour être moins royal, était infiniment plus intéressant. D'une femme disgracieuse du même poids, on aurait dit qu'elle s'acheminait vers l'embonpoint mais, chez Mme Chalon, il le savait d'instinct, le corps était stable de masse et de ligne : elle serait à soixante ans ce qu'elle était aujourd'hui ...

□ Un Dubonnet, inspecteur Miron ?

Tandis qu'il parlait, elle s'était préparée à le lui verser.

Le réflexe qui amena l'inspecteur à hésiter fit briller dans ses yeux une vague lueur d'amusement mais sa bonne éducation empêcha celle-ci de s'égarer jusqu'à ses lèvres.

□ Merci.

Mécontent de lui-même, il avait mis trop d'énergie dans sa voix.

Avec une intention à peine perceptible, Mme Chalon se fit un devoir de boire la première comme pour dire :

« Vous voyez, monsieur Miron, vous ne risquez rien. »

C'était astucieux. Trop astucieux ?

Puis, avec un petit sourire, elle déclara sans ambages :

□ Vous êtes venu me voir parce que j'ai empoisonné mes maris.

□ Madame ! (Il hésita de nouveau, interloqué.) Madame, je ...

□ Vous devez déjà être passé à la Préfecture. Et tout Villefranche en est convaincu, assura-t-elle avec placidité.

Il se ressaisit et affecta un calme tout professionnel.

□ Madame, je viens vous demander la permission d'exhumer le corps de M. Charles Wesser, décédé en janvier 1939, et celui de M. Etienne Chalon, décédé en mai 1946, pour que les experts puissent procéder à l'analyse des viscères. Vous avez déjà refusé cette autorisation au brigadier Luchaire, du commissariat de votre résidence. Pourquoi ?

□ Luchaire n'a pas de manières. Je l'ai trouvé répugnant. Contrairement à vous, il n'a aucune finesse. C'est l'attitude de l'homme que j'ai récusée et non la loi.

Elle porta le petit verre à ses lèvres charnues.

□ À vous, je ne refuserai pas cette autorisation, inspecteur Miron.

Son regard était presque admirateur.

□ Vous me flattez.

□ Parce que, continua-t-elle avec douceur, je suis certaine, connaissant les méthodes de la police parisienne, qu'on a déjà procédé secrètement à l'exhumation.

Elle attendit de voir le visage de Miron s'empourprer, tout en affectant de ne pas remarquer le changement.

□ Et les analyses terminées, continua-t-elle comme s'il n'y avait pas eu d'interruption, vous êtes perplexe. Vous n'avez rien trouvé. Aussi, vous qui jusqu'ici ne vous êtes pas occupé de cette affaire, vous désirez prendre ma mesure, connaître mon caractère, savoir jusqu'à quel point je peux me dominer et, incidemment, connaître les chances que vous avez de m'entraîner dans une conversation qui vous fournira des indices de ma culpabilité.

Ces traits atteignirent leur but avec une telle précision qu'il eût été stupide de ne pas se reconnaître touché. Une franchise désarmante était préférable, décida rapidement Miron.

□ C'est vrai, madame Chalon, on ne peut plus vrai.

Il la regarda attentivement :

□ Quand on perd deux maris □ d'un certain âge, mais qui ne sont pas des vieillards □ par suite d'assez violents troubles digestifs, moins de deux ans après le mariage, alors que chacun possède une fortune substantielle qu'il lègue intégralement à sa veuve ... Vous comprenez ?...

□ Oui, bien sûr.

Mme Chalon alla vers la fenêtre, ce qui permit aux rondeurs de sa silhouette, aux lignes somptueuses de sa poitrine, de se détacher sur le bleu de la mer.

□ Aimeriez-vous que je vous fasse des aveux complets, inspecteur Miron ?

Elle était très femme, très provocante, et sa voix, presque caressante, avertit Miron qu'il devait rester sur ses gardes.

□ Si vous le désirez, madame Chalon, dit-il avec le maximum de détachement.

C'était une femme dangereuse, extrêmement dangereuse.

□ Alors, je vais vous faire ce plaisir.

Mme Chalon ne souriait pas. Par la fenêtre ouverte, une bouffée d'air vagabond apporta son parfum à Miron. À moins que ce ne fût le parfum du jardin. Par prudence, il ne se prépara pas à prendre des notes. Ce n'était pas possible qu'elle consente à parler aussi aisément. Et pourtant ...

□ Vous arrive-t-il de faire la cuisine, monsieur Miron ?

□ Je suis de Paris, vous savez ...

□ Et l'amour aussi ?

□ Je vous l'ai dit, je viens de Paris.

□ Alors ...

Sa poitrine se souleva dans une longue aspiration.

□ Je peux vous dire que moi, Hortense Eugénie Villerois-Wesser-Chalon, j'ai lentement et de propos délibéré, assassiné mon premier mari, M. Wesser, âgé de cinquante-sept ans, ainsi que le second, M.

Chalon, âgé de soixante-cinq ans.

□ Non sans quelque raison, je suppose ?

Rêvait-il ? Ou était-ce de la démence ?

□ J'ai épousé M. Wesser sur les instances de ma famille. Je n'étais plus une jeune fille. En moins de quinze jours, j'appris que M. Wesser était un cochon, un cochon aux appétits insatiables. La grossièreté même, inspecteur. Il était ordurier, vantard, dépouillait les pauvres, dupait les innocents. C'était un homme désordonné, glouton, aux habitudes répugnantes. Bref, il avait tous les défauts révoltants d'un homme sur le retour, sans la tendresse, ni la dignité de l'âge. Et, pour toutes ces raisons, il avait l'estomac malade.

Ayant étudié à fond le cas de M. Wesser à Paris et étant arrivé à une conclusion similaire, il acquiesça puis s'enquit avec une légère ironie :

□ Et M. Chalon ? Avait-il aussi l'estomac en mauvais état ?

□ Disons plutôt la volonté en mauvais état. Il était peut-être moins bestial que Wesser, mais peut-être pire, *au fond*, car il fréquentait beaucoup trop d'Allemands durant l'Occupation. Pourquoi ceux-ci veillaient-ils à ce que nous ayons les mets et les vins les meilleurs, les plus difficiles à se procurer, alors que chaque jour des enfants tombaient de faiblesse dans la rue ? Criminelle, je le suis peut-être, inspecteur, mais je suis aussi une Française. C'est pourquoi j'avais décidé que Chalon mourrait comme Wesser était mort.

D'une voix très calme pour ne pas la troubler dans sa confession :

□ Comment, madame Chalon ?

Elle se retourna, le visage illuminé par un sourire.

□ Vous connaissez peut-être des plats tels que Dindonneau farci aux marrons, ou *Suprême de Volaille à l'Indienne*, ou *Tournedos Mascotte*, ou *Omelette en Surprise à la Napolitaine*, ou *Potage Bagration Gras*, ou *Aubergines à la Turque*, ou *Chaud-Froid de Cailles en Belle- Vue*, ou ?...

□ Arrêtez, madame Chalon ! Vous éveillez en moi un appétit dévorant et en même temps vous m'effrayez ! Une cuisine aussi riche, aussi ...

□ Vous m'avez demandé mes méthodes, inspecteur Miron. Je me suis, servie de ces plats et de cent autres. Dans chacun d'eux, je mettais un peu de ...

Elle s'interrompt brusquement.

L'inspecteur Miron, par un violent effort, réussit à ce que sa main ne tremblât point tandis qu'il finissait son Dubonnet.

☐ Un peu de quoi, madame Chalon ?

☐ Vous avez enquêté sur moi. Vous savez qui était mon père.

☐ Jean-Marie Villerois, maître-queux, disciple incomparable de l'incomparable Escoffier. Appelé naguère le seul digne successeur d'Escoffier.

☐ Oui. Or je n'avais pas encore vingt-deux ans quand mon père, peu avant sa mort, reconnut que, sauf une légère lacune touchant des mets braisés, il me tiendrait sans honte pour son égale.

☐ Très intéressant. Je m'incline devant vous.

Miron avait les nerfs crispés par l'art avec lequel cette jolie femme cultivait la digression.

☐ Mais vous disiez avoir mis dans chacun de ces plats incomparables un peu de ?...

Mme Chalon lui tourna le dos. Belles épaules, constata-t-il, une taille qu'on ne pouvait pas ne point remarquer, des hanches ravissantes.

Elle dit, comme parlant à la mer :

☐ Un peu de mon art, inspecteur. L'art d'Escoffier ou de Villerois. Quel homme du genre de Wesser ou de Chalon aurait pu y tenir ? Trois, quatre fois par jour, je leur présentais des mets riches parmi les plus riches et toujours variés ; je les amenais à se gaver, dormir, se gaver encore, en buvant trop de vin afin de pouvoir se gaver encore un peu plus. Comment, à leur âge, ont-ils pu même résister aussi longtemps à un tel régime ?

Un silence.

☐ Et l'amour, madame Chalon ? Excusez-moi, mais c'est vous qui l'avez mentionné.

☐ Une nourriture riche prédispose à l'amour ou à quelque chose qui y ressemble et qu'ils appelaient l'amour, inspecteur. J'étais à leur disposition et je ne les décourageais pas d'avoir recours aussi à quelques petites amies. C'est ainsi qu'ils moururent: M. Wesser, à cinquante-sept ans ; M. Chalon, à soixante-cinq. C'est tout.

Un nouveau silence. Un silence chargé, d'attente.

L'inspecteur Miron se leva si brusquement que Mme Chalon sursauta et fit volte-face. Elle était plus pâle maintenant.

☐ Vous m'accompagnerez à Nice ce soir, madame Chalon.

☐ Au commissariat de police, inspecteur Miron ?

☐ Au casino, madame Chalon, pour boire du champagne au son de la musique. Nous continuerons alors cette conversation.

☐ Mais, inspecteur Miron !...

☐ Écoutez-moi, madame. Je suis célibataire. Quarante-quatre ans. Pas trop mal de ma personne, m'a-t-on dit. J'ai mis quelque argent de côté. Je ne constitue pas un parti exceptionnel, mais valant néanmoins qu'on l'étudie.

Il la regarda bien en face :

☐ Je souhaite mourir.

Il redressa ses épaules de façon à présenter sa personne sous son jour le plus favorable, tandis que les beaux yeux de Mme Chalon le contemplaient avec la plus totale approbation ...

☐ La bonne chair, conclut Mme Chalon d'un air pensif, lorsqu'on en fait usage modéré, n'est pas nécessairement fatale. Vous plairait-il de me baiser la main, inspecteur Miron ?

SREDNI VASHTAR

(Sredni Vashtar)

par SAKI

Conradin avait dix ans, et le médecin avait déclaré que l'enfant n'en avait pas pour plus de cinq ans à vivre. Le docteur était un homme, doux et efféminé, qui ne comptait guère, mais son opinion était partagée par Mrs De Ropp qui, elle comptait beaucoup. Mrs De Ropp était la cousine et la tutrice de Conradin, et elle représentait à ses yeux ces trois cinquièmes du monde qui sont nécessaires, désagréables et réels ; les deux autres cinquièmes, en perpétuelle opposition avec les précédents, n'existaient que dans son imagination. Un de ces jours, Conradin pensait qu'il succomberait à l'irrésistible pression des choses nécessaires et ennuyeuses, telles que maladie, interdictions destinées à le faire vivre dans du coton et sempiternel ennui. Sans son imagination, éperonnée par la solitude, il aurait succombé depuis longtemps.

Mrs De Ropp n'aurait jamais voulu s'avouer, dans ses moments de plus grande sincérité, qu'elle détestait Conradin, et pourtant peut-être se rendait-elle vaguement compte que le brimer « pour son bien » était une tâche qui ne lui déplaisait pas particulièrement. Conradin la haïssait avec une farouche sincérité qu'il réussissait admirablement à dissimuler. Les rares plaisirs qu'il parvenait à s'octroyer prenaient une saveur accrue à l'idée qu'ils déplairaient à sa tutrice, à laquelle il interdisait l'accès de son imagination : c'était une créature impure qui ne méritait pas qu'on l'y laissât entrer.

Dans le morne et triste jardin, sur lequel donnaient tant de fenêtres toujours prêtes à s'ouvrir pour qu'une voix lui défendît de faire ceci ou cela, ou lui rappelât que c'était l'heure de son médicament, il ne se plaisait guère. Les rares arbres fruitiers qui s'y trouvaient étaient disposés jalousement hors de son atteinte, comme si ç'étaient de rares spécimens- végétaux au milieu d'un désert aride, alors qu'on aurait sans doute eu du mal à trouver un maraîcher qui offrît dix shillings pour la totalité de leur production annuelle. Mais dans un coin oublié, presque dissimulé par un triste buisson, se trouvait une ancienne cabane à outils de proportions respectables, et, entre ses murs, Conradin avait trouvé un havre, quelque chose qui tenait à la fois de la chambre de jeu et de la cathédrale. Il avait peuplé la cabane d'une

foule de fantômes familiers, issus en partie de souvenirs de lecture et en partie de sa propre imagination, mais la cabane abritait également, deux pensionnaires en chair et en, os. Dans un coin vivait une poule de Houdan au plumage dépenaillé, à laquelle l'enfant prodiguait une affection qui n'avait guère d'autres occasions de s'exprimer. Plus au fond, dans l'ombre, il y avait un grand clapier divisé en deux compartiments, dont l'un était fermé par des barres de fer étroitement rapprochées. C'était le repaire d'un gros furet, qu'un garçon-boucher ami avait un jour introduit clandestinement avec sa cage dans les lieux qu'il occupait actuellement, en échange des maigres économies amassées en secret par Conradin. Le jeune garçon redoutait terriblement ce petit animal vif aux crocs acérés, mais c'était son bien le plus précieux. Sa présence même dans la cabane à outils lui procurait une joie secrète et redoutable, que devait soigneusement ignorer la Femme, sobriquet sous lequel il désignait secrètement sa cousine. Et un beau jour, Dieu sait comment, il donna à la bête un nom magnifique, et dès cet instant elle devint une divinité et fit l'objet d'un culte. La Femme pratiquait la religion une fois par semaine au temple voisin, et elle y emmenait Conradin, mais pour lui le service religieux était un rite barbare.

Tous les jeudis, dans l'ombre silencieuse et humide de la cabane à outils, il célébrait un culte mystérieux et compliqué devant le clapier où habitait Sredni Vashtar, le grand furet. Il déposait devant son autel des coquelicots en été et des baies rouges en hiver, car c'était un dieu qui insistait sur l'aspect farouche et impatient de la vie, contrairement à la religion de la Femme, qui, pour autant que Conradin pût l'observer, s'orientait dans une tout autre direction. Lors des grandes fêtes, on répandait de la noix muscade en poudre devant le clapier, un des aspects importants de ce rite étant que la noix muscade devait être volée. Ces fêtes n'avaient pas lieu à des dates régulières et étaient principalement destinées à célébrer un événement particulier. Quand Mrs De Ropp eut violemment mal aux dents pendant trois jours, Conradin célébra l'événement tout au long des trois jours, et réussit presque à se persuader que Sredni Vashtar était personnellement responsable de ce mal de dents. Si la maladie avait duré un jour de plus, tout le stock de noix muscade y aurait passé.

La poule de Houdan ne participait jamais au culte de Sredni Vashtar. Conradin avait depuis longtemps décidé que c'était une anabaptiste. Il ne prétendait pas savoir le moins du monde ce qu'était un anabaptiste, mais il souhaitait dans le fond de son cœur que ce fût quelque chose d'un peu tapageur et pas très respectable. Mrs De Ropp était l'étalon auquel il mesurait sa haine de toute respectabilité.

Au bout de quelque temps, la fréquence des séjours que faisait Conradin dans la cabane à outils commença à attirer l'attention de sa tutrice. « Ce n'est pas bon pour lui de traîner là par tous les temps », décida-t-elle soudain, et un matin au petit déjeuner elle annonça que la poule de Houdan avait été vendue et expédiée la veille au soir. De ses yeux de myope, elle scruta le visage de Conradin, s'attendant à une explosion de rage et de chagrin, à laquelle elle était prête à faire face avec un flot de raisonnements et d'excellents préceptes. Mais Conradin ne dit rien : il n'y avait rien à dire. Quelque chose peut-être sur son visage pâle et crispé inspira à Mrs De Ropp une passagère inquiétude, car avec le thé, cet après-midi-là, il y eut des toasts sur la table, friandise qu'elle réprouvait d'ordinaire sous prétexte que c'était mauvais pour lui, et puis aussi parce que la préparation des toasts « donnait du mal », reproche impardonnable à ses yeux de petite bourgeoise.

« Je croyais que tu aimais les toasts, s'exclama-t-elle, d'un air vexé, en constatant qu'il n'y touchait pas.

□ Quelquefois », dit Conradin.

Dans la cabane ce soir-là, il y eut une innovation dans le culte rendu au dieu du clapier. Conradin s'était jusqu'alors contenté d'entonner ses louanges ; ce soir-là, il demanda une faveur.

« Fais une chose pour moi, Sredni Vashtar. »

Quelle chose, il ne le, précisa pas. Comme Sredni Vashtar était un dieu, il était censé le savoir. Et, étouffant un sanglot en regardant l'autre coin vide, Conradin s'en revint dans le monde qu'il détestait si fort.

Et chaque nuit, dans les ténèbres accueillantes de sa chambre, et chaque soir dans l'ombre de la cabane à outils, Conradin reprenait son amère litanie: « Sredni Vashtar, fais une chose pour moi. »

Mrs De Ropp remarqua que les visites à l'apprentis ne cessaient pas, et un jour elle entreprit une nouvelle tournée d'inspection.

« Que gardes-tu dans ce clapier fermé à clef ? demanda-t-elle. Je suis sûre que ce sont des cochons d'Inde. Je vais débarrasser tout ça. »

Conradin crispa les lèvres, mais la Femme perquisitionna dans sa chambre jusqu'à ce qu'elle eût trouvé la clef soigneusement cachée, après quoi elle s'en fut vers la cabane pour parachever sa découverte. C'était un après-midi assez froid et Conradin avait reçu l'ordre de ne

pas quitter la maison. De la plus lointaine fenêtre de la salle à manger, on pouvait tout juste distinguer la porte de la cabane par-delà le coin du buisson, et ce fut là que Conradin se posta. Il vit la Femme entrer, puis il l'imagina ouvrant la porte du clavier sacré et-examinant de ses yeux de myope l'épaisse litière de paille où se dissimulait son dieu. Peut-être, dans son impatience maladroite, allait-elle fouiller la paille. Et pour la dernière fois, Conradin murmura avec ferveur sa prière. Mais il savait, tout en priant, qu'il n'y croyait pas. Il savait que la Femme allait finir par ressortir avec ce sourire pincé qu'il méprisait tant, et que d'ici une heure ou deux le jardinier emporterait son dieu splendide, qui ne serait plus un dieu, mais un simple furet brun dans une cage. Et il savait que la Femme triompherait toujours comme elle allait triompher, et qu'il allait supportes de plus en plus péniblement ses tracasseries, sa domination et sa sagesse autoritaire, jusqu'au jour où plus rien n'aurait d'importance et où les prédictions du docteur se réaliseraient. Et, dans l'amertume de sa défaite, il se mit à entonner d'un air de défi l'hymne de son idole menacée :

*Sredni Vashtar s'est avancé,
Ses pensées étaient rouges et ses dents étaient blanches.
Ses ennemis demandaient la paix, mais il, leur a donné la mort.
Sredni Vashtar le Magnifique ...*

Et puis soudain, il interrompit son chant et se colla plus près de la vitre. La porte de la cabane était restée entrouverte, et les minutes s'écoulaient. C'étaient de longues minutes, mais elles ne s'en écoulaient pas moins.

Il regardait les étourneaux se poursuivre au-dessus de la pelouse, il les comptait et les recomptait, un œil toujours fixé sur cette porte qui battait au vent. Une bonne au visage morose vint dresser la table pour le thé, et Conradin ne quitta pas son poste d'observation. L'espoir lentement envahissait son cœur, et une lueur de triomphe se mit à briller dans ses yeux qui n'avaient jusqu'alors connu que la mélancolique patience du vaincu. Avec une exultation furtive, il se remit à chuchoter le péan de la victoire et de dévastation. Et sa patience finit par être récompensée : sur ce seuil qu'il guettait apparut une longue bête jaune et brune, basse sur pattes, dont les yeux clignotaient dans le jour déclinant, et qui avait des taches sombres et humides sur son pelage autour des pattes et de la gorge. Conradin tomba à genoux. Le grand furet se dirigea vers un petit ruisseau qui coulait au bas du jardin, but un moment, puis franchit un petit pont de planches et disparut dans les buissons. Ainsi s'en fut Sredni Vashtar

...

« Le thé est prêt, dit là domestique au visage morose, où est Madame ?

□ Elle est descendue jusqu'à la cabane à outils tout à l'heure », dit Conradin.

Et tandis que la bonne allait chercher sa maîtresse pour le thé, Conradin prit dans un tiroir du buffet une fourchette à toast et entreprit de se faire rôtir une tranche de pain. Tandis qu'il la faisait griller, qu'il la beurrerait abondamment et qu'il la mâchait lentement avec délices, Conradin écouta les bruits et les silences qui se succédaient rapidement derrière la porte de la salle à manger.

D'abord le cri stupide de la bonne, les exclamations stupéfaites qui lui faisaient écho du côté de la cuisine, les bruits de pas précipités et les galopades de ceux que l'on envoyait chercher de l'aide, puis après une pause, les sanglots affolés et le piétinement besogneux de ceux qui portaient un lourd fardeau dans la maison.

« Qui donc va annoncer la nouvelle à ce pauvre enfant ? Jamais de la vie je ne pourrai ! » s'écria une voix aiguë.

Et, tandis qu'ils débattaient la question entre eux, Conradin se prépara un autre toast.

LES CHASSES DU COMTE ZAROFF

(The Most Dangerous Game)

par RICHARD CONNELL

□ Là-bas, quelque part sur notre droite, se trouve une grande île, dit Whitney. Elle est assez mystérieuse ...

□ Quelle est cette île, demanda Rainsford.

□ Sur les vieilles cartes, elle porte le nom de : Piège à Bateaux, répondit Whitney. Un nom qui parle, n'est-ce pas ? Les marins ont de ce lieu une appréhension curieuse. Je n'en connais pas la raison. Quelque superstition ...

□ Je ne peux pas la voir, observa Rainsford, essayant de percer la nuit tropicale, que l'humidité tendait palpable tandis qu'elle emplissait le yacht de son ombre épaisse et tiède.

□ Vous avez de bons yeux, dit Whitney, en riant. Je vous ai vu repérer, à plus de trois cents mètres, un original qui se déplaçait dans le brun des broussailles d'automne, mais votre vue ne peut pas porter à quelque six kilomètres, par une nuit sans lune des Caraïbes.

□ Ni même à six mètres, admit Rainsford. Pouah ! On dirait du velours mouillé.

□ Il fera assez clair à Rio, promet Whitney. Nous devrions y être dans quelques jours. J'espère que les fusils pour chasser le jaguar sont arrivés de chez Purdey. Nous devrions avoir quelques bonnes chasses en remontant l'Amazone. Magnifique sport, la chasse.

□ Le plus beau sport du monde, opina Rainsford.

□ Pour le chasseur, rectifia Whitney. Pas pour le jaguar.

□ Ne dites pas-de bêtises, Whitney, dit Rainsford. Vous chassez le gros gibier, vous ne faites pas de la philosophie. Qui se soucie des sentiments du jaguar ?

□ Lui, peut-être, fit remarquer Whitney.

☐ Bah ! Il leur manque l'intelligence.

☐ Je crois qu'ils comprennent au moins une chose : la crainte. La crainte de la douleur et la crainte de la mort.

☐ Quelles blagues ! dit Rainsford en riant. Cette chaleur vous ramollit, Whitney. Soyez réaliste. Le monde se compose de deux catégories de créatures : les chasseurs et les chassés. Heureusement, vous et moi, nous sommes des chasseurs. Croyez-vous que nous ayons déjà dépassé cette île ?

☐ Je n'en sais rien, il fait si noir. Je l'espère.

☐ Pourquoi, demanda Rainsford.

☐ Cet endroit a une réputation ... une mauvaise réputation.

☐ Des cannibales, suggéra Rainsford.

☐ Pas exactement. Même des cannibales n'accepteraient pas de vivre dans un endroit aussi abandonné des dieux. Mais, on ne sait pourquoi, cette île est connue des marins. N'avez-vous pas remarqué que les matelots avaient les nerfs à vif, aujourd'hui ?

☐ Oui, maintenant que vous me le dites, je les ai trouvés un peu bizarres. Le capitaine Nielsen lui-même ...

☐ Oui, ce vieux Suédois endurci, qui irait se présenter au diable en personne, pour lui demander du feu. Ses yeux bleus, sans éclat, avaient un regard que je ne leur avais jamais vu auparavant. Tout ce que j'ai pu tirer de lui, c'était : « Cet endroit a une mauvaise réputation parmi les gens de mer, monsieur. » Puis il me dit très gravement : « Vous ne sentez rien ? C'est comme si l'air qui nous entoure était réellement pestilentiel. » Eh bien ! Ne riez pas si je vous avoue ceci : j'ai senti tout à coup quelque chose qui m'a glacé. Il n'y avait pas de brise. La mer était aussi lisse qu'un miroir. Nous approchions alors de l'île. Ce que je ressentis, ce froid de glace, c'était, dans mon esprit, une sorte d'épouvante subite.

☐ Pure imagination ! dit Rainsford. Les craintes d'un marin superstitieux suffisent pour contaminer tous les hommes du bord.

☐ C'est possible. Mais, parfois, je crois que les marins sont dotés d'un sens spécial, qui les avertit du danger qu'ils courent. Il m'est arrivé de penser que le danger est une chose tangible, qui a ses longueurs d'onde, tout comme le son et la lumière. Un lieu maudit peut, pour ainsi dire, diffuser des vibrations malignes. Quoi qu'il en soit, je me

réjouis que nous nous éloignions de ces parages maléfiques. Je crois que je vais rentrer, Rainsford.

□ Je n'ai pas sommeil, dit Rainsford. Je vais fumer une autre pipe sur le pont arrière.

□ Alors, bonne nuit, Rainsford. Je vous verrai au déjeuner.

□ Bien. Bonne nuit, Whitney.

Tandis que Rainsford restait là, assis, aucun bruit ne troublait la nuit sauf les sourdes pulsations de la machine qui emportait le yacht à bonne allure, dans les ténèbres, ainsi que le froissement et le clapotement dus au mouvement de l'hélice.

Renversé dans un transatlantique, Rainsford tirait nonchalamment quelques bouffées de sa pipe de bruyère. La torpeur voluptueuse de la nuit pesait sur lui.

« Il fait si noir, pensa-t-il, que je pourrais dormir sans fermer les yeux, la nuit me servirait de paupières. »

Un bruit subit le fit sursauter. Il l'avait entendu, loin là-bas, Sur la droite, et ses oreilles, expertes en la matière, ne pouvaient s'y méprendre. Il entendit le même son, une fois encore, puis une autre fois. Quelque part au loin, dans l'obscurité, un homme avait tiré trois coups de fusil.

Intrigué, Rainsford se dressa d'un bond et se précipita vers le bastingage. Il tendit son regard dans la direction d'où étaient partis les coups, mais c'était comme si l'on essayait de voir à travers une couverture. Il sauta sur le bastingage et s'y tint en équilibre pour gagner de la hauteur. Sa pipe heurta un cordage et lui tomba de la bouche. Il se jeta en avant pour essayer de la rattraper. Un cri rauque, bref, lui sortit de la gorge lorsqu'il se rendit compte qu'il s'était trop avancé et avait perdu l'équilibre. Le cri fut coupé net lorsque les eaux de la mer des Caraïbes, tièdes comme du sang, se refermèrent au-dessus de sa tête.

Il lutta pour remonter à la surface et essaya de crier très fort, mais les vagues formées par le sillage du yacht qui filait à toute allure le giflaient en plein visage, et, lorsqu'il ouvrait la bouche, l'eau salée s'y engouffrait et le suffoquait. Il se mit à nager furieusement, à longues brassées, vers les lumières du yacht qui s'éloignait, mais il s'arrêta avant d'avoir parcouru cent cinquante mètres. Un peu de sang-froid lui était venu : ce n'était pas la première fois qu'il se trouvait en mauvaise

posture. Il y avait une chance pour que ses cris fussent entendus à bord du yacht, mais cette chance était minime et s'amenuisait à mesure que le yacht poursuivait sa course. A grand-peine, il se débarrassa de ses vêtements et hurla de toutes ses forces. Les lumières du yacht n'étaient plus que de pâles lucioles, prêtes à disparaître. Puis la nuit les effaça entièrement.

Rainsford se rappela les coups de fusil. Ils étaient venus de la droite. Il nagea donc obstinément dans cette direction, à longues brasses mesurées, économisant ses forces. Pendant un temps qui lui parut interminable, il lutta contre la mer. Il se mit à compter désespérément ses brasses, il pourrait peut-être bien aller jusqu'à une centaine encore, et puis ...

Rainsford entendit un bruit qui sortait des ténèbres ; c'était un hurlement aigu, le hurlement d'un animal au paroxysme de l'angoisse et de la terreur.

Il n'identifiait pas l'animal qui avait émis ce son ; il n'essaya pas. Avec une vitalité renouvelée, il nagea dans la direction du bruit. Une fois encore, il se fit entendre, puis il fut coupé net par un autre, qui était sec, haché.

□ Un pistolet, murmura Rainsford, continuant à nager.

Dix minutes, d'efforts résolus, et ses oreilles perçurent un autre bruit, le plus agréable qu'il eût jamais entendu : la sourde rumeur et le grondement des vagues qui se brisent sur les rochers de la côte. Il fut sur les rochers presque avant de les avoir vus, par une nuit moins noire, il eût été broyé contre leur masse. Il appliqua ce qu'il lui restait de force à se dégager du ressac. Des rocs déchiquetés semblaient se projeter dans les ténèbres opaques, il se hissa à grand peine jusqu'au sommet. À bout de souffle, les mains à vif, il atteignit une plate-forme, tout en haut. La jungle compacte s'étendait jusqu'au bord-des falaises. Quels périls pouvait bien lui réserver cet enchevêtrement d'arbres et de broussailles ? Rainsford ne s'en inquiétait pas pour le moment. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il avait échappé à son ennemie, la mer, et qu'il ressentait une extrême lassitude. Il se laissa tomber au bord de la jungle et sombra, à corps perdu, dans le plus profond sommeil qu'il eût jamais connu.

Quand il ouvrit les yeux, il vit, d'après la position du soleil, que l'après-midi était avancé. Le sommeil lui avait redonné de la vigueur, il sentait les tiraillements d'une faim aiguë. Il regarda autour de lui, avec une espèce de joie.

« Là où il y a des coups de pistolet, il y a des hommes. Là où il y a des hommes, il y a de la nourriture », pensa-t-il. « Mais quelle espèce d'hommes, se demanda-t-il, dans un lieu d'aspect aussi sinistre ? » Une frange ininterrompue de jungle enchevêtrée et déchiquetée bordait la côte.

Il ne vit aucune trace de piste dans cet entrelacement d'arbres et d'herbes. Longer la côte était plus facile, Rainsford avança en barbotant dans l'eau. Non loin de l'endroit où il avait abordé, il s'arrêta.

Quelque créature blessée, un gros animal, à en juger par les apparences, avait foncé dans la broussaille. Les plantes étaient écrasées et la mousse lacérée. En un point, une tache cramoisie recouvrait l'herbe. Un petit objet qui brillait retint le regard de Rainsford. C'était une cartouche vide.

« Du vingt-deux, remarqua-t-il. Voilà qui est étrange. Cela devait être un assez gros animal. Qui plus est, le chasseur ne manquait pas de cran pour l'attaquer avec un fusil de petit calibre. Il est clair que la bête s'est défendue ... Les trois premiers coups que j'ai entendus ont dû être tirés lorsqu'il l'a suivie jusqu'ici et achevée. »

Il examina attentivement le sol et découvrit ce qu'il avait espéré y trouver : des empreintes de bottes de chasse. Elles étaient tournées vers la falaise et portaient dans la direction qu'il avait suivie. Avidé, impatient, il se hâtait, glissant parfois sur une branche pourrie, ou une pierre branlante, mais il avançait. La nuit commençait à s'installer sur l'île.

Une morne obscurité recouvrait la mer et la jungle lorsque Rainsford aperçut des lumières. Il les découvrit à un tournant de la côte. Il pensa d'abord qu'il se trouvait devant un village, car il y avait beaucoup de lumières.

Mais, en avançant, il vit, à sa stupéfaction, que toutes ces lumières venaient d'une énorme bâtisse, un édifice d'une grande hauteur, dont les tours pointues se perdaient là-haut, dans les ténèbres. Son regard distingua les contours indistincts d'un château grandiose. Il se dressait sur une haute falaise. Sur trois de ses côtés, les rochers plongeaient jusqu'à l'endroit où la mer, au milieu des ombres, léchait ses babines avides.

« Mirage », se dit Rainsford. Mais, en ouvrant le grand portail de métal aux barreaux en fer de lance, il vit que ce n'était pas un mirage. Les marches de pierre étaient bien réelles, la porte massive au heurtoir en

forme de gargouille ricanante était réelle, elle aussi et, cependant, il y avait sur tout cela un air d'irréalité.

Il souleva le heurtoir qui était raide, et grinça comme s'il n'avait jamais servi jusqu'alors. Il le laissa retomber et sursauta au bruit de tonnerre qui s'ensuivit. De nouveau, Rainsford souleva le lourd heurtoir, et le laissa retomber.

La porte s'ouvrit alors, s'ouvrit aussi subitement que si elle était mue par un ressort, et Rainsford se tint immobile, clignant des yeux dans l'intensité du flot de lumière dorée qui s'en échappa. La première chose qu'il distingua fut un homme, le plus grand qu'il eût jamais vu, une créature gigantesque, solidement bâtie, portant une barbe noire qui lui tombait jusqu'à la ceinture. L'homme tenait à la main un revolver à long canon, pointé dans la direction du cœur de Rainsford.

Dans l'enchevêtrement de poils qui recouvraient le visage, deux petits yeux regardaient Rainsford.

□ Ne craignez rien, dit Rainsford, avec un sourire qu'il voulait désarmant. Je ne suis pas un voleur, je suis tombé d'un yacht. Mon nom est Sanger Rainsford, de New York City.

La menace persistait dans le regard de l'homme. Le revolver était braqué avec la même rigidité que si le géant eût été une statue. Rien ne montra qu'il comprenait les paroles de Rainsford, ou même qu'il les entendait. Il portait un uniforme noir, garni d'astrakan gris.

□ Je suis Sanger Rainsford, de New York, reprit Rainsford. Je suis tombé d'un yacht. J'ai faim.

Pour toute réponse, l'homme, de son pouce, leva le chien du revolver. Puis Rainsford vit la main libre de l'homme se lever jusqu'à son front pour faire le salut militaire. Il le vit rapprocher ses talons en les faisant claquer et se tenir au garde-à-vous. Un autre homme descendait le large escalier de marbre, un homme mince, très droit, en tenue de soirée. Il s'approcha de Rainsford et lui tendit la main. D'une voix distinguée, marquée par un léger accent qui en accusait la précision et la lenteur voulue, il dit :

□ C'est un grand plaisir et un grand honneur de recevoir chez moi M. Sanger Rainsford, le célèbre chasseur.

Machinalement, Rainsford serra la main de l'homme.

□ J'ai lu votre livre sur la chasse au léopard des neiges au Tibet, expliqua l'homme. Je suis le général Zaroff.

Ce qui frappa tout d'abord Rainsford, ce fut la beauté singulière de cet homme, puis l'originalité, presque l'étrangeté de ce visage. C'était un homme de haute taille, sur le retour, car ses cheveux étaient d'un blanc éclatant. Ses sourcils épais, cependant, ainsi que sa moustache pointue, étaient aussi noirs que la nuit que Rainsford venait de quitter. Il avait les yeux noirs également, les pommettes saillantes, le nez bien dessiné, le visage maigre, le teint mat, la physionomie d'un homme habitué à commander : un visage d'aristocrate. Se tournant vers le géant en uniforme, le général fit un signe. Le géant rangea son pistolet, fit le salut militaire et se retira.

□ Ivan est un être d'une force incroyable, remarqua le général, mais il a le malheur d'être sourd-muet. Un être simple, mais, je le crains, un peu féroce, comme tous ceux de sa race.

□ Il est russe ?

□ C'est un cosaque, et son sourire révéla des lèvres rouges et des dents pointues. Moi aussi. Mais, dit-il, nous ne devrions pas nous attarder ici à bavarder. Nous pourrions parler plus tard. Pour l'instant, vous avez besoin de vêtements, de nourriture et de repos. Vous allez les avoir. Cet endroit est tout à fait reposant.

Ivan avait reparu, et le général lui parla en remuant les lèvres, sans faire entendre aucun son.

□ Suivez Ivan, je vous prie, monsieur Rainsford, dit le général. J'étais sur le point de dîner lorsque vous êtes arrivé. Je vous attendrai. Vous trouverez mes vêtements de votre taille, je crois.

Ce fut dans une immense chambre aux poutres apparentes, avec un lit à baldaquin, qui aurait pu contenir six hommes, que Rainsford suivit le géant silencieux. Ivan prépara un costume du soir, et Rainsford, en le revêtant, remarqua qu'il venait de chez un tailleur londonien qui, habituellement, ne mettait ses ciseaux et sa machine au service de quiconque n'avait pas au moins le rang de duc.

La salle à manger où le conduisit Ivan était remarquable à maints égards. Elle était d'une grande magnificence médiévale. Elle faisait penser à la grande salle d'un baron de la féodalité avec ses boiseries de chêne, la hauteur de son plafond, sa vaste table de réfectoire à laquelle auraient pu s'asseoir une quarantaine d'hommes. Tout autour de la salle on voyait les têtes naturalisées de toutes sortes d'animaux : lions, tigres, éléphants, élans, ours, les plus grands, les plus parfaits spécimens que Rainsford eût jamais vus. À la grande table était assis le général, seul.

□ Vous prendrez bien un cocktail, monsieur Rainsford, suggéra-t-il.

Ce cocktail était incomparable, et Rainsford nota que tout le service : linge, cristal, argenterie, porcelaine, était des plus raffinés.

Ils mangeaient du *borsch*, la soupe si chère aux russes, cette soupe généreuse, rouge, à la crème aigre. S'excusant à demi, le général Zaroff dit :

□ Nous faisons de notre mieux pour conserver ici les agréments de la civilisation. Je vous prie de fermer les yeux sur les imperfections. Nous sommes loin des chemins battus, n'est-ce pas ! Trouvez-vous que le champagne ait souffert de la longue traversée ?...

□ Pas le moins du monde, déclara Rainsford.

Il voyait en la personne du général un hôte affable, plein d'attention, un vrai cosmopolite. Cependant, il y avait une chose qui causait quelque malaise à Rainsford. Chaque fois qu'il levait les yeux de son assiette, il trouvait le général en train de l'observer, de supputer sa valeur.

□ Vous vous êtes peut-être étonné, dit le général Zaroff, que je connaisse votre nom. C'est que j'ai lu tous les livres de chasse publiés en anglais, en français, en russe. Je n'ai qu'une passion dans ma vie : la chasse !

□ Vous avez là quelques magnifiques têtes, dit Rainsford en mangeant un filet mignon particulièrement bien préparé. Ce buffle du Cap est le plus grand que j'aie jamais vu.

□ Oh ! Celui-là, oui, monsieur, c'était un monstre ...

□ J'ai toujours pensé, dit Rainsford, que, parmi le gros gibier, c'est le buffle du Cap qui est le plus dangereux.

Le général ne répondit pas tout de suite. Il souriait du curieux sourire de ses lèvres rouges.

□ Non, vous vous trompez, monsieur, le buffle du Cap n'est pas le gibier le plus dangereux.

Il buvait son vin à petites gorgées.

□ Ici, dans ma réserve, sur cette île, je chasse un gibier plus dangereux.

Rainsford exprima sa surprise.

☐ Y a-t-il du gros gibier sur cette île ?

Le général fit un signe de tête affirmatif.

☐ Le plus gros.

☐ Vraiment ?

☐ Oh, il ne s'y trouve pas normalement, bien entendu. Il faut que je peuple l'île.

☐ Qu'avez-vous importé, général, demanda Rainsford. Des tigres ?

Le général sourit.

☐ Non, dit-il, la chasse aux tigres a cessé de m'intéresser depuis quelques années. J'ai épuisé leurs possibilités. Ils ne me donnent plus le frisson. Je ne cours pas de vrai danger. Je vis pour le danger, monsieur Rainsford.

☐ Mais quel gibier ?... commença Rainsford.

☐ Je vais vous le dire, dit le général. Cela vous amusera, je le sais, et je crois en toute modestie avoir réussi une chose rare. J'ai inventé une nouvelle sensation. Puis-je vous verser un autre verre de porto, monsieur Rainsford ?

☐ Merci, général.

Le général emplit les deux verres, et dit :

☐ Dieu crée certains hommes poètes. Il fait des uns des rois, des autres, des mendiants. Moi, il m'a créé chasseur. Ma main a été faite pour la gâchette, disait mon père. C'était un homme très riche, qui possédait un demi-million d'hectares en Crimée, et c'était un chasseur fervent. Je n'avais pas plus de cinq ans lorsqu'il me fit cadeau d'un petit fusil, fabriqué à Moscou à mon intention, pour tirer les moineaux. Je m'en servis pour tirer quelques-uns de ses dindons primés, il ne me punit pas, il me félicita pour la précision de mon tir. Je tuai mon premier ours au Caucase à l'âge de dix ans. Toute ma vie n'a été qu'une longue partie de chasse. J'entrai à l'armée, c'est ce qu'on attendait des fils de la noblesse. Pendant un temps, je commandai une division de cavalerie cosaque, mais ce qui m'intéressait vraiment, c'était toujours la chasse. J'ai chassé toutes sortes de gibier dans tous les pays. Il me serait impossible de vous dire combien de bêtes j'ai tuées ...

Le général tira une bouffée de sa cigarette.

□ Après la débâcle en Russie, je quittai le pays. Il eût été imprudent d'y demeurer pour un officier du tsar. Beaucoup de nobles perdirent tous leurs biens. Quant à moi, j'avais heureusement investi des sommes importantes en titres américains, grâce à quoi je n'aurai jamais à ouvrir un salon de thé à Monte-Carlo ou à me faire chauffeur de taxi à Paris. Naturellement, je continuai à chasser : le grizzli dans vos Montagnes Rocheuses, les crocodiles du Gange, les rhinocéros de l'Afrique orientale. C'est en Afrique que je fus maltraité par ce buffle du Cap, ce qui m'obligea à garder le lit pendant six mois. Dès que je fus guéri, je partis pour chasser les jaguars de la région de l'Amazonie, car j'avais entendu dire qu'ils étaient particulièrement rusés. Ce qui n'était pas exact. □ Le Cosaque soupira. □ Ils n'étaient pas du tout à la hauteur d'un chasseur qui avait toute sa présence d'esprit et un fusil de fort calibre. Ce fut une amère déception. J'étais couché sous ma tente une nuit, avec un violent mal de tête, lorsqu'une pensée terrible se fit jour dans mon esprit. La chasse commençait à m'ennuyer ! Et la chasse, rappelez-vous, avait été toute ma vie. J'ai entendu dire qu'en Amérique les hommes d'affaires s'effondrent quand ils renoncent à ce qui a été leur vie.

□ Oui, c'est exact, dit Rainsford.

Le général sourit.

□ Je n'avais pas envie de m'effondrer, dit-il. Il fallait faire quelque chose. Or, j'ai l'esprit d'analyse, monsieur Rainsford. C'est sans doute la raison pour laquelle les problèmes de la chasse m'amuse.

□ Sans aucun doute, général Zaroff.

□ Je me demandai donc, continua le général, pourquoi la chasse avait cessé de me fasciner. Vous êtes beaucoup plus jeune que moi, monsieur Rainsford, et vous n'avez pas autant chassé, mais vous pouvez peut-être deviner la réponse.

□ Qui est ?

□ Ceci simplement : la chasse n'est plus ce qu'on peut appeler un divertissement. Elle est devenue trop facile. Je n'ai jamais manqué ma proie. Jamais. Rien n'est aussi fastidieux que la perfection.

Le général alluma une autre cigarette.

□ Aucun animal n'avait désormais une chance de s'en tirer avec moi. Ce n'est pas une vantardise. C'est une certitude mathématique.

L'animal ne possédait que ses pattes et son instinct. L'instinct ne peut rien contre la raison. Lorsque cette pensée me vint, ce fut pour moi un moment tragique, je vous assure.

Captivé par ce que lui disait son hôte, Rainsford se pencha par-dessus la table.

☐ J'eus tout d'un coup la révélation de ce que je devais faire, continua le général.

☐ Et c'était ?

Le général sourit, du sourire tranquille de quelqu'un qui a affronté un obstacle et en a triomphé.

☐ J'ai dû inventer un nouveau gibier.

☐ Un nouveau gibier ? Vous plaisantez.

☐ Pas du tout, dit le général Zaroff. Je ne plaisante jamais quand il s'agit de chasse. Il me fallait un nouvel animal. J'en trouvai un. J'achetai donc cette île, y construisis cette maison, et c'est ici que je chasse. L'île convient exactement à mon dessein. Il y a des jungles où l'on trouve un labyrinthe de pistes, des collines, des marécages ...

☐ Mais l'animal, général Zaroff ?

☐ Oh ! dit le général, je lui dois la chasse la plus passionnante du monde. Aucune autre chasse ne peut lui, être un instant comparée. Tous les jours, je chasse, et je ne m'ennuie jamais, maintenant, car j'ai affaire à un gibier contre lequel je peux faire appel aux ressources de mon esprit.

L'ahurissement de Rainsford se lisait sur son visage.

☐ Je voulais l'animal idéal à chasser, expliqua le général. Donc je me dis : « Quelles sont les caractéristiques d'un gibier idéal ? » Et la réponse était, bien entendu, qu'il devait être doué de courage, de ruse et, par-dessus tout, être capable de raisonner.

☐ Mais aucun animal n'est capable de raisonner, objecta Rainsford.

☐ Mon cher, dit le général, il en existe un.

☐ Mais vous ne pouvez pas penser à ..., dit Rainsford, le souffle coupé.

☐ Et pourquoi pas ?

☐ Je ne peux pas croire que vous êtes sérieux, général Zaroff. C'est une sinistre plaisanterie.

☐ Pourquoi ne serais-je pas sérieux ? Je parle de chasse.

☐ De chasse ? Grands dieux, général Zaroff, c'est de meurtre que vous parlez.

Le général rit avec la plus parfaite bonhomie. Il regarda Rainsford d'un air narquois.

☐ Je me refuse à croire qu'un jeune homme moderne et civilisé comme vous semblez l'être puisse nourrir des idées aussi romantiques sur la vie humaine. Certainement vos expériences de guerre ...

Il s'arrêta.

☐ ... Ne m'ont pas amené à montrer de l'indulgence pour le meurtre délibéré, acheva Rainsford avec raideur.

Le général était tout secoué de rire.

☐ Vous êtes extraordinairement cocasse ! dit -il. On ne s'attend pas de nos jours à trouver, même en Amérique, un homme d'un milieu éclairé qui ait des vues aussi naïves, et, si je peux me permettre ce jugement, portant aussi nettement la marque de l'esprit de l'ère victorienne. C'est comme si l'on trouvait une tabatière dans une limousine. Ah ! Bien sûr, vous avez dû avoir des ancêtres puritains. C'est le cas de tant d'Américains. Je gagerais que vous oublierez vos idées lorsque vous viendrez chasser avec moi. Des émotions authentiques et inédites vous attendent, monsieur Rainsford.

☐ Merci, je suis chasseur, non assassin.

☐ Mon Dieu, dit le général, nullement affecté, encore ce vilain mot. Mais je me fais fort de vous montrer que vos scrupules sont très mal fondés.

☐ Oui ?

☐ La vie est pour les forts, doit être vécue par les forts, et au besoin ôtée par les forts. Les faibles ont été mis en ce monde pour donner du plaisir aux forts. Je suis fort. Pourquoi n'utiliserais-je pas ce don ? Si j'ai le désir de chasser, pourquoi ne le ferais-je pas ? Je chasse la lie de la terre, des matelots de cargos à la demande, des lascars, des Noirs, des Chinois, des Blancs, des métis. Un pur-sang ou un chien de race valent plus de vingt d'entre eux.

☐ Mais ce sont des hommes, dit Rainsford, vivement.

☐ Précisément, dit le général. C'est pourquoi je me sers d'eux. Cela me donne du plaisir. Ils peuvent raisonner, plus ou moins. Ils sont donc dangereux.

☐ Mais où les prenez-vous ?

La paupière gauche du général s'abaissa en un clignement d'œil.

☐ Cette île s'appelle : Piège à Bateaux, répondit-il. Parfois, dans son courroux, un dieu de la haute mer me les envoie. Parfois, lorsque la Providence n'est pas aussi bienveillante, j'aide un peu la Providence. Venez à la fenêtre avec moi.

Rainsford obéit, et regarda en direction de la mer.

☐ Regardez bien, là-bas, au large, s'exclama le général, le doigt tendu dans les ténèbres.

Les yeux de Rainsford ne voyaient que du noir. Le général appuya sur un bouton ; là-bas, au large, Rainsford vit jaillir des lumières.

Le général eut un petit rire satisfait.

☐ Elles indiquent un chenal qui n'existe pas. Des rochers gigantesques sont tapis comme un monstre marin à la gueule grande ouverte. Ils peuvent fracasser un bateau aussi facilement que je casse cette noix.

Il laissa tomber une noix sur le parquet de bois dur, et d'un coup de talon, l'écrasa.

☐ Oh ! Oui, dit-il négligemment, comme en réponse à une question. J'ai l'électricité. Nous nous efforçons d'être civilisés ici.

☐ Civilisés ? Et vous tirez sur des hommes ?

Une lueur de colère passa dans les yeux noirs du général, l'espace d'une seconde, et il dit, de son ton le plus aimable :

☐ Mon Dieu ! Que voilà bien un jeune homme vertueux ! Je vous assure que je ne fais pas ce que vous suggérez. Ce serait barbare. Je traite ces visiteurs avec toute la considération possible. Ils ne manquent ni de bonne nourriture ni d'exercice. Ils sont bien vite en parfait état physique. Vous en jugerez par vous-même demain.

☐ Que voulez-vous dire ?

□ Nous visiterons mon centre d'entraînement, dit en souriant le général. Il est à la cave. J'y ai pour l'instant quelque chose comme une douzaine d'élèves. Ils viennent de la barque espagnole *San Lucar*, qui a eu la malchance de heurter les rochers, là-bas. Un lot de qualité bien inférieure, j'ai le regret de dire. De pauvres spécimens, plus habitués au pont qu'à la jungle.

Il leva la main, et Ivan, qui faisait fonction de maître d'hôtel, apporta un café turc épais. Rainsford, non sans effort, se retint de parler.

□ C'est un jeu, comprenez bien, dit le général, affable. Je propose à l'un d'entre eux une partie de chasse. Je lui donne des provisions et un excellent couteau de chasse. Je lui laisse trois heures d'avance sur moi. Il est convenu que je le suis, avec un pistolet de très petit calibre et de très faible portée. Si mon gibier m'échappe pendant trois jours pleins, il gagne la partie. Si je le trouve □ le général eut un sourire □ il perd.

- Et s'il refuse de servir de gibier ?

□ Oh ! dit le général, il va de soi que je lui donne le choix. Il n'est pas tenu de jouer à ce jeu s'il ne le veut pas. S'il ne veut pas prendre part à la chasse, je le remets à Ivan. Ivan eut jadis l'honneur d'être le donneur de knout attitré du Grand Tsar Blanc, et il a des idées à lui sur les divertissements. Invariablement, monsieur Rainsford, invariablement, ils choisissent la chasse.

□ Et s'ils gagnent ?

Le sourire se fit plus large sur le visage du général.

□ Jusqu'à ce jour, je n'ai pas perdu, dit-il.

Puis il ajouta aussitôt :

□ Je ne veux pas que vous croyiez que je me vante, monsieur Rainsford. Nombre d'entre eux ne posent que des problèmes de l'espèce la plus élémentaire. De loin en loin, je trouve à qui parler. Il y en a eu un qui a bien failli gagner. Il a fallu, en fin de compte, que j'aie recours aux chiens.

□ Aux chiens ?

□ Par ici, je vous prie. Je vais vous les montrer.

Le général guida Rainsford vers une fenêtre. La lumière projetait par les fenêtres une clarté vacillante qui formait des dessins grotesques sur le sol de la cour au-dessous d'eux. Rainsford pouvait voir se déplacer

trois ou quatre énormes ombres noires. Lorsqu'elles se tournèrent vers lui, leurs yeux brillèrent d'un feu vert.

□ C'est, à mon avis, une assez bonne troupe, observa le général. On les lâche à sept heures chaque soir. Si quelqu'un tentait de s'introduire dans ma maison, ou d'en sortir, il lui arriverait des choses extrêmement regrettables.

Il fredonna une bribe de chanson des Folies-Bergère.

□ Et maintenant, dit le général, je vais vous montrer ma nouvelle collection de têtes. Voulez-vous venir avec moi jusqu'à la bibliothèque ?

□ J'espère, dit Rainsford, que vous voudrez bien m'excuser ce soir, général Zaroff. Je ne me sens pas bien du tout.

□ Ah, vraiment ? s'enquit le général avec sollicitude. Je pense qu'il n'y a rien d'anormal à cela, vous avez nagé si longtemps. Vous avez besoin d'une bonne nuit de sommeil, reposante. Demain, je parie, vous vous sentirez un tout autre homme. Alors, nous chasserons, hein ? J'ai en vue quelque chose d'assez prometteur ...

Rainsford sortit précipitamment de la pièce.

□ Je regrette que vous ne puissiez venir avec moi ce soir, cria le général. Je m'attends à une assez jolie chasse : un grand nègre, vigoureux. Il a l'air plein de ressources. Eh bien ! Bonne nuit, monsieur Rainsford. J'espère que vous allez bien vous reposer cette nuit.

Le lit était bon, et le pyjama de la soie la plus douce.

Rainsford sentait la fatigue dans toutes les fibres de son être. Néanmoins, le narcotique du sommeil ne put apporter le calme à son esprit. Il était étendu, les yeux grands ouverts. Une fois, il lui sembla qu'il entendait dans le couloir des pas furtifs, juste à l'extérieur de la pièce. D'un coup brusque, il essaya d'ouvrir la porte ; elle résista. Il alla à la fenêtre et regarda au-dehors. Sa chambre était en haut d'une des tours. Les lumières du château étaient maintenant éteintes. Tout était sombre et silencieux, mais il y avait un bout de lune jaune ; la pâle lumière qu'elle répandait lui permettait d'entrevoir la cour. Des formes noires, silencieuses, dans un va-et-vient incessant, se glissaient dans la bande d'ombre et en ressortaient.

Les chiens l'entendirent et levèrent la tête, l'attente se lisait dans leurs yeux verts. Rainsford regagna le lit, s'y étendit. Il essaya pour

s'endormir des méthodes variées. Il avait réussi à somnoler quand, au moment où le jour commençait à poindre, il entendit tout là-bas, dans la jungle, le bruit faible d'un coup de pistolet.

Le général Zaroff ne parut qu'à l'heure du déjeuner. Il était vêtu impeccablement d'un costume de tweed, comme un gentilhomme campagnard. Il s'inquiéta de l'état de santé de Rainsford.

□ Quant à moi, soupira le général, je ne me sens pas tellement bien. Je suis inquiet, monsieur Rainsford. Hier soir, j'ai surpris en moi des symptômes de ma vieille maladie.

Au regard interrogateur de Rainsford, le général répondit :

□ L'ennui, *l'ennui*.

Puis, se resservant des crêpes suzette, le général expliqua :

□ La chasse n'a pas été bonne la nuit dernière. Le bonhomme a perdu la tête. Il est parti droit devant lui, sur une piste qui ne posait pas le moindre problème. C'est là l'inconvénient de ces marins. Ils ont une pauvre cervelle et sont incapables de se diriger dans les bois. Ils font des choses si stupides et tellement évidentes. C'est très ennuyeux. Un autre verre de chablis, monsieur Rainsford ?

□ Général, dit Rainsford, d'une voix ferme, je veux quitter cette île immédiatement.

Le général leva la broussaille de ses sourcils. Il paraissait blessé.

□ Mais, mon cher, dit-il, vous venez d'arriver. Vous n'avez pas encore chassé ...

□ Je désire partir aujourd'hui, dit Rainsford.

Il vit les yeux noir mat du général fixés sur lui ; ils l'observaient. Soudain, le visage du général Zaroff s'éclaira.

Il emplit le verre de Rainsford d'un chablis vénérable, sortant d'une bouteille poussiéreuse.

□ Ce soir, dit le général, nous chasserons, vous et moi.

Rainsford secoua la tête.

□ Non, général, dit-il, je ne veux pas chasser.

Le général haussa les épaules et mangea avec délicatesse du raisin de

serre.

□ Comme vous voudrez, mon ami, dit-il. C'est vous seul qui déciderez. Mais me permettez-vous de vous suggérer que vous trouverez ma conception de la chasse plus divertissante que celle d'Ivan ?

D'un signe de tête, il montra le coin où se tenait le géant, l'air menaçant, ses bras épais croisés devant cette barrique qu'était sa poitrine..

□ Vous n'allez pas me dire ... s'écria Rainsford ...

□ Mon cher, dit le général, ne vous ai-je pas averti que je ne plaisante jamais lorsqu'il s'agit de chasse ? C'est vraiment une inspiration. Je lève mon verre en l'honneur d'un ennemi d'une qualité comparable à la mienne, enfin ...

Le général leva son verre et Rainsford le regardait, les yeux dilatés.

□ Vous verrez que c'est un jeu qui en vaut la peine, dit le général, enthousiaste. Votre cerveau contre le mien. Votre science de la forêt contre la mienne. Votre force et votre résistance contre les miennes. Une partie d'échecs, en plein air ! Et l'enjeu n'est pas sans valeur, eh ?

□ Et si je gagne ?... commença Rainsford d'une voix rauque.

□ Je me reconnaitrai battu avec joie si à minuit, le troisième jour, je ne vous ai pas trouvé, dit le général Zaroff. Mon sloop vous déposera sur le continent à proximité d'une ville.

Le général lut la pensée de Rainsford.

□ Oh ! Vous pouvez me faire confiance, dit le Cosaque. Je vous donnerai ma parole de gentleman et de chasseur. Bien entendu, vous, de votre côté, vous devrez me promettre de ne rien dire de votre visite ici.

□ Je ne prendrai point d'engagement de cette sorte, dit Rainsford.

□ Ah ! dit le général, dans ce cas ... mais pourquoi en discuter dès maintenant ? Dans trois jours d'ici, nous pourrons le faire en buvant une bouteille de Veuve Cliquot, à moins que ...

Le général dégustait son vin.

Puis il s'anima, et avec l'efficacité d'un homme d'affaires, il dit à Rainsford :

□ Ivan vous fournira des vêtements de chasse, des provisions, un couteau. Je vous conseille de vous chauffer de mocassins ; les empreintes sont moins marquées. Je vous conseille aussi d'éviter le grand marécage à l'angle sud-est de l'île. Nous l'appelons le Marécage de la Mort. Il y a des sables mouvants. Un garçon stupide a essayé de s'y aventurer. Le plus déplorable, c'est que Lazarus le suivait. Vous imaginez sans peine mes sentiments, monsieur Rainsford. J'adorais Lazarus ; c'était le plus beau chien de ma meute. Mais il faut que je vous demande maintenant de m'excuser. Je fais toujours la sieste après le déjeuner. Vous aurez à peine le temps de faire un petit somme, j'ai bien peur. Vous tiendrez à partir tout de suite, sans doute. Je ne vous suivrai pas avant le crépuscule. La chasse est tellement plus fertile en émotions la nuit que le jour, ne croyez-vous pas ? *Au revoir*, monsieur Rainsford, *au revoir*.

Le général Zaroff quitta la pièce, sans hâte, avec un salut profond, d'une politesse raffinée.

Par une autre porte, Ivan entra.

Sous un bras, il portait des vêtements de chasse kaki, une musette de provisions, une gaine de cuir contenant un couteau de chasse à longue lame ; sa main droite reposait sur un revolver armé, passé dans la ceinture cramoisie qui entourait sa taille.

Depuis deux heures, Rainsford se frayait à grand-peine un chemin à travers la jungle.

« Il faut que je garde mon sang-froid, il faut que je garde mon sang-froid », se disait-il, les dents serrées.

Il n'avait pas toute sa tête lorsque les portes du château s'étaient refermées en claquant derrière lui. Tout d'abord, il n'eut qu'une idée : mettre de la distance entre lui et le général Zaroff. Il s'était précipité droit devant lui, aiguillonné par les éperons acérés d'un sentiment très voisin de la panique. Maintenant il s'était ressaisi, s'était arrêté, il prenait sa mesure et jugeait la situation.

Il comprit qu'il était puéril de fuir en ligne droite, ce qui l'amènerait inévitablement face à face avec la mer, Il était pris dans un tableau encadré d'eau, et ses mouvements, il allait de soi, devaient s'inscrire dans ce cadre.

□ Je vais lui donner une piste à suivre, murmura Rainsford, et il quitta

le semblant de chemin qu'il avait suivi pour s'enfoncer dans la brousse vierge de sentiers. Il traça une série de boucles compliquées, à maintes reprises il revint sur ses pas, se remémorant tout ce qu'il avait enregistré de la chasse au renard, et des subterfuges de l'animal. La nuit le trouva, les jambes lasses, les mains et le visage lacérés par les branches, sur une butte boisée aux arbres serrés. Il savait que ce serait pure folie de vouloir marcher à l'aveuglette dans l'obscurité, même s'il en avait eu la force. Il avait un besoin de repos impérieux. Il pensa : « J'ai joué le renard, maintenant il me faut jouer le chat de la fable. Il y avait à sa portée un gros arbre au tronc épais, aux branches étalées ; prenant grand soin de ne pas laisser la moindre trace, il grimpa dans la fourche, et, s'étendant sur une des grosses branches, se reposa, tant bien que mal. Le repos lui redonna confiance, il se sentit presque en sécurité. Un chasseur, même s'il était doué du zèle que montrait le général Zaroff ne pourrait pas le découvrir, se dit-il ; le diable seul pourrait, la nuit venue, suivre à travers la jungle cette piste embrouillée. Mais le général était peut-être le diable.

Lourde d'appréhension, la nuit se traîna, interminable, comme un serpent blessé. Le sommeil ne vint pas trouver Rainsford, bien que le silence d'un monde mort pesât sur la jungle. Vers le matin, alors qu'un gris sale vernissait le ciel, le cri de quelque oiseau surpris amena Rainsford à concentrer toute son attention dans cette direction. Quelque chose avançait à travers la broussaille, avançait lentement, avec précaution, avançait par ce même chemin sinueux que Rainsford avait suivi. Il s'aplatit sur la branche, et à travers un écran de feuilles presque aussi épais que de la tapisserie, il guetta. Cette chose qui s'approchait de lui était un homme.

C'était le général Zaroff. Il avançait, les yeux fixés à terre devant lui, avec une concentration extrême. Il s'arrêta, presque sous l'arbre, se laissa tomber à genoux, et examina le sol. L'impulsion de Rainsford fut de bondir sur le sol, comme une panthère, mais il vit que la main droite du général portait un petit objet métallique ; un pistolet automatique.

Le chasseur secoua la tête à plusieurs reprises, comme s'il était perplexe. Puis il se redressa, et tira de son porte-cigarettes une de ses cigarettes noires. La fumée âcre monta comme de l'encens jusqu'aux narines de Rainsford, qui retint sa respiration. Le regard du général avait quitté le sol et montait, centimètre par centimètre, le long de l'arbre. Rainsford là-haut se tenait figé, tous les muscles tendus pour bondir. Mais le chasseur arrêta son regard perçant avant d'atteindre la branche sur laquelle Rainsford était étendu. Un sourire s'épanouit sur son visage hâlé. Avec une lenteur calculée, il lança dans l'air un rond

de fumée, puis il tourna le dos à l'arbre et s'éloigna nonchalamment, reprenant la piste par laquelle il était venu. Le froissement des broussailles contre ses bottes de chasse se fit de plus en plus faible.

Les poumons de Rainsford laissèrent échapper d'un coup l'air chaud qui y avait été enfermé. Dès qu'il put penser, il se sentit pris de malaise et tout engourdi. Le général était capable de suivre une piste la nuit, à travers bois. Il pouvait suivre une piste extrêmement compliquée ; il devait posséder des dons surnaturels.

Il avait tenu à un fil que le Cosaque découvrit sa proie. La deuxième pensée de Rainsford fut encore plus terrible ; elle fit courir dans tout son être un frisson d'horreur qui le glaça.

Rainsford se refusait à ajouter foi à ce que lui disait sa raison, mais la vérité était aussi évidente que le soleil qui avait maintenant percé à travers les brumes du matin. Le général jouait avec lui ! Il l'épargnait pour prolonger le jeu encore un jour ! Le Cosaque était le chat ; il était la souris. Ce fut à ce moment que Rainsford connut ce qu'était vraiment la terreur.

□ Je ne veux pas perdre mon sang-froid. Je ne veux pas.

Il se laissa glisser jusqu'à terre et partit dans les bois.

Ses traits étaient tendus, et il forçait son esprit à travailler.

À quelque trois cents mètres de sa cachette, il s'arrêta à un endroit où la masse énorme d'un arbre mort prenait appui de façon précaire sur un autre arbre plus petit et vivant. Se débarrassant de son sac de provisions, il tira son couteau de sa gaine et se mit au travail en rassemblant toute son énergie.

La besogne enfin terminée, il se laissa choir derrière un morceau de branche tombé à une centaine de mètres de là. Il n'eut pas longtemps à attendre. Le chat revenait jouer avec la souris.

Le général Zaroff arrivait, suivant la piste avec la sûreté d'un limier. Rien n'échappait au regard fureteur de ses yeux noirs, aucune feuille d'herbe foulée, aucune brindille courbée, aucune empreinte, si faible soit-elle, dans la mousse. Le Cosaque était si absorbé à suivre la piste qu'il fut sur ce que Rainsford avait agencé avant de l'avoir vu.

Son pied toucha la branche saillante qui jouait le rôle de gâchette. Au moment même où il la toucha, le général eut le sentiment du danger et fit un bond en arrière avec l'agilité d'un singe. Mais il ne fut pas tout à fait assez rapide ; l'arbre mort, délicatement posé sur l'arbre

vivant, que Rainsford avait coupé, s'abattit avec fracas, et en tombant atteignit le général, glissant le long de l'épaule. Sans sa promptitude, il aurait inévitablement été écrasé sous la masse. Il chancela, mais ne tomba pas et ne lâcha pas son revolver. Il restait là, immobile, frottant l'épaule qui avait été atteinte. Rainsford, la crainte lui tenaillant de nouveau le cœur, entendit retentir dans la jungle le rire sarcastique du général.

□ Rainsford, cria le général, si vous êtes à portée de ma voix, comme je le suppose, laissez-moi vous féliciter. Il n'y a pas beaucoup d'hommes qui sachent fabriquer un piège à homme malais. Heureusement pour moi. J'ai, moi aussi, chassé dans la presqu'île de Malacca. Vous ne manquez pas d'intérêt, monsieur Rainsford. Je vais maintenant faire panser ma blessure, Elle n'est que superficielle. Mais je reviendrai, je reviendrai.

Lorsque le général, qui frottait son épaule meurtrie, se fut éloigné, Rainsford reprit sa fuite. C'était bien une fuite maintenant, une fuite farouche, éperdue, qui l'emporta pendant des heures. Le crépuscule vint, puis l'obscurité, et il avançait toujours de la même allure. Le sol se fit plus mou sous ses mocassins : la végétation devenait plus luxuriante, plus dense, des insectes s'acharnaient à le piquer. Comme il avançait, son pied s'enfonça dans la vase. Il essaya de le retirer, mais le limon, telle une énorme sangsue, exerçait sur son pied une succion rageuse. Il réussit, à le dégager par un effort violent. Il savait maintenant où il se trouvait : c'était le Marécage de la Mort et ses sables mouvants ...

Il tenait les mains fortement serrées, crispées, comme si son sang-froid était une chose tangible, que quelqu'un, dans l'obscurité, essayait d'arracher à son étreinte. La mollesse de la terre lui donna une idée. Il recula d'une dizaine de mètres en deçà des sables mouvants et, semblable à quelque énorme castor préhistorique, il se mit à fouiller.

Rainsford, pendant la guerre, s'était creusé des abris en France, alors que chaque seconde de retard pouvait entraîner la mort. C'était, en comparaison de ce qu'il faisait maintenant, un passe-temps tranquille. La fosse devenait plus profonde. Lorsqu'elle lui vint plus haut que les épaules, il en sortit, coupa quelques jeunes arbustes bien durs, pour en faire des pieux qu'il tailla en pointe aiguë. Il les planta au fond de la fosse, les pointes dressées vers le haut. De ses doigts qui volaient, il tissa un grossier tapis d'herbes et de branches, et en couvrit le haut de la fosse. Puis, trempé de sueur, endolori par la fatigue, il se tapit derrière la souche d'un arbre que la foudre avait brûlé.

Il savait que celui qui le traquait était proche. Il entendait le bruit mais pas sur la terre molle. La brise nocturne lui apportait le parfum de la cigarette du général. Il semblait à Rainsford que son ennemi avançait avec une rapidité inusitée. Il ne tâtonnait pas, pied par pied. Rainsford, tapi comme il l'était, ne pouvait pas voir le général, ni même le piège. Il vécut une année en l'espace d'une minute. Puis il eut envie de hurler de joie, car il entendit le craquement sec des branches qui se brisaient, au moment où la couverture du piège céda. Il y eut un hurlement aigu de douleur lorsque les pieux pointus remplirent leur office. Il s'élança hors de sa cachette, puis il recula, terrifié. À un mètre de la fosse, un homme était debout, une lampe électrique à la main.

□ C'est du bon travail, monsieur Rainsford, cria la voix du général. Votre piège à tigre, à la manière birmane, a coûté la vie à un de mes meilleurs chiens. Vous marquez encore un point. Je vais voir ce que vous pourrez contre toute la meute. Je rentre chez moi me reposer maintenant. Merci pour cette très divertissante soirée ...

À l'aube, Rainsford, couché près du marécage, fut éveillé par un bruit qui lui révéla aussitôt qu'il lui restait encore des choses à apprendre en matière de crainte. Ce bruit lointain, faible et incertain, il le reconnaissait : c'était les aboiements d'une meute.

Rainsford savait qu'il y avait deux partis possibles.

Rester sur place et attendre, ce qui équivalait au suicide. Prendre la fuite, ce qui n'était que reculer l'inévitable. Il resta là un moment à réfléchir. Une idée, qui semblait présenter une ombre de chance, lui vint à l'esprit. Resserrant sa ceinture, il partit dans la direction opposée à celle du marécage.

Les aboiements de la meute se rapprochaient ; ils se faisaient plus proches, plus proches, toujours plus proches. Sur une butte, Rainsford grimpa sur un arbre. Dans le lit d'un cours d'eau, à un demi-kilomètre environ, il voyait remuer les broussailles. Le regard tendu, il distingua la maigre silhouette du général Zaroff. Immédiatement devant celle-ci, Rainsford perçut une autre silhouette dont les épaules carrées émergeaient par-dessus les hautes herbes de la jungle. C'était Ivan, le géant. Il semblait tiré en avant par quelque force invisible ; Rainsford en déduisit qu'il devait tenir la meute en laisse.

Ils seraient sur lui maintenant d'un moment à l'autre.

Son esprit fonctionnait avec frénésie. Il lui suggéra un stratagème qu'il avait appris des indigènes de l'Ouganda. Il se laissa glisser à terre,

saisit un jeune arbuste flexible auquel il attacha son couteau de chasse, la lame pointée vers la piste. Avec un morceau de vigne sauvage, il redressa et rattacha le jeune arbuste. Puis il se mit à courir de toutes ses forces. Le bruit de la meute s'intensifia lorsque les chiens découvrirent la trace fraîche. Rainsford savait maintenant ce que ressent un animal aux abois.

Il dut s'arrêter pour reprendre haleine. Les aboiements des chiens cessèrent brusquement et le cœur de Rainsford s'arrêta, aussi. Ils devaient être arrivés à hauteur du couteau.

Il grimpa fébrilement à un arbre et regarda derrière lui.

Ses poursuivants s'étaient arrêtés. Mais l'espoir qui était né dans le cerveau de Rainsford pendant qu'il grimpait s'évanouit. Dans la vallée peu profonde, il vit que le général Zaroff était toujours debout. Mais Ivan avait disparu. Le couteau, actionné par le recul de l'arbre flexible, n'avait pas entièrement manqué son but. Rainsford avait à peine eu le temps de se laisser tomber jusqu'au sol que les aboiements reprirent.

□ Du sang-froid ! Du sang-froid ! Du sang-froid ! haleta-t-il, en fonçant devant lui.

La meute se rapprochait toujours. Rainsford poussait son avance en direction de la brèche. Il l'atteignit. C'était la côte. De l'autre côté d'une crique, il pouvait voir les sinistres pierres grises du vieux château. À un peu moins de trois mètres au-dessous de lui, la mer tonnait et sifflait. Rainsford hésita. Il entendit la meute. Alors il s'élança loin, dans la mer.

Lorsque le général et sa meute atteignirent l'endroit où Rainsford s'était jeté dans la mer, le Cosaque s'arrêta. Pendant quelques minutes il resta là, à regarder l'étendue bleu-vert des flots. Il haussa les épaules. Puis il s'assit, but une gorgée de cognac à un flacon d'argent, alluma une cigarette parfumée, et fredonna une phrase de *Madame Butterfly*.

Ce soir-là, le général Zaroff fit un excellent dîner dans sa salle à manger lambrissée. Il l'accompagna d'une bouteille de Pol Roger et d'une demi-bouteille de Chambertin. Deux ombres légères empêchaient sa joie d'être parfaite : la pensée qu'il serait difficile de remplacer Ivan, et l'idée que sa proie lui avait échappé. Bien entendu, l'Américain n'avait pas joué le jeu, pensait le général en dégustant son digestif. Dans sa bibliothèque, pour se consoler, il lut des fragments de Marc-Aurèle. À dix heures, il monta dans sa chambre à coucher. Il était délicieusement las, se dit-il, en fermant sa porte à clef. Il y avait

un léger clair de lune ; avant d'allumer, il alla à la fenêtre et son regard plongea dans la cour. Il vit les gros chiens et leur cria : "

□ Vous aurez plus de chance une autre fois.

Puis il tourna le commutateur.

Un homme qui s'était caché derrière les rideaux du lit, était là, debout.

□ Rainsford ! hurla le général. Comment, pour l'amour du Ciel, êtes-vous venu jusqu'ici ?

□ À la nage, dit Rainsford. J'ai trouvé qu'on allait plus vite qu'en marchant à travers la jungle.

Le général aspira longuement et sourit.

□ Je vous félicite, dit-il. Vous avez gagné la partie.

Rainsford ne sourit pas.

□ Je suis encore une bête aux abois, dit-il d'une voix basse et rauque. Préparez-vous, général Zaroff.

Le général fit un de ses plus profonds saluts.

□ Je vois ... dit-il. Splendide ! L'un de nous devra fournir un repas à la meute. L'autre dormira dans cet excellent lit. En garde, Rainsford.

« Jamais je n'ai dormi dans un meilleur lit », pensa Rainsford.

LE DIPLÔME DE LA JUNGLE

(Being a Murderer Myself)

par JAMES FRANCIS DWYER

La lumière de la lune tomba sur le crâne chauve de Schreiber au moment où, d'une secousse, il arrachait son corps aux profondeurs de sa chaise longue grossièrement construite. Son regard s'était tourné vers la tache bleu-noir que faisait la jungle, mais ses oreilles recueillaient les menus bruits parvenant de l'intérieur du bungalow. L'allée, semblable à une bande passée à la chaux, se prolongeait jusqu'aux masses étranges des arbres ; sur toute sa longueur, les rudes tiges des rirros se dressaient, hautaines, comme pour protester contre l'aridité créée par l'homme. La jungle n'admet pas, les espaces défrichés qui trahissent la présence de l'homme.

□ Qu'y a-t-il ? demandai-je à voix basse.

□ Rien, murmura le naturaliste, mais il ne desserra pas ses mains toujours crispées sur le cadre fait de branches de pin brut où était tendue la natte dayak. Il donnait l'impression d'un homme se servant de tout son corps pour passer au crible les bruits de la nuit.

Tout à coup, sa tête tomba brusquement sur sa poitrine, et, d'un bond, il quitta la chaise, qui sembla émettre un grognement de protestation. Un trait noir se dessina sur l'allée blanche de lune, et l'Allemand, malgré sa masse, bondit dessus avec l'agilité d'un chat.

□ C'est ce satané serpent vermillon, grogna-t-il, tandis qu'il avançait à pas traînants vers la porte, en tenant par la queue la bête qui se tordait. C'est la deuxième fois qu'il s'échappe.

Lorsque la chaise l'eut reçu de nouveau avec un craquement sonore et prolongé, je lui posai une question.

□ L'aviez-vous vu avant qu'il ne traverse le sentier ? demandai-je.

□ Non, dit Schreiber d'un ton sec. J'ai pensé « quelque chose *ne va pas* ». C'est simple. Lorsqu'il s'est échappé, il s'est produit un petit silence et un léger changement dans la voix de ceux qui ne sont pas tout à fait silencieux. Écoutez, maintenant, s'il vous plaît.

De l'intérieur du bungalow, où régnait l'obscurité, filtrait un bourdonnement particulier, comme un bruit de guêpes, qui se déversait sans arrêt dans la nuit mystérieuse. La jungle environnante semblait l'écouter. Tout d'abord, ce bruit déjouait les efforts de l'oreille cherchant à en analyser la confusion, puis, à la longue, chacun des sons s'affirmait. C'étaient les cris inarticulés des prisonniers de l'Allemand. Il y avait le doux gémissement du gibbon, toujours en éveil, le *pat-pat* de la civette, les geignements de la guenon noire, les reniflements des petites créatures en cage, et le froissement des serpents las qui rampaient tout autour de leur cage. Ces bruits semblaient créer autour du bungalow une atmosphère particulière et l'isolaient ainsi de la jungle, libre d'entraves, qui l'entourait de tous côtés.

□ Tout est rentré dans l'ordre maintenant, murmura L'Allemand satisfait. Ils se tiennent tranquilles, bon.

□ Mais comment savaient-ils que le serpent vermillon s'était échappé ? demandai-je. Ils sont dans l'obscurité, et le serpent ne faisait pas de bruit.

Le naturaliste se mit à rire, du rire satisfait de l'homme qu'une question comme la mienne chatouille agréablement.

□ Comment ? répéta-t-il. Mon ami, le gibbon, là-bas, dedans, il l'a senti dans son sang, *ja*. Lui, il a geint doucement, oh ! si doucement, et la nouvelle a couru dans toutes les cages. L'obscurité ne change rien pour les créatures sauvages. Le plus petit morceau de leur corps est un œil. Chaque petit poil écoute et leur dit quelque chose. C'est comme ça doit être. J'ai senti le changement dans leur ton. Je rêvais de la ménagerie Jan Wyck à Amsterdam, à ce moment précis, et je me réveille en vitesse. La guenon noire, elle est pleine de sagesse, mais le ton des autres était passé au *pianissimo*, bien, bien vite. Un serpent, c'est une bête qui peut se faufiler partout. Écoute-les maintenant. Je ne leur ai pas dit qu'il était rentré, mais ils le savent.

Une espèce de nausée s'était emparée de moi, tandis que l'Allemand parlait, ânonnant, cherchant ses mots. Le bungalow m'apparaissait, à moi, comme une tache lépreuse dans cette jungle de *tapangs*, pandanus, et santals sauvages qui se balançaient, reliés les uns aux autres par des lianes exubérantes. Les plaintes, reniflements et froissements de protestation me faisaient frissonner, et je fus surpris d'exprimer tout haut mes pensées.

□ Cela semble d'une cruauté si diabolique, balbutiai-je. Si vous regardez ...

Le naturaliste m'interrompit avec un rire tranquille, et je gardai le silence. Il tirait de vigoureuses bouffées de sa pipe d'écume de mer.

□ Ce n'est pas cruel, dit-il avec lenteur. Là-bas - il agita la main dans la direction de la tache bleu-noir de la jungle, qui semblait servir de fondation au ciel nacré -, ils se nourrissent les uns des autres. Mes prisonniers sont à l'abri, ils ne manquent de rien. Vous n'avez pas entendu tout à l'heure comment ils s'inquiétaient quand le serpent s'était échappé ? Bon ! La guenon noire a un petit et elle avait peur. La vie de la jungle n'est pas longue pour les faibles. J'étais à Amsterdam il y a cinq ans, *ach Gott* ! Ça me semble cinquante ans et chez Hagenbeck, je vois une *mias* qui n'avait qu'une oreille. Je l'avais prise au piège, il y avait des années. Elle était en bon état ... Est-ce qu'elle serait encore en vie ici ? Je ne sais pas.

Le bungalow déversait toujours ce bourdonnement irritant ; il flottait et se répandait dans la nuit, qui semblait tout oreilles dans l'effort qu'elle faisait pour le recueillir ...

□ Non, la captivité n'est pas mauvaise, s'ils sont bien traités, continua le naturaliste. Et pouvez-vous me dire où ils ne sont pas bien traités ?

Je ne répondis pas. Mis en demeure de donner des raisons, pour étayer la protestation que j'avais balbutiée, je me trouvais pris de court. Les captifs de Schreiber étaient bien nourris : Le petit singe était protégé contre le serpent.

Le gros Allemand fuma en silence pendant quelques minutes, les yeux fixés sur la ceinture de jungle qui nous faisait face.

□ Les zoologistes traitent mieux leurs animaux que la société ne traite les hommes, dit-il avec douceur. Et les naturalistes ? Eh bien ! Ils les traitent bien. Je n'en ai pas connu, qui fassent autrement.

Il s'arrêta un instant, puis il fit entendre un petit gloussement. La mémoire avait fait passer au premier plan quelque chose qui lui déplaisait.

□ Je me suis trompé, remarqua-t-il d'un ton rude. J'en ai connu un. La nuit est encore jeune, je vais vous en parler. Ça se passait il y a longtemps, les premiers temps que j'étais sur les rives de la Samarahana. Fogelberg et moi, nous étions venus ensemble. Le nom de cet homme était Lesohn, Pierre Lesohn, et c'était une espèce de naturaliste. C'est-à-dire que son cœur n'était pas dans son travail. *Nein* ! Il pensait toujours à d'autres moyens de gagner de l'argent, et aucun homme qui se dit naturaliste ne peut faire cela. C'est un travail qui

vous prend tout entier : cœur, âme, cerveau, tout. C'est pourquoi j'ai dit que Lesohn n'était pas un naturaliste. Le démon du mécontentement le rongait, et dans cette profession, il n'y a pas de place pour le mécontentement. Non, mon ami.

» Un jour, dans ma barque, je descendis jusqu'à la maison de Lesohn, et il me mit sous les yeux un illustré de Paris. Il riait, très surexcité. Il était presque toujours ainsi, les mécontents le sont toujours..

» □ Que pensez-vous de cela ? dit-il.

» Je lus les lignes du journal, et regardai l'image qui allait avec. C'était une photo d'un orang-outang, et au-dessous, elle portait le nom de l'animal. Il avait deux noms, comme vous et moi. Il était là, assis devant un bureau. Il fumait un cigare, et faisait semblant d'écrire une lettre. Cela me donna la nausée. C'était pas bon pour moi. Je rendis le journal à Lesohn et ne dis rien,

» □ Eh bien, dit-il d'un ton sec. Je vous ai demandé ce que vous en pensiez.

» □ Pas grand chose, dis-je. Ça m'intéresse pas.

» □ Vieil imbécile ! s'écria-t-il, ce singe gagne deux cents livres par semaine au *Royal Music Hall* de Piccadilly. Il fait la fortune de celui qui l'a dressé.

» □ Ça m'est égal, dis-je. Ça ne me trouble pas du tout.

» □ Ah ! Ah ! fit-il en ricanant. Vous voulez travailler dans cette sacrée jungle jusqu'à votre mort, eh ? J'ai d'autres choses en tête, Schreiber.

» Je le savais, mais je ne l'interrompis pas encore.

» □ Oui, s'écria-t-il, je ne veux pas être enterré ici avec des *wawas* pour chanter la « Marche Funèbre » sur ma tombe. Je veux mourir à Paris, et je veux avoir du bon temps avant de mourir, Schreiber. Il y a une fille dont le père tient le Café des Primeroses. *Mon Dieu !* Pourquoi suis-je venu dans ce pays abandonné ?

» □ Et en quoi ça vous aidera-t-il ? demandai-je, montrant du doigt le journal avec l'image de l'orang-outang savant.

» □ En quoi ? hurla-t-il, en quoi ? Mais, espèce d'imbécile, moi, Pierre Lesohn, je dresserai un orang-outang, moi aussi.

» □ Ça n'est pas bon de changer une brute en un être humain, dis-je.

Je ne le tenterais pas si j'étais vous.

» Lesohn rit tellement lorsque je lui dis cela qu'il en eut presque des convulsions. Il trouvait que c'était une bonne plaisanterie. Il se laissa tomber sur le lit et rit pendant dix bonnes minutes. C'était un malin, ce Lesohn, trop malin pour quitter Paris. Les malins devraient toujours rester dans les villes. La jungle n'est pas pour eux. Elle ne convient qu'aux hommes dont tes facultés ont été éprouvées. Lesohn n'avait jamais eu le temps de se soumettre à cette épreuve. Il était trop occupé à échafauder des-plans.

Schreiber s'arrêta et se pencha de nouveau en avant. Il y avait une note discordante dans Je bourdonnement qui venait de la prison, et, comme un chef d'orchestre, il tâchait de distinguer d'où venait cette discordance. Il se leva avec précaution et disparut dans l'obscurité de l'intérieur.

Lorsqu'il revint, il alluma lentement sa pipe □ la vie de la jungle rend les mouvements de l'homme calmes et délibérés □ puis il se renversa de nouveau dans le siège de sa fabrication.

□ Le petit de la guenon est malade, expliqua-t-il. S'il était dans la jungle, il mourrait. Ici, il vivra, je pense. Mais revenons-en à Lesohn, le Français malin, qui aurait dû rester à Paris, Il avait collé cette gravure du singe-homme au-dessus de sa couchette, et il la regardait tous les jours. Elle se glissait entre le sommeil et lui.

» □ Deux cents livres par semaine, s'écria-t-il, Penses-y, tête carrée de vieil Allemand. Ça fait presque cinq mille francs ! Quatre mille marks ! Est-ce que nous ne pourrions pas en dresser un, nous aussi ?_

» □ Pas moi, dis-je. J'aime l'orang-outang comme il est. Il me convient ainsi. S'il devenait assez intelligent pour fumer mes cigares et lire mes lettres, je ne l'aimerais plus du tout. Il ne serait plus à la place que Dieu lui a assignée dans le règne animal.

» J'ennuyais Lesohn en disant cela. Je l'ennuyais fort.

Trois jours après, un dayak prit au piège un orang-outang qui émergeait à peine de la prime enfance, et le Français se dépêcha de l'acheter.

» □ C'est exactement la taille qu'il me faut, dit-il à Fogelberg et à moi-même. Je veux le dresser aussi vite que possible. Ah ! Ah ! Mes deux imbéciles, attendez un peu. Il y a une petite fille dont le père tient le Café des Primeroses. Attendez, l'Allemand, et vous verrez ce qui

arrivera. Le professeur Pierre Lesohn et son merveilleux orang-outang savant ! Cinq mille francs par semaine ! Ce n'est pas bon ?

» Mais Fogelberg et moi ne disions rien. Nous connaissions la place de l'orang-outang dans le règne animal, et nous ne demandions qu'à le laisser à son véritable niveau. Notre mère nature décide des rangs, et dieu sait que l'orang-outang n'est pas une créature à envoyer des billets à sa bonne amie, ou à tirer des bouffées d'un cigare, assis, portant des bottes trop serrées qui lui pincement les orteils, ces orteils qui ont été faits pour qu'il avance en se lançant d'un palmier à l'autre. Depuis le pangolin mangeur de fourmis, avec son armure de corne, jusqu'à Pierre Lesohn lui-même, notre mère nature a arrangé les choses très convenablement et très posément.

» Lesohn n'était pas fait pour vivre dans la brousse. Non, mon ami. Il était toujours en effervescence, tout en nerfs, et dix fois par jour, il lui fallait donner un aliment à cette surexcitation. Il n'y a rien de sensationnel ici. Rien du tout. Les gens des villes croient qu'il se passe des choses chez nous. Ils se trompent. C'est un berceau où vous pouvez reposer si vous vous tenez tranquille. Comprenez-vous ? Le Français ne pouvait pas se tenir tranquille. Il y avait à peine deux jours qu'il possédait son orang-outang que déjà son imagination faisait de lui un millionnaire. Oui, oui. Il s'achetait un hôtel à Passy, une voiture avec un attelage, et les sourires des ballerines du Grand Casino. Il y a des hommes comme ça. Leurs visions sont des carrosses qui les emportent tout droit en enfer. Il avait sous sa couchette une bouteille carrée, et il portait des toasts au singe et au bon temps qu'il allait avoir à Paris, des toasts bien trop fréquents à mon sens.

» Ce singe apprit très vite des tours. C'était un excellent mime. Toutes les fois que Fogelberg et moi ramions jusqu'au bungalow de Lesohn, le Français nous amenait au trot cette satanée bête toute velue pour nous faire apprécier ses tours. Ça ne plaisait ni à Fogelberg, ni à moi. *Nein !* Nous le dîmes à Lesohn, et il en rit, et se moqua de nous.

» □ Ah ! Pauvres vieux imbéciles ! s'écria-t-il, ah ! Pauvres vieux piègeurs de singes ! Attendez un peu ! Le professeur et son orang-outang savant à cinq mille francs par semaine ! Cinq mille francs ! pensez un peu ! Au Café des Primeroses, je penserai parfois à vous deux, pauvres imbéciles, sur les rives puantes de la Samarahan.

» Il devenait fou à penser au bon temps qu'il aurait sur les boulevards. Il buvait, *Gott im Himmel !* Comme il buvait ! Il se voyait se pavanant dans toute l'Europe avec le singe qui lui rapportait de l'argent. Il était vraiment fou. Et je crois que l'orang-outang commençait à trouver

qu'il était fou. Il restait assis à côté de Lesohn, tourmentant sa pauvre cervelle à chercher pourquoi le Français s'excitait ainsi. La bête ne connaissait pas les rêves de M. Pierre Lesohn. Non, mon ami. Elle ne savait pas que le Français allait faire de sa sagesse à lui un piédestal sur lequel il se jucherait pour envoyer des baisers à la Voie Lactée. Oh, non ! Ce n'était qu'un orang-outang, et il ne savait pas que les gens seraient prêts à payer quatre mille marks par semaine pour le voir plonger son museau bleu dans une chope et fumer une cigarette. *Ach ! Ça me rend malade.*

» Mais voilà qu'un jour le singe se mit à boudier et refusa de faire la moindre chose. Je crois que Lesohn était ivre ce jour-là. Il devait l'être. La bête boudait et le Français était ivre. Pierre me le raconta par la suite. Le *mias* renversa les casiers de spécimens et fit toutes sortes de caprices ; Lesohn en fit autant. Il voyait les boulevards et l'hôtel de Passy et les ballerines et le Café des Primeroses s'évanouir, à cause des caprices du singe, et il en tomba malade, très malade. Il buvait de grands coups à la bouteille, si bien qu'il était presque fou, et puis il a fait quelque chose.

Les profondeurs bleues de la jungle semblaient frémir, tandis que Schreiber s'interrompait pour écouter une fois encore les bruits provenant de l'intérieur. Il y avait de la magie noire dans la tiédeur de la nuit. Elle vous frôlait de ses doigts mystérieux. Elle guettait à l'extérieur du bungalow solitaire, étonnée, curieuse, les yeux grands ouverts.

□ Il a dû être pris de folie, continua l'Allemand, de folie ou de boisson. La Samarahan coulait tout à côté du bungalow de Lesohn, et la Samarahan à cet endroit était pleine de vie. Des crocodiles, boueux, laids, au dos de phoques, y dormaient dans la vase tout le long du jour. Pouah ! J'ai horreur des crocodiles. Ils me donnent la nausée. Le Français, lui, il était fou, fou d'alcool et fou parce qu'il croyait que l'orang-outang devenait stupide.

□ Et alors ? demandai-je. Que se passa-t-il ?

La nuit prêtait l'oreille à cette histoire. Le bourdonnement des prisonniers diminua jusqu'à n'être plus qu'un léger murmure.

- Alors, répéta le naturaliste, Pierre Lesohn donna à cet orang-outang une leçon d'obéissance. Il attacha l'animal à un tronc d'arbre près des rives limoneuses, oui, près des rives limoneuses, puantes, gluantes, qui sentent l'*assa foetida*, tandis que lui, Pierre, s'étendait sur la véranda de son bungalow, son Winchester sur les genoux.

» L'orang-outang geignait et Lesohn riait. Il me le raconta par la suite. L'orang-outang ne cessait de geindre. Puis, il cria de terreur. Un morceau de boue se mit à bouger, et le gros *mias* eut peur, très peur. Vous connaissez le regard froid du crocodile. C'est un glaçon. C'est l'œil du requin mangeur d'hommes. Aucun animal n'a un regard aussi froid. Le requin ? *Nein !* Le requin a l'œil combatif. Le crocodile ne combat pas. Il attend que toutes les cartes soient de son côté. C'est un démon. L'animal que Lesohn avait attaché attirait cette brute répugnante dans sa vase, et l'orang-outang avait eu la sottise de lui révéler en geignant qu'il était à sa merci.

□ Vous comprenez ?

» Le crocodile le guetta pendant une heure, deux heures, trois heures. Il pensait que c'était peut-être un piège. Lesohn guettait de son côté. Il apprenait au singe comme ils sont malins les types qui viennent de Paris.

» Le crocodile fit tomber la vase de son dos pour mieux y voir, et l'orang-outang hurla pour demander à Pierre de le sauver. Il hurla de toutes ses forces. Il bégayait, pour, dire ce qu'il apprendrait si Lesohn venait à son secours, bien vite, mais Lesohn sourit pour lui-même et ne bougea pas.

» Le crocodile se tira de la vase, et regarda le *mias* et le *mias* frissonna de tous ses membres. Lesohn me le raconta par la suite. Il dit que le singe le couvrit d'injures lorsque le crocodile, d'un mouvement sec, chassa l'eau de son œil, et avança un peu sur la rive. Ce regard glacé fascinait l'orang-outang. Il reprit courage. Il glapit et pria dans le jargon des singes, et ça donna des tas de courage au crocodile. *Ach ! Oui !* Il pensa qu'il tenait les quatre as dans la partie qu'il jouait avec l'orang-outang et il pensa que c'est bon de risquer sa chance. Il fonça vers l'arbre. Mais Pierre attendait ce moment. Il épaula son fusil, vite. La balle atteignit la bête dans l'œil et, flop ! il retomba avec un grognement dans la vase puante.

» Vous voyez le genre d'homme que c'était, Lesohn ? C'était un fou.

» Le lendemain, lorsque nous sommes descendus chez lui, Fogelberg et moi, il nous a tout raconté, et il a bien ri. L'orang-outang avait si peur que Lesohn recommence ce tour, qu'il s'affairait autour de nous, faisant tout ce qu'il pouvait. *Gott !* Ce qu'il avait peut, ce singe ! Je parie que la nuit il rêvait de ce glaçon qu'était l'œil du crocodile. Chaque fois que Lesohn le regardait, il se mettait à trembler comme s'il allait avoir une crise, et il geignait comme un enfant. Le crocodile l'avait guetté trois heures. Vous comprenez ?

» - Regardez-le, hurlait le Français. Il ne boude plus ! Je l'ai maté ! Ici, glapit-il, s'adressant à l'orang-outang. Apporte-moi ma bouteille !

» Et il fallait voir le singe se précipiter pour aller la chercher ! Il y allait comme s'il s'agissait de vie ou de mort pour lui, et je suppose que c'était bien ça dans son idée. Et Lesohn se tordait de rire et hurlait si fort qu'on pouvait l'entendre jusqu'à Brunéi. Il jurait que le regard glacé du crocodile était bien la meilleure chose au monde pour ramener un singe à la raison.

» □ Je vais l'emmener à Singapore la semaine prochaine, et là, je prendrai le bateau pour Colombo, et puis je m'embarquerai pour Paris par les Messageries Maritimes. Cinq mille francs par semaine ! Vous me lirez. *Mon Dieu !* Oui ! Vous lirez des choses sur Pierre Lesohn, le professeur Pierre Lesohn et son orang-outang savant ...

Schreiber fit une pause dans son récit. Un vent arriva de la mer de Chine, chargea à travers la jungle, et taillada les feuilles de palmiers, tel un régiment de cuirassiers fonçant à travers l'espace dans un bruit de tonnerre. Il mourut brusquement, faisant place à une singulière atmosphère d'attente, qui mettait les nerfs à vif. La nuit semblait tendre l'oreille pour guetter la venue d'une chose dont elle savait qu'elle viendrait.

□ Continuez, dis-je avec passion. Racontez ! Racontez ce qui s'est passé !

□ Quatre jours après cette soirée, dit Schreiber calmement, je descendis en barque la rivière Samarahan. Lorsque j'arrivai au niveau du bungalow de Lesohn, je l'appelai, mais n'obtins pas de réponse. Il est dans la forêt, me dis-je, je vais aller jusqu'à sa cabane et boire quelque chose. Il faisait diablement chaud, et la Samarahan n'est pas un lieu de villégiature. *Nein !* Pas du tout.

» Avez-vous jamais eu cette impression qu'un silence peut être trop silencieux ? Parfois, dans la jungle, je décèle un calme qui est suspect. C'est ce que j'ai ressenti ce soir, quand le serpent vermillon s'est échappé. Souvent, dans la forêt, ce calme étouffe le crissement des cigales, et semble empêcher les petites feuilles d'herbe de remuer. *Ja !* C'est étrange. Chaque fois que je sens un tel silence, je suis sur mes gardes. Je n'ai pas peur, mais je sais que d'autres créatures, qui sentent des choses que je ne peux pas sentir, ont très peur. C'était un silence de ce genre que je sentais en suivant l'allée qui menait au bungalow de Lesohn. Il me palpait comme dix mille mains froides. Je n'ai pas d'imagination, mais, dans la jungle, on finit par avoir la peau qui sent, voit, entend. Et ma peau, à ce moment, faisait des heures

supplémentaires ... Elle disait à mon cerveau quelque chose qu'il ne pouvait comprendre.

» Je traversai sur la pointe des pieds le bouquet de manguiers au bout de l'allée. Pourquoi ? Je ne sais, mais c'est ainsi. J'étais sur le point de faire une découverte. Je le savais. Je m'arrêtai, glissai un regard à travers les branches, et je vis quelque chose. *Gott !* Oui, je vis quelque chose qui me fit essayer de saisir la nouvelle que ma peau s'efforçait de me communiquer. Je savais et je ne savais pas. Comprenez-vous ? Je poursuivais cette chose dans tous les recoins de mon cerveau, et chaque minute m'en rapprochait. Les choses auxquelles je pensais la rapprochaient et mes lèvres en étaient sèches. Je pensais à ce que Lesohn avait fait à cet orang-outang, qu'il avait attaché à un arbre, et plongé dans une crise de terreur folle, à cause du regard de glace du crocodile au dos écaillé. Tout en roulant ces pensées dans ma tête j'observais la véranda du bungalow. Il me semblait voir le singe attaché à l'arbre, et cet œil glacé le regardant depuis la vase, et puis ... je sus ! Cela me vint en un éclair. Il me sembla que j'avais reçu un sac de sable sur la tête.

» Pendant trois minutes, je ne pus bouger. Enfin, en chancelant, je me dirigeai vers la véranda. Savez-vous ce qu'il y avait ? *Ce gros, cet horrible mias tripotait le fusil du Français, et pleurait comme un homme.*

» - Où est Lesohn ? criai-je, où est-il ?

» Et puis, je ris comme un fou de ma question. Ma peau, qui était tout yeux et tout oreilles, m'avait dit où était Lesohn. *Ja !* C'était ainsi.

» Le gros *mias* se dressa d'un bond et me regarda comme s'il comprenait toutes mes paroles. Mes jambes étaient aussi molles que deux brins d'herbe. Je n'avais pas assisté à la chose. *Ach !* C'était étrange. Je croyais avoir rêvé, puis je sus qu'il n'en était rien. C'était ce silence, le *mias* qui pleurait, et quelque chose en moi me disant que ce n'était pas bon d'apprendre trop de choses à une bête.

» - Où est-il ? criai-je une seconde fois. Montre-moi où il est ..

» L'orang-outang essuya les larmes de son affreux museau bleu, et me toucha de son gros bras velu, puis il partit en traînant les pattes vers la rive boueuse où le Français l'avait enchaîné pour lui donner une petite leçon d'obéissance.

» J'en avais mal au cœur. Cette atmosphère me mettait sens dessus dessous. Je savais ce qui s'était passé. Oui, je savais. Mon esprit avait tout rassemblé, comme les morceaux d'un puzzle. Je savais ce que

Lesohn avait fait à la bête. Je connaissais la manie d'imitation qu'avait le *mias*, et je savais que Pierre était souvent ivre, très souvent ivre. Et puis, il y avait ce savoir que ma peau avait extrait du silence. Une sueur froide ruisselait sur moi, tandis que je suivais l'orang-outang. Je serrais le fusil dans mes mains en approchant de la rive, cherchant autour de moi quelque chose pour confirmer l'horreur que mon âme avait pressentie. Et la preuve était là. C'était une manche de veste attachée à l'arbre où le Français avait attaché le *mias* une semaine auparavant, et la manche n'était pas vide. *Nein !* Les cordes avaient été serrées autour du poignet de Lesohn, et les cordes étaient très solides. Elles avaient résisté à la traction et étaient là, comme preuve de ce qui s'était passé.

» Tout était si clair pour moi. Lesohn devait être ivre, vous comprenez ? Eh bien, pendant qu'il était ivre, l'idée avait dû venir dans la vilaine tête de cette brute de faire éprouver à Pierre le frisson que donne le regard de glace de ce démon de la vase, au dos écailleux. Il avait attaché Lesohn à l'arbre, puis il avait pris le fusil et copié le Français en se tenant assis sur la véranda pour guetter la première de ces créatures qui découvrirait que Lesohn était à sa merci.

» C'était clair, oh ! Tellement clair pour moi ! Mais le Français, lorsqu'il avait dressé l'orang-outang, avait négligé de lui apprendre à charger un fusil. C'était malencontreux, n'est-ce pas ? Le fusil était vide et lorsque les bêtes sortirent de la vase, le *mias* ne put rien faire. *Gott*, non ! Il tripota la culasse, puis pleura comme un être humain, jusqu'à ma venue, et alors il était trop tard.

□ Qu'avez-vous fait ? m'écriai-je, tandis que la basse profonde de l'Allemand se trouvait comme assaillie et étouffée par les pulsations du silence.

□ Rien, répondit calmement Schreiber. Lesohn m'avait raconté ce qu'il avait fait à cette bête. Le destin, Némésis, donnez-lui le nom qu'il vous plaira, a des voies étranges. Je regardai l'orang-outang, et il recula en pleurant. Il se retourna une douzaine de fois, pleurant toujours, jusqu'à ce que la jungle l'ait englouti. Quelque-part là-bas (l'Allemand fit un signe de la main du côté de la forêt obscure qui guettait et écoutait), il y a un orang-outang, obsédé par une tragédie ...

LA DAME SUR LE CHEVAL GRIS

(The Lady of the Grey)

par JOHN COLLIER

Ringwood était le dernier représentant d'une famille anglo-irlandaise de County Clare, qui au cours de ces trois derniers siècles avait mené une vie fort dissipée. Peu à peu, toutes les propriétés avaient été vendues, à moins qu'elles n'eussent été incendiées par les habitants du pays, las d'être opprimés. Maintenant, la famille Ringwood ne possédait plus un seul pouce de terrain. Cependant, le dernier descendant avait encore quelques centaines de livres de rentes et, si les domaines ancestraux s'étaient volatilisés, il avait au moins hérité d'un instinct qui lui faisait considérer l'Irlande tout entière comme sa propriété personnelle. En conséquence de quoi il se réjouissait que chevaux, renards, saumons, gibiers et filles fussent en abondance dans le pays.

Ringwood, avide de ces plaisirs, passait son temps à traverser l'Irlande de Dongeral à Wexford d'un bout de l'année à l'autre. Il n'y avait pas une chasse qu'il n'eût conduite au moins une fois, monté sur un cheval emprunté. Il n'y avait pas un seul pont qu'il n'eût franchi par un matin de mai, pas une seule salle d'auberge où il ne se fût endormi en ronflant, un après-midi d'hiver, devant le feu qui flambait dans la cheminée.

Il avait un ami intime nommé Bates, qui était de son espèce. Bates aussi était grand et mince. Bates aussi avait le visage osseux et boucané par le vent, cette arrogance mesquine et cette façon seigneuriale de courtoiser les filles, dans les fermes ou les étables.

Ni l'un ni l'autre ne s'écrivaient jamais, ce qui ne les empêchait pas de savoir où se trouver à n'importe quel moment. Le contrôleur du train, qui fermait volontairement les yeux, lorsqu'il surprenait Ringwood en première classe avec un billet de troisième, le tenait au courant des allées et venues de Mr. Bates. Il lui disait, par exemple, avoir rencontré ce dernier ... dans les mêmes conditions, le jeudi précédent, et qu'il se rendait alors à Killorglin pour une semaine ou deux. La serveuse d'une auberge de pêcheurs trouvait le temps d'annoncer à Bates que Ringwood s'était rendu à Lough Corrib pour y pêcher le brochet. Les policiers, les prêtres, les gardes-chasse et même les

cantonniers sur les routes transmettaient les nouvelles. De sorte que s'il semblait que l'un des deux fût dans une période de chance, l'autre emballait aussitôt ses affaires dans son vieux sac de voyage, prenait ses lignes et ses fusils pour partir rejoindre son ami.

C'est ainsi que, un certain après-midi d'hiver, Ringwood revenait de Ballyneary. La journée avait été particulièrement morne. Soudain, il fut hélé par un maquignon borgne de sa connaissance qui, roulant dans un cabriolet, le croisa sur la route. Il dit à notre ami arriver tout droit de Galway où il avait rencontré Mr. Bates, lequel se rendait dans un village nommé Knockderry. Le maquignon ajouta que Mr. Bates lui avait bien recommandé de faire part de cette nouvelle à Mr. Ringwood si, par hasard, il le voyait.

Ringwood réfléchit longuement à ce message et remarqua qu'il était très particulier : en effet, son ami n'avait pas précisé s'il s'agissait d'une partie de chasse ou de pêche. À moins qu'il n'ait fait la connaissance de quelques crésus, propriétaire de nombreux chevaux qu'il leur prêterait volontiers. « Dans ce cas-là, se dit Ringwood, il aurait certainement nommé ce richard. Je parierais qu'il est sur la piste de deux sœurs : c'est la raison pour laquelle il m'appelle, J'en suis sûr ! »

À cette pensée, un sourire rusé plissa son nez à la manière d'un renard. Il fit sa valise sur-le-champ et partit en direction de Knockderry, où ses nombreuses pérégrinations de chasseur en quête de gibier à poils, à plumes, ou de filles ne l'avaient encore jamais mené.

Il trouva le parcours fort long et, quand il y fut arrivé, l'endroit bien morne. Il y avait les habituelles collines, basses et tristes, entourant le village, la rivière qui traversait la vallée et l'éternelle tour démantelée posée sur une petite hauteur à laquelle on accédait par un semblant d'allée tracée au milieu d'arbres disséminés.

Le village lui-même ressemblait à beaucoup d'autres : quelques maisons misérables, un moulin en ruines, une demi-douzaine d'estaminets et une auberge où un gentilhomme, ayant déjà la pratique des plats rustiques, pouvait s'installer.

C'est là que Ringwood descendit de la voiture qu'il avait louée. Il pénétra dans la cuisine, y trouva la patronne et lui demanda où était son ami, M. Bates.

- Bien sûr, Votre Honneur, répondit la femme, le monsieur habite ici. Enfin il y habite pour ainsi dire, mais en ce moment, il n'est pas là.

- Comment ? s'exclama Ringwood.

- Sa valise est ici, et ses affaires aussi. Même qu'elles occupent ma plus grande chambre (ce qui n'empêche que j'en ai une tout aussi belle). Il est resté à l'auberge presque toute la semaine. Mais, avant-hier, il est sorti pour faire un petit bout de promenade et, me croirez-vous, monsieur, nous ne l'avons pas revu depuis.

- Il va revenir, dit Ringwood. Montrez-moi une chambre, je vais m'installer ici pour l'attendre.

Donc, il s'installa et resta, en effet, toute la soirée à l'attendre. Mais Bates ne parut pas. Cependant, ce genre de choses ne surprend personne en Irlande, et, si Ringwood était impatient, c'était uniquement parce qu'il pensait aux deux sœurs dont il mourait d'envie de faire la connaissance.

Les deux jours qui suivirent, il passa son temps à parcourir sentiers et chemins des environs, dans l'espoir de découvrir ces deux beautés ou, à défaut, une autre.

Il n'avait aucune idée préconçue, mais eût préféré une paysanne parce qu'il n'avait pas envie de perdre du temps en travaux d'approche.

Le second après-midi, au moment où le soir commençait à tomber, il se trouvait à environ quinze cents mètres du village. C'est alors qu'il rencontra un troupeau de vaches couvertes de boue, conduites par une jeune fille. Notre ami jeta un coup d'œil à celle-ci puis s'arrêta net. Le sourire qui se dessina sur ses lèvres accentua encore sa ressemblance avec un renard.

C'était une enfant n'ayant pas vingt ans. Ses jambes nues étaient tachées de boue et égratignées par les ronces. Mais elle était si jolie que le sang seigneurial de tous les Ringwood se mit à bouillir dans les veines de leur dernier descendant, lequel éprouva subitement l'irrésistible désir de boire une tasse de lait.

Il attendit donc une minute ou deux, puis se mit à suivre le troupeau avec désinvolture. Il avait l'intention, dès qu'il apercevrait l'étable, de demander qu'on lui accorde cet innocent rafraîchissement, ce qui lui permettrait de lier conversation et de conclure rapidement l'affaire.

On dit qu'un bonheur ne vient jamais seul, pas plus, du reste, qu'un malheur. Tandis que Ringwood suivait cette charmeuse, se jurant à lui-même qu'elle était unique dans le pays, il entendit le bruit d'un sabot de cheval et tourna la tête. Un cheval gris perle s'approchait de lui, débouchant sans doute d'un chemin de traverse, car, quelques instants auparavant, il était invisible.

Un cheval gris ne présente pas une telle importance, surtout quand on a un aussi urgent besoin d'une tasse de lait. Mais, pour deux raisons, ce cheval gris différait de tous les autres de même race et de même couleur.

D'abord, ce n'était ni une haridelle ni un coursier. Il relevait drôlement les jambes en marchant, il avait une toute petite tête et de larges naseaux qui ne manquaient pas de distinction: En outre □ et cela enleva à Ringwood toute curiosité sur la race de l'animal □ le cheval gris était monté par une jeune fille qui, incontestablement, était la plus jolie qu'il eût vue de sa vie.

Ringwood la regarda. Tandis qu'elle émergeait lentement du crépuscule, elle leva les yeux et, à son tour, regarda fixement Ringwood. Celui-ci en oublia aussitôt la petite paysanne avec ses vaches. En fait, il oublia tout.

Le cheval s'approchait et la jeune fille continuait d'observer Ringwood qui, lui aussi, ta contemplait. Et c'était plus qu'un simple échange de regards : tout à la fois, un engagement et une union.

Un instant plus tard, le cheval l'avait dépassé, le laissant figé d'admiration au bord de la route. Ringwood ne put ni bouger ni crier : de toute façon, il était trop ému pour tenter le moindre geste. Il se contenta de regarder la monture s'éloigner. Il vit le cheval et sa cavalière s'enfoncer dans le crépuscule hivernal, obliquer vers un portail à demi arraché, au détour de la route. Avant de s'y engager, la jeune fille tourna la tête et siffla ; alors seulement Ringwood s'aperçut qu'un chien, arrêté auprès de lui, reniflait ses jambes. Tout d'abord, il crut que c'était un petit chien-loup mais, bientôt, il se rendit compte que c'était un corniaud. Il le vit courir après la cavalière en boitillant, la queue entre les pattes, et pensa que le pauvre animal avait dû être roué de coups peu de temps auparavant, vu les marques qu'il portait sur l'échine.

Mais il avait mieux à faire que s'occuper du chien. Dès qu'il fut revenu de son premier étonnement, il se dirigea vers le portail. Quand il y parvint, la jeune fille était déjà hors de vue, mais il reconnut l'allée en friche qui conduisait à la tour démantelée posée à flanc de colline.

Ringwood estima que toutes ces émotions suffisaient pour la journée et rentra à l'auberge. Bates en était toujours absent, ce qui était préférable. Ringwood voulait avoir cette soirée à lui tout seul pour préparer son plan de campagne.

« Ce cheval, se dit-il, ne vaut pas vingt livres. Donc, elle n'est pas très

riche. Tant mieux ! D'ailleurs, elle n'était pas tellement bien habillée. Je ne me rappelle même pas ce qu'elle avait sur le dos ... sans doute une espèce de cape ou quelque chose comme ça. Et puis, elle vit dans cette vieille tour ... que je croyais complètement en ruines. Sans doute reste-t-il une ou deux pièces habitables au rez-de-chaussée : le château de la misère ! Une de ces filles qui a du sang bleu dans les veines, mais pas un sou vaillant. Elle vit, loin de tout le monde, dans un de ces bleds oubliés de Dieu. Elle ne doit même pas voir un homme par an, rien d'étonnant donc qu'elle m'ait regardé ! Si j'étais sûr qu'elle habite là toute seule, je n'aurais pas besoin d'une lettre d'introduction pour me présenter. Cependant, on ne sait jamais, il peut y avoir un père, un frère, ou quelqu'un ! Bah ! J'arriverai bien à me tirer d'affaire ! »

Lorsque l'aubergiste apporta la lampe, il lui demanda :

☐ Dites-moi, qui est donc cette jeune dame qui monte un drôle de cheval gris ?

☐ Une jeune dame, répéta l'aubergiste surprise, sur un cheval gris ?

☐ Oui, répondit-il, elle m'a dépassé dans le sentier qui mène ici et a pris la vieille allée qui conduit à la tour.

☐ Oh ! dit la brave femme, que la Vierge Marie vous garde et vous protège ! C'est la belle dame de Murrough que vous avez vue.

☐ Murrough, fit-il, c'est son nom ? Eh bien ! C'est un beau nom de l'ouest de l'Irlande.

☐ C'est vrai, reprit l'aubergiste, car il y avait des rois et des reines de ce nom dans le Connaught avant l'arrivée des Saxons. Et on dit qu'elle, la dame, a le visage d'une reine.

☐ Ceux qui le prétendent ont raison, opina Ringwood en ajoutant : Apportez-moi du whisky et de l'eau afin que je sois tout à fait bien.

Un instant, il fut sur le point de demander si Miss Murrough avait quelque chose ressemblant à un père ou un frère qui habitait la tour avec elle, mais il avait pour principe que, dans des affaires de ce genre, moins on parle, mieux ça vaut. Aussi s'installa-t-il près du feu et se remémora-t-il la beauté de la jeune fille, l'expression du regard qu'elle lui avait jeté. Il décida que le plus petit prétexte lui serait bon pour se rendre à la tour.

Ringwood n'était jamais à court de prétextes ; l'après-midi suivant, il se fit beau et partit en direction de la vieille allée. Il franchit le portail et suivit le chemin ombragé de vieux arbres aux branches pendantes.

Le lierre les recouvrait presque entièrement et leur feuillage était si épais qu'il faisait régner la pénombre. Ringwood essayait d'apercevoir la tour, mais le chemin faisait un coude et la demeure était encore cachée.

Quand il parvint au bout de l'allée, il vit, immobile, la jeune fille qui paraissait l'attendre.

□ Bonjour, Miss Murrough, dit-il, dès qu'il fut parvenu à portée de voix. J'espère que je ne vous dérange pas ? Je crois avoir eu le plaisir de rencontrer un de vos parents, voici un mois à peine, à Cork.

À ce moment, il se trouva assez près d'elle pour revoir l'expression de ses yeux et il s'arrêta de parler. Tous les mots qu'il prononçait lui parurent soudain dépourvus de sens.

□ Je pensais bien que vous viendriez, dit-elle.

□ Mon Dieu, fit-il, il fallait que je vienne. Dites-moi ... êtes-vous toute seule ici ?

□ Toute seule, répondit-elle, et elle tendit sa main comme pour le conduire.

Ringwood bénit sa bonne étoile, et s'apprêta à prendre cette main. Mais alors le corniaud bondit entre eux et le fit presque tomber.

□ Va coucher ! cria-t-elle, en levant sa main. Retourne à ta niche !

Le chien s'accroupit, gémit, et se mit à ramper derrière la jeune fille.

□ Il faut se méfier de cet animal, fit-elle.

□ Il est bien gentil, répondit Ringwood, il a l'air d'un chien qui connaît son monde. Moi j'aime bien les corniauds, ce sont des bêtes intelligentes. Quoi ? Tu veux me dire quelque chose ?

Ringwood avait pour habitude de complimenter les dames sur leurs chiens et, en outre, celui-ci gémissait et pleurait d'une façon assez extraordinaire.

□ Tranquille ! commanda la jeune fille en levant la main, et le chien se tut. C'est un sale bâtard, continua-t-elle en s'adressant à Ringwood. Êtes-vous venu ici pour me chanter les louanges d'un chien sans race ?

De nouveau, elle regarda Ringwood dans les yeux. Il oublia le misérable chien, elle lui tendit la main. Cette fois, il la prit, et tous deux se dirigèrent vers la tour.

Ringwood était au septième ciel. « Quelle chance ! pensait-il. À l'heure qu'il est, je pourrais perdre mon temps à courtiser la jeune fermière dans quelque étable humide et malodorante, sur quoi je parierais dix contre un qu'elle se mettrait à pleurer et irait tout raconter à sa maman ! Ici, c'est bien différent ! »

La jeune fille avait poussé une lourde porte. Elle ordonna au chien d'aller se coucher et, à travers un grand hall dallé, conduisit notre ami vers une petite pièce voûtée qui ne ressemblait certainement pas à une étable, sauf, peut-être, qu'elle sentait un peu le moisi et l'humidité, comme cela arrive souvent dans les vieilles demeures. De grosses bûches brûlaient dans la cheminée, devant laquelle était placé un divan large et bas. Le reste de la pièce était meublé dans le style ancien avec la plus grande simplicité. « C'est assez moyenâgeux, se dit Ringwood. Endroit rêvé pour l'amour ! »

Elle s'assit sur le divan et lui fit signe de prendre place auprès d'elle. Ni l'un ni l'autre ne prononçaient une parole. On n'entendait rien, sinon le vent qui soufflait et le chien qui, gémissant, grattait à la porte de la chambre.

Enfin elle parla :

- ☐ Vous êtes un des envahisseurs saxons, dit-elle gravement.
- ☐ Ne m'en veuillez pas, répliqua Ringwood. Mes ancêtres sont venus en Irlande en 1656. Bien sûr, au point de vue de la Ligue Gaélique ... mais, voyons, ajouta-t-il en prenant un accent typiquement irlandais, allons-nous parler politique ? Parler politique, tous les deux comme nous sommes, assis devant ce beau feu ?
- ☐ Vous préféreriez parler d'amour, fit-elle avec un sourire, car vous êtes bien le genre d'hommes à vous moquer des pauvres filles de la verte Erin.
- ☐ Vous vous trompez complètement. J'appartiens, au contraire, à cette race d'hommes qui vivent solitaires et tristes dans l'attente du véritable amour, que souvent ils ne trouvent pas.
- ☐ Oui, mais hier, vous regardiez avec beaucoup d'intérêt une jeune paysanne qui ramenait son troupeau.
- ☐ C'est vrai que je la regardais, mais lorsque je vous ai vue, je l'ai oubliée immédiatement.
- ☐ Tel était mon désir, dit-elle, en lui tendant ses deux mains. Voulez-vous rester ici avec moi ?

☐ Oh ! oui, s'écria-t-il, ravi.

☐ Toujours ?

☐ Toujours, affirma Ringwood. Toujours et à jamais, ajouta-t-il, sentant qu'il valait mieux exagérer un peu, plutôt que manquer de courtoisie à l'égard d'une dame.

Mais tandis qu'il parlait, elle fixait ses yeux sur lui et elle avait tellement l'air de le croire qu'il finit par croire lui-même à ce qu'il disait.

☐ Ah ! s'écria-t-il, vous m'ensorcelez !

Il la prit dans ses bras. Il écrasa ses lèvres sous les siennes et fut immédiatement au bord de l'extase. Généralement, il s'enorgueillissait de pouvoir conserver son sang-froid dans de pareils moments mais, cette fois, l'ivresse était trop forte pour lui. Son esprit sembla se fondre en une voluptueuse douceur et un feu brûlant. À la fin, lorsque le feu cessa de le dévorer, il entendit encore la jeune fille dire : « Pour toujours ! Pour toujours ! » Puis il perdit conscience et s'endormit.

Il dut dormir quelque temps. Il lui sembla être réveillé par le bruit d'une porte ouverte et refermée. Pendant un moment, il ignora où il se trouvait.

La pièce était à présent complètement sombre et, dans la cheminée ne brûlaient plus que quelques braises. Il cligna des yeux, secoua la tête, essayant de recouvrer ses idées. Soudain, il entendit Bates lui parler. Il marmonnait, comme s'il était lui aussi à demi endormi ou à moitié ivre.

☐ Ainsi, il a fallu que tu viennes ici ! disait Bates. J'ai pourtant fait de mon mieux pour t'en empêcher.

☐ Hello ! s'exclama Ringwood qui croyait s'être assoupi au coin du feu de l'auberge. C'est toi, Bates ? Eh bien, j'ai dû drôlement dormir. Je ne me sens pas tout à fait dans mon assiette. Bon sang ! Alors, ce n'était qu'un rêve. Donne un peu de lumière, mon vieux. Il doit être tard. Je meurs de faim ! Je vais crier qu'on nous apporte à manger.

☐ Reste tranquille, pour l'amour de Dieu ! dit Bates d'une voix toute changée. Ne crie pas, je t'en supplie. Sinon, elle viendra nous battre tous les deux !

☐ Qu'est-ce que tu racontes ? fit Ringwood. Nous battre ? Mais tu es fou !

À cet instant, une bûche s'effondra dans le foyer, faisant jaillir une petite flamme. Voyant alors ses pattes maigres et couvertes de poils, Ringwood comprit.

UNE SOURIS ET DES RATS

(*Water's Edge*)

par ROBERT BLOCH

IDEAL RESTAURANT, pouvait-on lire en lettres délavées en travers de la vitrine. *Casse-croûte à toute heure*, précisait l'enseigne.

Il n'avait pas faim et l'établissement ne correspondait pas exactement à l'idée qu'il se faisait de l'idéal, mais il entra quand même.

Bien entendu, ce n'était qu'un snack □ un comptoir et une rangée de tabourets aux dossiers inconfortables alignés le long du mur. Il passa devant la demi-douzaine de clients installés près de la porte et prit place tout au fond.

Alors, il détailla, les trois serveuses. Aucune d'entre elles ne correspondait au signalement, mais, il y avait un risque à courir.

« Qu'est-ce que ce sera ? s'enquit l'une des serveuses.

□ Un coke. »

Elle le lui apporta. Faisant mine d'étudier la carte, il demanda sans lever les yeux :

« Dites-moi, il n'y a pas une certaine Mrs. Helen Krauss qui travaille ici ?

□ C'est moi. »

Cette fois, il leva les yeux, Qu'est-ce que c'était que cette combine ? Les propos que lui avait serinés Mike à longueur de nuit lui revenaient à la mémoire : *Une grande fille blonde mais bien en chair. Elle ressemble vachement à la grognasse de la télévision, l'andouille ... Je n'arrive pas à me souvenir de son nom mais tu vois ce que je veux dire, Sauf que c'est pas une gourde, Helen. Et pour l'amour, mon petit vieux ...*

À partir de ce moment, la description se cristallisait sur des précisions anatomiques qu'il avait toutes soigneusement enregistrées.

Il passa ses archives en revue mais cela n'avait aucun rapport avec le spectacle qu'il avait sous les yeux.

Effectivement, elle était grande, mais la ressemblance s'arrêtait là. Elle devait faire dans les quatre-vingts kilos au bas mot. Et ses cheveux d'un châtain indéfinissable étaient ternes. En plus, elle portait des lunettes aux verres épais derrière lesquels ses yeux d'un bleu délavé étaient scrutateurs.

Elle se rendait compte qu'il l'observait avec attention. Il fallait faire vite.

« Je cherche une certaine Helen Krauss qui habitait autrefois Norton Center. Elle était mariée à un dénommé Mike. »

Les yeux bovins clignèrent.

« C'est bien moi. De quoi s'agit-il ?

☐ J'ai une commission de la part de votre mari.

☐ Mike ? Mais il est mort.

☐ Je sais. J'étais avec lui quand c'est arrivé. Enfin, juste avant. Je m'appelle Rusty Connors. On a partagé la même cellule pendant deux ans. »

L'expression de la serveuse ne changea pas mais ce fut d'une voix presque inaudible qu'elle demanda :

« Quel est ce message ? »

Il jeta un coup d'œil autour de lui.

« On ne peut pas parler ici. À quelle heure finissez-vous ?

☐ À sept heures et demie.

☐ Bien. On se retrouve dehors ? »

Elle hésita. « Disons un peu plus bas, au coin de la rue. Il y a un parc. »

Il acquiesça, se leva et partit sans se retourner.

Cela ne cadrait pas avec ce qu'il avait escompté. Après tout ce que Mike lui avait raconté sur sa femme ... Quand il avait acheté son billet pour venir à Hainesville, il avait d'autres idées en tête. Mettre la main sur cette jolie blonde, qui avait le feu quelque-part, la veuve de Mike, et peut-être bien combiner les affaires et le plaisir, par exemple. Il avait même songé à se faire la paire avec elle pour peu qu'elle soit

aussi chouette que Mike l'affirmait. Mais, maintenant, c'était hors de question. Cette grosse pouffiasse à l'air ahuri et aux yeux bleus délavés ne l'inspirait d'aucune façon.

Rusty se demandait pourquoi Mike l'avait baratiné comme ça pendant deux ans. Brusquement, il comprit ... Deux ans dans une cellule nue ... sans femme ... Peut-être qu'au bout d'un certain temps il avait fini par croire à son histoire, à se persuader qu'Helen Krauss était une pin-up. Peut-être qu'il avait un peu perdu les pédales avant d'y passer et qu'il s'était monté le bourrichon.

Rusty espérait seulement qu'il lui avait dit la vérité sur un point précis. Il y avait intérêt, parce que c'était pour ça qu'il était venu à Hainesville, c'était pour ça qu'il s'était lancé dans ce micmac, c'était pour ça qu'il avait contacté la femme de Mike.

Pourvu que Mike n'ait pas menti en ce qui concernait les cinquante-six mille dollars qu'il avait planqués !

Il faisait noir quand elle arriva dans le parc. Tant mieux. Comme ça, personne ne les remarquerait ensemble. En outre, il ne voyait pas son visage, elle ne voyait pas le sien, et comme ça, ce serait plus facile pour causer.

Ils s'assirent sur un banc derrière le kiosque et il alluma une cigarette. Se rappelant brusquement qu'il était important d'avoir l'air galant, il lui tendit le paquet.

Elle secoua la tête.

« Non, merci. Je ne fume pas.

☐ C'est vrai. Mike me l'a dit. » Il ménagea une pause.

« Il m'a beaucoup parlé de vous, Helen.

☐ Moi aussi, il me parlait de vous dans ses lettres. Il disait qu'il n'avait jamais eu un meilleur ami que vous.

☐ Ça me fait plaisir. Je l'avais drôlement à la bonne, Mike. Il n'aurait jamais dû aller en cabane.

☐ Il me disait la même chose à votre sujet.

☐ Probable qu'on n'a pas eu de pot, tous les deux. Moi, j'étais qu'un même qui ne connaissait rien à la vie. Quand j'ai été démobilisé, j'ai

traînaillé et puis, quand je n'ai plus eu de fric, j'ai trouvé un emploi chez un book. J'ai toujours été réglo, je n'avais jamais joué les durs jusqu'à ce soir-là □ quand il y a eu la rafle. Le patron m'a fourré dans les mains une valise bourrée d'oseille et il m'a dit de filer par-derrière. Et puis un flic a surgi avec un pétard. Je lui ai flanqué un coup sur le crâne avec ma valise. La poisse, quoi. Je ne voulais même pas lui faire de mal. Je voulais seulement me barrer. Seulement, il est mort d'une fracture du crâne.

□ Mike m'a raconté ça. Ils vous ont salement assaisonné.

□ Lui aussi, Helen. » C'était délibérément que Rusty l'appelait par son petit nom. Sa voix était douce. Ça faisait partie du truc. « Comme je vous le disais, je ne pigeais pas. Un gars franc du collier comme lui qui dégringole son meilleur copain pour faucher la paye ! Et tout seul. Et qui, ensuite, se débarrasse du cadavre de telle sorte qu'on ne l'a jamais retrouvé. Parce qu'ils n'ont jamais retrouvé Pete Taylor, n'est-ce pas ?

□ Je vous en prie ... Je ne veux plus parler de cette histoire.

□ Je comprends vos sentiments. » Rusty lui prit la main. Une main boudinée et moite qui était comme une tranche de viande tiédasse dans la sienne. Mais elle ne la retira pas et Rusty enchaîna : « C'est en se basant uniquement sur des présomptions qu'ils l'ont condamné, hein ?

□ Quelqu'un avait vu Mike prendre Pete dans sa voiture cet après-midi-là. Il avait perdu ses clés et je suppose qu'il s'est dit que ce serait une bonne chose que Mike le dépose à l'usine avec l'argent de la paye : C'était tout ce qu'il fallait pour la police. Ils l'ont arrêté avant qu'il ait eu le temps de faire disparaître les taches de sang et il n'avait pas d'alibi, bien entendu. J'ai juré qu'il était resté à la maison avec moi tout l'après-midi mais on ne m'a pas cru. De sorte qu'il a été condamné à dix ans. Et il est mort au bout de deux ans. Mais il n'a jamais dit comment il s'était débarrassé du corps. Ni où il avait planqué le magot. »

Il la vit hocher la tête dans l'ombre.

« En effet, murmura-t-elle, Ils ont dû le tabasser à mort mais il ne s'est pas mis à table. »

Rusty resta silencieux quelques instants. Enfin, il tira sur sa cigarette et lui demanda : « Et à vous ? Il vous l'a dit ? »

Helen émit une sorte de gargouillement. « En voilà une question ! J'ai

quitté Norton Center parce que je ne pouvais plus supporter d'entendre les gens parler de ça. J'ai abouti à Hainesville et il y a maintenant deux ans que je travaille dans cette infâme gargote. Avez-vous l'impression qu'il m'ait dit quoi que ce soit ? »

Rusty laissa tomber son mégot, dont la braise rouge lui faisait de l'œil. Il garda les yeux fixés sur lui.

« Que feriez-vous si vous retrouviez cet argent, Helen ? Est-ce que vous le remettiez aux flics ? »

Elle exhala à nouveau le même soupir rauque.

« Pourquoi ? Pour les remercier d'avoir mis Mike au trou et de l'avoir tué ? Parce qu'ils l'ont tué. On m'a dit qu'il était mort d'une pneumonie. Elle a bon dos, la pneumonie ! Ils l'ont laissé pourrir dans sa cellule jusqu'à ce qu'il soit trop tard, n'est-ce pas ?

☐ Le toubib prétendait qu'il avait seulement la grippe. J'ai tellement fait de foin qu'ils ont fini par le mettre à l'infirmerie.

☐ Moi, je dis qu'ils l'ont tué. Qu'il a payé cet argent de sa vie. À présent, il est à moi. Je suis sa veuve.

☐ À nous », laissa tomber Rusty.

Les doigts d'Helen se crispèrent et ses ongles s'enfoncèrent dans la paume de Connors.

« Il vous a dit où il l'a caché, c'est ça ?

☐ En partie. Avant qu'ils ne l'emmènent. Il était mourant et ne pouvait plus parler. Mais j'en ai entendu suffisamment pour me faire une petite idée. J'ai pensé que si je venais ici à ma sortie et qu'on cause tous les deux, on pourrait reconstituer le truc et dégoter la braise. Cinquante-six mille dollars ... Même partagés, ça fait encore un joli paquet.

☐ Pourquoi me mettez-vous dans le coup si vous savez où est l'argent ?
»

Une soudaine méfiance transparaissait dans le timbre d'Helen et Rusty jugea préférable d'y aller bille en tête.

« Parce que, je vous le répète, il ne m'en a pas dit assez. Il faut qu'on décode ses paroles et qu'on se mette en chasse. Ici, je suis un étranger et, si les gens me voient fureter, ils seront soupçonneux. Mais, si vous

m'aidez, il n'y aura peut-être pas à fureter. Possible qu'on tombe droit dessus.

□ Alors, c'est une association d'affaires que vous me proposez ? »

Rusty contempla à nouveau le mégot incandescent.

« Pas seulement, Helen. Vous savez comment c'était entre Mike et moi. Il n'arrêtait pas de causer de vous. À tel point qu'au bout de quelque temps j'ai commencé à avoir une drôle d'impression. Comme si je vous connaissais déjà. Presque aussi bien que Mike. Et j'ai eu envie de vous connaître encore mieux. »

Il parlait à mi-voix. Les ongles d'Helen s'incrustaient de plus en plus fort dans sa paume. Soudain, il lui étreignit la main et sa voix se brisa : « Je ne sais pas, Helen ... peut-être que je suis dingue. Mais j'ai passé plus de deux ans dans ce trou. Deux ans sans femme. Vous rendez-vous compte comme ça peut tournebouler un type ?

□ Moi aussi, ça fait plus de deux ans. »

Il l'enlaça □ se força à l'enlacer □, se força à coller ses lèvres contre les siennes.

« Tu as une chambre ? lui demanda-t-il dans un souffle.

□ Oui. »

Ils se levèrent serrés l'un contre l'autre. Avant de s'éloigner, Rusty regarda une dernière fois le petit œil rouge et clignotant de son mégot avant de l'écraser sous son talon.

Un autre œil rougeoyant brasillait dans la chambre. Il tenait sa cigarette de côté pour qu'elle n'éclaire pas son visage. Il ne voulait pas qu'Helen puisse lire le dégoût qu'il éprouvait.

Peut-être qu'elle dormait, à présent. C'était ce qu'il espérait. Ça lui donnerait le temps de réfléchir.

Tout c'était bien passé jusqu'ici. Cette fois, il fallait absolument que tout se passe bien. Parce que, les fois précédentes, il y avait toujours eu un sac de nœuds à un moment quelconque.

Piquer la valochette pleine de fric au moment de la rafle chez le book lui avait paru être une bonne idée. Il s'était dit qu'il pourrait se barrer facile par derrière sans se faire remarquer dans la confusion. Mais ça

avait loupé et il s'était retrouvé en cabane.

Faire copain-copain avec ce petit con de Mike, ça aussi, ç'avait été une bonne idée. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour tout savoir du hold-up. Tout, sauf l'endroit où Mike avait planqué l'oseille. Sur ce point, motus et bouche cousue. Il avait fallu qu'il tombe malade pour que Rusty puisse lui faire cracher le morceau sans éveiller l'attention. Il avait attendu que Mike soit vraiment mal en point avant d'essayer de l'étrangler. Et cet enfoiré s'était encore obstiné à la boucler. Rusty l'avait à moitié tué. Peut-être qu'il avait un peu poussé, c'est vrai, parce qu'il n'avait réussi qu'à lui arracher qu'une seule phrase quand les matons avaient rappliqué.

Il avait craint un moment que ça ne se retourne contre lui. Si Mike s'en était tiré, il l'aurait balancé. Mais Mike ne s'en était pas tiré. Il était mort à l'infirmerie avant le lever du jour. Et on avait dit qu'il avait succombé à une pneumonie.

Donc, Rusty était tranquille et il s'était mis à gamberger.

Jusqu'à présent, son plan se réalisait point par point. Il n'avait jamais demandé d'être libéré sur parole. Mieux valait en baver six mois de plus pour sortir libre sans personne sui le paletot. Après sa levée d'écrou, il avait pris le premier car à destination de Hainesville. Il savait où aller parce que Mike lui avait dit qu'Helen travaillait dans ce restaurant.

Et il n'avait pas raconté de blagues à Helen quand elle lui avait demandé pourquoi il la mettait sur l'affaire. Il avait besoin d'elle. Besoin qu'elle l'aide, qu'elle le couvre pour lui éviter d'avoir à se dépatouiller tout seul et d'éveiller les soupçons en posant des questions à des étrangers. Ça, ce n'était pas du flan !

Mais il avait toujours cru ce que Mike lui avait raconté : qu'Helen était une chouette même, le genre de nanas comme il y en a dans les livres. Il s'était mis dans la tête qu'après avoir trouvé le magot ils fileraient ensemble, et que ce serait la bonne vie.

Eh bien, pour ce qui était de ça, c'était râpé.

Il fit une grimace dans l'obscurité en se remémorant ce corps adipeux et gluant qui l'étreignait avec des halètements poussifs et des râles asthmatiques. Non, il ne pouvait pas en supporter davantage. Et pourtant, il serait forcé d'écraser un bout de temps. Cela faisait partie de son plan. Il était indispensable qu'elle fasse cause commune avec lui et c'était la meilleure façon de la tenir. Au cas où ...

Maintenant, il fallait réfléchir à l'étape suivante. S'ils trouvaient le fric, comment pourrait-il être sûr de la loyauté d'Helen après le partage ? If n'avait aucune envie d'être ligoté à perpète. Il y avait sûrement un moyen ...

« Tu es réveillé, chéri ? »

C'était elle. Et elle l'appelait « chéri » ! Il réprima le frisson qui le parcourait.

« Oui, répondit-il en écrasant sa cigarette dans le cendrier.

☐ Est-ce que tu es d'humeur à bavarder, maintenant ?

☐ Bien sûr.

☐ Je me disais qu'il serait peut-être bon qu'on mette au point un plan.

☐ C'est ça que j'aime ... une femme à l'esprit pratique. » Il se força à rire. « Tu as raison, mon chou. Plus vite on se mettra au boulot et mieux ça vaudra. » Rusty se dressa sur son séant et se tourna vers Helen. « Commençons par le commencement. Ce que Mike m'a dit avant de mourir. Il a dit qu'on ne trouverait jamais l'argent. Qu'on ne pourrait pas. Parce que Pete l'avait toujours.

☐ C'est tout ? s'enquit Helen Krauss après un temps de réflexion.

☐ Comment ... c'est tout ? Qu'est-ce que tu veux de plus ? C'est clair comme de l'eau de roche, non ? Le fric est planqué avec le cadavre de Pete Taylor. »

Il sentait l'haleine d'Helen sur son cou. « Tu peux laisser tomber l'eau de roche. Depuis deux ans tous les flics du pays n'ont pas réussi à retrouver le corps de Pete Taylor. » Elle exhala un soupir. « J'avais pensé que tu avais vraiment un joint, mais je me suis gourée. J'aurais dû le savoir. »

Rusty l'agrippa par l'épaule.

« Cause pas comme ça ! On possède des éléments de base. Tout ce qu'il faut, maintenant, c'est savoir où chercher.

☐ Ben voyons ! C'est enfantin !

☐ Réfléchis. Où les flics ont-ils fait des recherches ?

☐ À l'appartement, évidemment. On était en location, mais ce n'est pas ça qui les a arrêtés. Ils ont tout retourné, y compris la cave. Ils en ont

été pour leurs frais.

☐ Et ensuite ?

☐ Pendant un mois, les hommes du shérif ont fouillé les bois autour de Norton Center. Ils ont perquisitionné dans les vieilles granges, dans les fermes abandonnées, des endroits comme ça. Ils ont même dragué le lac. Pete Taylor était célibataire, mais en plus de sa maison en ville, il possédait une petite baraque au bord du lac. Ils l'ont complètement démantibulée. Mais tintin. »

Rusty réfléchit quelques instants. Enfin, il demanda à Helen : « Combien de temps s'était-il écoulé entre le moment où Mike a pris Pete dans sa voiture et le moment où il est rentré chez vous ?

☐ À peu près trois heures.

☐ Bon Dieu ! Il n'a pas pu aller bien loin. Le corps doit être caché à peu de distance de la ville.

☐ C'est bien ce que la police a pensé et je peux te dire qu'ils n'ont pas ménagé leurs efforts. Ils ont défoncé les fossés, mis la carrière à sec. Ils auraient aussi, bien pu pisser dans un violon.

☐ Enfin, il doit bien y avoir une solution quelque part. Prenons la question par un autre bout. Pete Taylor et ton mari étaient copains, pas vrai ?

☐ Oui. Depuis notre mariage, ils ne se quittaient pas, tous les deux. Ils étaient comme cul et chemise.

☐ Qu'est-ce qu'ils fabriquaient ? Je veux dire : Ils buvaient ? Ils jouaient aux cartes ? Ou quoi ?

☐ Mike n'était pas tellement porté sur la boisson. Non, la plupart du temps, ils chassaient ou ils pêchaient. Comme je te disais, Pete possédait une baraque au bord du lac.

☐ C'est près de Norton Center ?

☐ À cinq kilomètres à peu près, répondit Helen avec une pointe d'agacement dans la voix. Je sais à quoi tu penses, mais tu te mets le doigt dans l'œil. Je te répète que la police a tout retourné dans le coin. Ils ont même arraché les lames du plancher, sans compter le reste.

☐ Et le hangar à bateaux ?

☐ Pete avait juste cette bicoque sur son terrain. Quand Mike et lui

allaient à la pêche, ils empruntaient la barque d'un voisin. » Elle poussa un nouveau soupir. « Figure-toi que j'ai déjà réfléchi à tout cela. Pendant deux ans, je me suis creusé les méninges. Malheureusement, il n'y a pas de solution. »

Rusty alluma une nouvelle cigarette. « Avec cinquante-six grands formats à la clé, il y a sûrement une solution. Que s'est-il passé le jour où Pete Taylor a été tué ? Peut-être que tu as oublié quelque chose.

☐ Je ne sais pas trop ce qui s'est passé, en réalité. J'étais à la maison. C'était le jour de repos de Mike et il est allé traîner en ville.

☐ Est-ce qu'il a dit quelque chose avant de partir ? Est-ce qu'il était nerveux ? Son comportement t'a-t-il paru bizarre ?

☐ Non. Je ne crois pas qu'il avait combiné quoi que te soit, si c'est à cela que tu penses. Pour moi, il n'y avait rien de prémédité.

☐ Qu'est-ce qu'ont pensé les flics ?

☐ Naturellement, ils ont cru que ç'avait été organisé d'avance. Mike savait que c'était le jour de la paye, il savait que Pete allait toujours à la banque dans la bagnole pour chercher les fonds, qu'ils ont dit. Le vieux Huggins, le patron de la boîte, était un drôle de mec. Il n'aimait pas les chèques. Il préférait payer les gars en liquide. Toujours est-il que d'après tes poulets, Mike a attendu dans le parking pendant que Pete passait à la banque. Il a volé les clés de sa voiture et, quand Pete est ressorti avec le garde, il n'a pas pu repartir. Après le départ du garde, Mike a fait mine de s'approcher de Pete comme s'il passait là par hasard et il lui a demandé ce qui lui arrivait ... toujours selon la version des flics. Ça a dû se passer à peu près de cette manière parce que le surveillant du parking a déclaré qu'ils avaient causé tous les deux et que Pete était monté dans la charrette de Mike. Ils sont partis ensemble. C'est tout. Ensuite, il y a un trou. Jusqu'au moment où Mike est rentré, à la maison, seul, trois heures plus tard. »

Rusty opina.

« Il est donc rentré seul à bord de sa voiture. Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

☐ Pas grand-chose, Il n'a pas eu le temps, je suppose. Deux minutes plus tard, un car de flics est arrivé..

☐ Si vite ? Qui les avait rencardés ?

☐ Ben, ils se sont inquiétés à l'usine en voyant que Pete n'arrivait pas avec l'argent de la paye. Le vieux Huggins a téléphoné à la banque,

qui a interrogé le caissier et le garde. Quelqu'un est allé voir le gardien du parking, qui a expliqué comment Pete était parti dans la bagnole à Mike. Alors, la flicaille est venue le chercher.

☐ Il s'est rendu sans résistance ?

☐ Oui. Il n'a même pas dit un seul mot. Ils l'ont embarqué, c'est tout. Il était en train de se nettoyer dans la salle de bains.

☐ Il avait de la boue sur lui ?

☐ Seulement sur les mains. Ils n'ont rien trouvé à faire analyser. Je crois qu'il y avait aussi de la terre après ses souliers. Et ils ont fait un foin terrible sous prétexte que son fusil n'était plus là. Il l'avait emmené et c'est ça qui a été le plus grave. Ils ne l'ont jamais retrouvé, évidemment, mais ils savaient qu'il avait un fusil. Or le fusil avait disparu. Mike a dit qu'il l'avait perdu depuis des mois mais on ne l'a pas cru.

☐ Et toi, tu l'as cru ?

☐ Je ne sais pas trop.

☐ Tu ne vois rien d'autre ?

☐ Ah si !... Il avait une coupure à la main. Ça saignait un peu quand il est rentré. Je m'en suis aperçue et je lui ai demandé ce que c'était. Il était déjà dans l'escalier. Il m'a répondu quelque chose où il était question de rats. Plus tard, il a dit au tribunal qu'il s'était coincé la main dans la fenêtre de la portière et que c'était pour ça qu'il y avait du sang dans la voiture. Et il y avait aussi une glace cassée. Mais on a analysé le sang. Ce n'était pas le même groupe. Il correspondait à celui de Pete Taylor, qui était noté sur sa fiche, à l'usine. »

Rusty aspira une profonde bouffée de fumée. « Mais ce n'est pas ça qu'il t'a dit en rentrant. Il t'a raconté qu'un rat l'avait mordu.

☐ Effectivement, il a parlé de rats mais je n'ai pas très bien compris. Le docteur appelé comme témoin a déclaré que Mike s'était ouvert la main avec un rasoir. On a retrouvé le rasoir sur le lavabo. Il y avait du sang dessus.

☐ Attends voir, murmura Rusty d'une voix lente. Il a commencé par te raconter une histoire de rats. Ensuite, il est monté et s'est tailladé la main avec un rasoir. On commence à y voir un peu plus clair. Tu ne piges pas ? Il s'est bien fait mordre par un rat, sans doute lorsqu'il a essayé de se débarrasser du cadavre. Seulement, si quelqu'un

apprenait ça, on chercherait le corps dans un endroit où il y a des rats. Alors, il s'est charcuté la main pour qu'on n'identifie pas la blessure.

☐ Peut-être. Mais où est-ce que cela nous mène ? Tu veux qu'on fouille tous les endroits où il y a des rats dans les environs de Norton Center ?

☐ J'espère qu'on n'aura pas à en arriver là. J'ai une sainte horreur de ces animaux-là. Ils me donnent la chair de poule. Qu'est-ce que j'en ai vu quand j'étais dans l'armée ! De gros rats bien gras qui couraient sur les quais ... » Il fit claquer ses doigts. « Une seconde ! Tu m'as dit que, quand ils allaient pêcher, Pete et Mike empruntaient la barque des voisins. Où est-ce qu'ils la rangeaient, leur barque, les voisins en question ?

☐ Ils avaient un hangar.

☐ Est-ce que les flics l'ont visité ?

☐ Je ne sais pas. Je pense que oui.

☐ Peut-être qu'ils ne l'ont pas fouillé à fond. Les voisins étaient-ils là, ce jour-là ?

☐ Non.

☐ Tu en es sûre ?

☐ Tout à fait. C'était un couple de Chicago, les Thomas. Deux semaines avant le vol de la paye, ils se sont fait, tuer dans un accident de voiture en rentrant chez eux.

☐ Donc, il n'y avait personne dans le coin. Et Mike le savait.

☐ Oui. » La voix d'Helen s'était soudain fait rauque.

« D'ailleurs, la saison était trop avancée. Comme maintenant. Il n'y avait personne sur le lac. Est-ce que tu penses ...

☐ Qui habite maintenant chez les ex-voisins ?

☐ Pour autant que je le sache, la maison est vide. Ils n'avaient pas de gosses et l'agent immobilier n'a pas encore réussi à trouver d'acquéreurs. La bicoque de Pete Taylor est libre, elle aussi. Pour la même raison. Peut-être que tu as mis le doigt sur quelque chose, chéri !

☐ Ça commence à prendre forme. Et, si j'ai raison, ça représente cinquante-six mille dollars. Quand est-ce qu'on pourrait faire un tour

là-bas ?

□ Demain, si tu veux. C'est mon jour de sortie. On n'aura qu'à prendre ma voiture. Oh ! Mon chéri, je suis tout excitée »

Pas besoin de le lui dire ! Il le sentit bien quand elle se coula entre ses bras. Et, une fois encore, il dut prendre sur lui, se forcer à penser à autre chose afin de ne pas trahir sa répulsion. Penser à cet argent. À ce qu'il ferait quand ils l'auraient retrouvé. Parce qu'il fallait qu'il le récupère. Et en vitesse !

Il pensait encore au magot quand Helen laissa sa tête retomber sur l'oreiller. Et Rusty fut surpris lorsqu'elle lui demanda :

« À quoi penses-tu, chéri ? »

Il ouvrit la bouche et la vérité en jaillit, toute crue :

« À l'argent. À tout ce pognon. Vingt-huit mille papiers pour chacun.

□ Pourquoi pour chacun, chéri ? »

Il hésita une seconde avant de trouver la réponse qui s'imposait: « Si tu aimes mieux qu'on ne partage pas, d'accord. »

Tiens donc ! Les cinquante-six mille dollars seraient à lui quand ils les aurait trouvés. Tout ce qu'il aurait alors à faire serait de se débarrasser d'elle.

Si Rusty avait eu quelque hésitation à mettre ce programme en application, elles s'évanouirent le lendemain. Il passa toute la journée en tête à tête avec Helen parce qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement. Il n'eût guère été judicieux de se montrer en sa compagnie en ville ou à proximité du lac.

Aussi était-il contraint de l'occuper et, pour cela, il n'y avait pas trente-six solutions. Quand la nuit tomba, argent ou pas argent, il était prêt à la tuer ...

Comment Mike avait-il bien pu l'idéaliser comme ça ?

Rusty ne le saurait jamais. Pas plus qu'il ne saurait ce qui s'était passé dans le crane de ce petit connard quand il avait soudain décidé de dégringoler son meilleur ami pour piquer la fraîche.

Mais, maintenant, cela n'avait plus d'importance. Une seule chose

comptait : retrouver la boîte de métal noir.

Sur le coup de quatre heures, il descendit et fit le tour du pâté de maisons. Dix minutes plus tard, Helen le retrouva au coin de la rue et il sauta dans la voiture.

Le trajet pour se rendre jusqu'au lac représentait une bonne heure. Helen contourna la ville et emprunta une route gravillonnée qui rejoignait la berge. Rusty aurait voulu qu'elle éteigne ses phares mais elle lui répondit que ce n'était pas la peine parce qu'il n'y avait personne. En scrutant la rive, Rusty convint qu'elle avait raison : en cette nuit de novembre, le lac était obscur et elle arrêta la voiture derrière la baraque de Pete Taylor. Rusty comprit immédiatement que le corps ne s'y trouvait pas : on n'aurait même pas pu dissimuler le cadavre d'une vieille mouche dans cette bicoque branlante.

Helen prit une lampe dans la boîte à gants.

« J'imagine que tu veux qu'on aille tout de suite au hangar à bateaux. C'est par là, à gauche. Fais attention, le terrain est glissant. »

En effet, il était glissant. Rusty suivit sa compagne en se demandant si le moment était venu de passer à l'action ? Il n'avait qu'à ramasser une pierre et lui fracasser le crâne.

Non, il était préférable d'attendre. De s'assurer que le pognon était bien là, de chercher l'endroit idéal pour abandonner le cadavre d'Helen. Il y en avait sûrement un. Mike ne l'avait-il pas dégoté ?...

Le hangar se dressait derrière une estacade qui s'enfonçait dans le lac. Rusty secoua la porte. Elle était cadénassée.

« Recule-toi ! » ordonna-t-il. Et il s'arma d'une pierre. Le cadenas, rouillé par les intempéries, tenait mal. Il se brisa sans peine et tomba par terre.

Rusty prit la lampe des mains d'Helen et poussa la porte. Le faisceau lumineux déchira les ténèbres. Mais l'obscurité n'était pas totale : il y avait tout une flopée de mégots rougeoyants qui clignotaient. Comme des yeux.

Brusquement, il se rendit compte que c'étaient effectivement des yeux.

« Des rats », dit-il. « Viens ... n'aie pas peur. Tu vois, on ne s'est pas gouré. »

Helen lui emboîta le pas. Elle n'avait pas peur. En réalité, c'était à lui-

même que Rusty s'était adressé. Il n'aimait pas les rats et il se sentit soulagé quand ils s'égaillèrent et disparurent, éblouis par la lumière. Le bruit des pas fit battre en retraite les plus téméraires, qui s'enfoncèrent dans leurs trous sous le sol du hangar.

Le sol ! Rusty braqua sa lampe vers le bas. Il était en ciment, évidemment. Mais en dessous ?

« Bon Dieu ! Ils sont venus, ça ne fait pas un pli ! »

Eh oui, ils étaient venus. Parce que la dalle de ciment était réduite en miettes. Les pioches des hommes du shérif avaient fait de la belle ouvrage.

« Je te l'avais dit, soupira Helen. Ils ont cherché partout. »

Rusty effectua un mouvement circulaire avec la lampe. Il n'y avait pas de bateau, pas d'accessoires entassés dans les coins. Le faisceau ne révélait que des murs nus. Rusty le dirigea vers le plafond et sa lueur fit scintiller le mica d'une couche de papier goudronné.

« Pas la peine d'insister, dit Helen. Ça aurait été trop beau.

☐ Il y a encore la maison. Amène-toi ! »

Rusty fit demi-tour, heureux à l'idée d'échapper à l'odeur fétide des rats qui emplissaient le hangar. Il éclaira une dernière fois le plafond. Et s'arrêta net.

« Tu ne remarques rien ? demanda-t-il à Helen.

☐ Quoi ?

☐ Le toit. Il est plus haut que le plafond.

☐ Et alors ?

☐ Il pourrait bien y avoir un espace, là-haut.

☐ Oui, mais ...

☐ Écoute ! »

Elle se tut. Dans le silence, ils entendirent un soudain bruissement. On aurait dit le martèlement de la pluie sur le toit. Mais il ne pleuvait pas. Et cela ne venait pas du toit. Cela venait d'en dessous. De petites pattes qui trottaient entre le toit et le faux plafond. Il y avait des rats là-haut. Des rats ... Et peut-être autre chose ...

« Viens, murmura Rusty.

□ Où vas-tu ?

□ À la maison. Chercher une échelle. »

Il n'eut pas besoin d'entrer par effraction, et c'était une bonne chose : il y avait une échelle dans la cabane à outils. Il la ramena. Helen mit la main, de son côté, sur une barre à mine. Elle éclaira Rusty pendant qu'il dressait l'échelle contre le mur et l'escaladait. Il creva le papier goudronné à l'aide de la barre à mine. Ça ne tenait que par quelques clous qui cédèrent sans difficulté. Visiblement, on l'avait posé à la vavite. Quelqu'un qui ne dispose que de quelques heures n'a pas de temps à perdre.

Sous le papier goudronné, Rusty trouva le bois d'œuvre. Cette fois, la barre à mine lui fut vraiment utile. Les madriers gémissaient et les rats qui disparaissaient, affolés, dans les crevasses du mur piaillaient. Leur débandade remplissait Rusty d'aise. Autrement, il n'aurait jamais eu le cran de se faufiler par l'ouverture qu'il avait ménagée entre les madriers pour jeter un coup d'œil. Helen lui tendit la lampe.

Il n'eut pas à chercher bien longtemps : le coffret noir était là, juste devant lui. Et, derrière, il y avait ... le reste.

Rusty savait que c'était Pete Taylor parce que ce ne pouvait être que lui. Mais rien ne permettait de l'identifier. Il ne restait pas un lambeau d'étoffe. Et pas une parcelle de chair. Les rats avaient rempli leur office. Ils l'avaient nettoyé jusqu'aux os. Il ne demeurait plus qu'un squelette. Un squelette et une boîte de métal noir.

Rusty l'empoigna, la tira vers lui. L'ouvrit, À ses yeux apparurent, d'épaisses liasses de billets. Il sentait l'odeur de l'argent. Une odeur qui dominait les relents écœurants des rongeurs. Une bonne odeur de parfums français, de steaks fondants, l'odeur particulière de la sellerie des voitures de luxe flambant neuves.

« Tu as trouvé quelque chose ? lui demanda Helen d'une voix mal assurée.

□ Oui. » La voix de Rusty chevrotait un peu elle aussi. « Je l'ai. Tiens l'échelle, je descends. »

Il descendit. Le moment était venu. Le moment d'agir.

Il passa à Helen la barre à mine et la lampe, mais garda la cassette, il tenait à la porter lui-même. Quand il l'aurait posée par terre, Helen se

baisserait pour regarder. Il s'emparerait alors d'un fragment de ciment et il lui en flanquerait un bon coup sur la tête.

La simplicité même. Il avait tout prévu. Sauf un détail : c'était Helen qui, maintenant, tenait la barre à mine.

Avec laquelle elle l'assomma quand il fut arrivé en bas de l'échelle.

Son évanouissement avait dû durer une dizaine de minutes pour le moins. Assez longtemps, en tout cas, pour qu'Helen ait eu le temps de dénicher une corde quelque part. Peut-être était-elle dans la voiture. Toujours est-il qu'elle savait se servir d'une corde. Les poignets et les chevilles de Rusty étaient presque aussi douloureux que son crâne, où le sang commençait à se coaguler.

Il ouvrit la bouche mais ce fut peine perdue : elle l'avait solidement bâillonné avec un mouchoir. Il était là, impuissant, étendu au milieu des parpaings du hangar. Il la vit ramasser la boîte de métal noir, l'ouvrir et éclater de rire.

Elle avait posé la lampe par terre, et le faisceau lumineux lui éclairait le visage. Elle n'avait plus ses lunettes et Rusty distingua les verres brisés sur le sol.

Se rendant compte qu'il l'observait, Helen s'esclaffa à nouveau.

« Je n'en ai plus besoin. » lui dit-elle. « Je n'en ai d'ailleurs jamais eu besoin. Cela faisait partie de la comédie, comme de me laisser pousser les cheveux et de grossir. Ça fait deux ans maintenant que je joue les mémères, histoire de ne pas me faire remarquer. Seulement, quand je partirai, personne ne s'en apercevra non plus. C'est parfois utile de passer pour une gourde, tu sais ? »

Rusty exhala un borborygme derrière son bâillon. Ce qui fit redoubler Helen d'hilarité.

« J'ai l'impression que tu commences enfin à comprendre », reprit-elle. « Mike n'avait jamais eu l'intention de piquer la paye de qui que ce soit. Il y avait six mois qu'on le trompait, Pete Taylor et moi, et il s'était mis à avoir des soupçons. Je ne sais ni qui l'a renseigné ni ce qu'on lui a dit. Il ne m'a fait aucune allusion. Simplement, il est parti en ville avec son fusil pour trouver Pete et l'abattre. Peut-être qu'il voulait me tuer aussi. À ce moment-là, l'idée de l'argent ne l'avait pas effleuré. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il serait facile de prendre Pete en stop le jour de la paye. J'imagine qu'il l'a assommé, qu'il l'a conduit ici

et qu'avant de mourir Pete a hurlé son innocence. En tout cas, c'est ce que Mike m'a expliqué en rentrant. Je n'ai pas eu le temps de lui demander où il avait amené Pete ni ce qu'il avait fait de l'argent. Ses premières paroles, à son retour, ont été pour me dire ce qu'il avait fait. Et je me suis mise immédiatement à baratiner pour me couvrir. Je lui ai juré que ce n'était qu'un tas de mensonges, que Pete et moi n'avions rien fait de mal. Je lui ai proposé qu'on parte ensemble avec le pognon. J'étais en train de faire mon numéro quand les flics ont appliqué. Je pense qu'il m'a crue puisqu'il ne s'est pas mis à table pendant le procès, mais je n'ai plus jamais eu l'occasion de lui demander où il avait planqué l'oseille. Il ne pouvait pas m'écrire de prison parce que le courrier passe à la censure. Aussi je n'avais qu'une solution: attendre. Attendre qu'il revienne ou qu'il m'envoie quelque'un avec un message. Et c'est ce qui est arrivé. »

Rusty essaya de dire quelque chose mais le bâillon était trop serré.

« Pourquoi je t'ai assommé ? Pour la même raison qui faisait que tu te préparais à m'assommer, moi. Ne dis pas le contraire. C'était bien ton intention pas vrai ? Je sais comment fonctionne la gamberge chez vous autres. »

Elle lui sourit. « Et je sais ce qu'on ressent quand on est en taule. Depuis deux ans, je suis en prison, moi aussi. En prison dans ce corps mafflu. J'en ai bavé pour récupérer ce fric. Maintenant, je vais partir. Fuir cette ville, m'échapper de cette prison, abandonner mon rôle de serveuse débile. Je vais perdre vingt kilos, redécolorer mes cheveux et je redeviendrai l'Helen Krauss d'avant. Avec, en plus, cinquante-six mille dollars pour mener la bonne vie. »

Rusty essaya encore une fois de dire quelque chose. Seul un balbutiement incompréhensible sortit du bâillon.

« Ne t'en fais pas », dit Helen. « Ils ne me retrouveront pas et ils ne te retrouveront pas, toi non plus, avant un sacré bout de temps. Je remettrai le cadenas en place en m'en allant. D'ailleurs, il n'y a rien entre nous qui nous unisse. C'est clair comme de l'eau de roche. »

Elle lui, tourna le dos et Rusty cessa d'exhaler ses borborygmes. S'arc-boutant, il lança en avant ses deux pieds entravés. Ses talons heurtèrent Helen au défaut du genou et elle s'écroula. Il roula sur lui-même et il fit un soleil. Ses jambes percutèrent Helen au creux de l'estomac. Elle laissa échapper un râle et fut projetée contre la porte du hangar, qui se referma. Son corps la bloquait. Rusty se mit alors à marteler la figure d'Helen à coups de pieds. Bientôt, la lampe roula parmi les décombres et s'éteignit. Il continua de frapper dans la

direction d'où venaient les gémissements. Ceux-ci finirent par cesser et le silence régna sur le hangar.

Il tendit l'oreille, à l'affût du souffle d'Helen. Mais il n'entendait rien. Il rampa jusqu'à elle et son visage rencontra quelque chose de chaud et de gluant. Il frissonna, recula, se rapprocha à nouveau. Là où elle n'avait pas été frappée, la chair était froide.

Rusty roula sur le côté pour essayer de libérer ses mains. Il frotta la corde contre les morceaux de ciment aux arêtes vives dans l'espoir de l'user. Ses poignets étaient en sang, mais la corde tenait bon. Et le corps d'Helen coinçait la porte, la maintenant fermée, le faisant prisonnier de ces ténèbres puantes.

Il fallait la déplacer, ouvrir cette maudite porte. Sortir de là. Il commença à flanquer des coups de tête au cadavre pour le faire bouger, mais il était trop massif, trop lourd. Rien ne l'ébranlait. Il tapa sur la cassette et tenta de balbutier quelque chose à travers son bâillon, d'exhorter Helen à se lever pour qu'ils puissent sortir, de lui expliquer qu'ils étaient tous les deux prisonniers, maintenant, et que l'argent n'avait plus d'importance. C'était un simple malentendu. Il n'avait jamais eu l'intention de lui faire du mal, ni à elle ni à personne. Il ne demandait qu'une seule chose: sortir.

Mais il ne sortit pas.

Et, au bout d'un moment, les rats revinrent.

LE FARCEUR

(*The Jokester*)

par ROBERT ARTHUR

L'idée vint de Bradley : La nuit était morne, et, dans la petite pièce sordide du bureau central de la police où se réunissaient les reporters chargés de la rubrique policière dans les quotidiens, Bradley, de l'*Express*, était las de jouer au bridge à trois en attendant qu'il se produise quelque chose.

□ J'ai une idée, dit-il en jetant ses cartes, on va jouer un tour au vieux Pop.

Pop Henderson était l'employé chargé du service de nuit à la Morgue, au sous-sol de l'édifice. C'était un homme aux gestes lents, et à l'esprit plus lent encore, qui avait franchi le cap des soixante-dix ans. Les services municipaux auraient dû le mettre à la retraite depuis des années, mais il avait des charges de famille, une femme malade, et on ne va pas loin avec une retraite. Aussi, comme son emploi n'était pas difficile à tenir, ses supérieurs, fermant les yeux sur son âge, lui avaient-ils permis de continuer.

□ Quel genre de tour ? demanda Furness, un grand maigre, chargé de la rubrique des crimes dans le *Record*.

Bradley s'expliqua et Furness secoua la tête :

□ Je n'aime pas ça. Le vieux Pop n'est pas bien malin. Laisse-le donc tranquille.

Mais décourager Bradley n'était pas chose facile. Farceur invétéré, il avait la réputation d'inventer des gags originaux. Pour lui, ce qui comptait, c'était la farce, peu lui importait qui en était l'objet.

Il insista, et Furness, qui n'aimait pas discuter finit par céder. Morgan, du *Chronicle*, bon garçon et ayant bu un verre ou deux, était déjà d'humeur accommodante. Ils descendirent donc tous les trois jusqu'à la sinistre salle de la morgue où, Pop Henderson, assis dans son minuscule bureau, attendait la fin de son service. Il ne lisait pas, étant trop myope. Il n'écoutait même pas la radio. Il restait simplement là, à attendre que finissent ses heures de travail.

Le long d'un des, murs de la principale pièce se trouvaient vingt compartiments de quarante-cinq sur soixante centimètres environ, juste assez grands pour recevoir un adulte de bonne taille, à condition qu'il ne lui prenne pas fantaisie de se retourner. Et il va de soi que l'idée n'en venait à aucun des occupants de ces compartiments. Ceux-ci étaient réfrigérés, maintenus à une température inférieure à zéro et, comme on était dans une grande ville avec son contingent de victimes d'accidents et de cadavres non identifiés, bon nombre d'entre eux étaient généralement occupés.

□ Pop, dit Bradley, nous voudrions voir le numéro 11. Nous venons de recevoir un tuyau d'après lequel ce serait le banquier new-yorkais disparu.

□ Le numéro 11 ?

Pop se leva lentement et les conduisit le long de la rangée de compartiments, il poussa la targette de la petite porte arborant le numéro 11 et tira à fond le plateau coulissant. Une forme, que recouvrait un drap, y était étendue. Bradley rabattit le drap et fit semblant d'examiner le visage.

□ Ça lui ressemble, fit Bradley avec un mouvement de tête affirmatif. Oui, ça concorde avec la description. Allez nous chercher la fiche de ce monsieur, voulez-vous, Pop ?

□ O.K., monsieur Bradley.

Le gardien de nuit fit demi-tour et s'éloigna de son pas pesant. Bradley cligna de l'œil en direction de Furness qui suivit Pop Henderson dans le bureau. Dès qu'ils furent hors de vue, Bradley et Morgan, toujours un peu ivre, s'affairèrent à préparer la farce.

Furness, pour retenir Pop au bureau, feignit de se plonger dans l'examen des fiches d'entrée du numéro 11, jusqu'à l'arrivée de Morgan.

□ Inutile de vous donner du mal, Pop, dit-il, réprimant un rire. Je crois que nous avons fait une erreur. Vous pouvez remettre le 11 au lit. Viens, Furness, remontons jouer aux cartes.

Les deux journalistes se retirèrent mais, arrivés à l'extrémité du couloir, ils attendirent. Pop, méthodiquement, patiemment, rangea les papiers dans leurs dossiers. Puis, toujours sans hâte, comme quelqu'un passant sa vie à attendre ce qui lui est imposé par son occupation, il regagna la grande salle de la morgue en traînant les pieds, se dirigea

vers le compartiment ouvert, le plateau tiré et la forme recouverte par un drap.

Il en était encore à quatre mètres lorsque le drap bougea. Un grognement théâtral en sortit, puis la forme revêtue du drap s'assit lentement et le linge blanc tomba d'un visage que la pénombre et la myopie du vieillard ne lui permirent pas de reconnaître comme étant celui de Bradley.

□ Où suis ... je ? demanda le reporter d'une voix caverneuse. Que m'avez-vous fait ?

Pop Henderson s'arrêta non sans hésitation. Bradley leva un bras entortillé dans le drap et le braqua sur lui, menaçant.

□ Vous ! psalmodia-t-il, que m'avez-vous fait ? Vous avez essayé de me tuer !...

La farce était très grossière comme la plupart des farces de Bradley. Mais il ne visait qu'à faire impression sur un vieillard à l'esprit émoussé par l'âge. L'effet, du point de vue de Bradley, était entièrement satisfaisant. Un moment, Pop Henderson resta figé sur place, suffoquant, le souffle coupé. Puis il fit demi-tour, traînant les pieds plus vite qu'il ne l'avait fait depuis vingt ans et se hâta vers l'escalier.

□ Bonté divine ! Il est vivant ! cria-t-il d'une voix suraiguë. Il est vivant ! Brigadier, brigadier Roberts ! Venez vite ! Un des cadavres est vivant !

Haletant, il passa à côté de Furness et de Morgan, grimpa l'escalier pour aller trouver le brigadier de service.

Avec un rire contenu, Dave Bradley sauta à terre, rejeta à l'intérieur du compartiment le drap qui le couvrait et claqua la porte.

□ Venez, vous autres ! gloussa-t-il, riant à s'étouffer lorsqu'il les eut rejoints. Vite, prenons l'autre escalier avant que le brigadier descende. Il n'y a pas plus grand rabat-joie depuis qu'il souffre de son ulcère, et il va être furieux !

Ils étaient de retour dans la salle de la presse lorsqu'ils entendirent, dans le couloir, les pas du garçon de la morgue et du brigadier, qui était costaud et grincheux. Le vieux Pop bredouillait encore, presque incohérent.

□ Y s'est assis, brigadier. J'veus dis qu'y s'est assis et qu'y m'a regardé

et qu'y ...

Les voix s'éteignirent lorsqu'au bout du couloir ils prirent tous les deux l'escalier qui descendait à la morgue. Bradley se renverse sur son siège et partit d'un gros rire. Morgan fit entendre un petit gloussement embarrassé, puis s'arrêta. Furness, toujours irrité contre lui-même d'avoir consenti à les aider, alluma une cigarette qu'il éteignit aussitôt en l'écrasant.

Trois minutes plus tard, le gros brigadier revenait, le long du couloir. Il s'arrêta devant la salle et leur lança un regard fulgurant.

□ Bande de rigolos ! grogna-t-il. Les pitres de Drôleville en personne !

Puis, parce qu'il savait jusqu'où pouvoir aller et la limite à ne pas dépasser lorsqu'il déchargeait sa bile sur les journalistes, il regagna son bureau en faisant sonner ses bottes.

□ Oh ! La gueule du brigadier ! hoqueta Dave Bradley, en se tordant de rire. Ça le travaille comme une plaie à vif sur le dos d'un chameau. Il ... mais, qu'est-ce que vous avez donc, vous autres ? demanda-t-il en voyant que Furness et Morgan ne l'imitaient pas. Vous ne riez plus d'une farce ?

□ Je sors, annonça Furness à la cantonade, et il tendit la main pour prendre son chapeau. Si on téléphone de la boîte, dites-leur que je suis en train de vérifier une histoire.

Il sortit.

□ Pisse-froid, marmonna Bradley.

Morgan, chez qui l'effet de la-boisson se dissipait, eut un haussement d'épaules,

□ Possible que l'idée n'ait pas été très bonne après tout, dit-il. Je sors, je vais avaler quelque chose en vitesse, et rentrer chez moi. De toute façon, maintenant le journal est au marbre.

Lui aussi sortit. Dave Bradley fit une grimace, puis prit un cigare, en mordit le bout qu'il cracha sur le parquet.

□ J'ai horreur des types qui prennent mal les farces, murmura-t-il.

Il était en train d'allumer son cigare lorsque Pop Henderson arriva en traînant les pieds, s'arrêta à la porte et jeta un coup d'œil dans la pièce.

□ C'était pas une chose à faire, monsieur Bradley, dit le gardien sans plus élever la voix que d'habitude. Ça m'a donné un coup, mais c'est pas ça qui m'ennuie. Seulement, ça me fait des histoires avec le brigadier Roberts. Il arrête pas de se plaindre de moi et il est furieux parce que je suis entré chez lui en coup de vent tout à l'heure.

» Nous sommes descendus et nous avons trouvé tous les cadavres comme ils devaient être. Alors, il a dit que j'avais des visions. Puis quand j'ai dit que vous autres, de la presse, vous veniez de passer, il a compris que c'était une de vos farces.

Pop s'arrêta pour reprendre son souffle, le regard fixé sur Bradley, mais sans rancune. Bradley alluma son cigare en observant un rite minutieux.

□ Il a dit que si j'marchais encore dans vos histoires ou si j'commettais une erreur, y se chargeait de me faire partir comme ça aurait dû arriver y a des années, dit le gardien. Et j'peux pas m'en aller. J'ai besoin de cet argent. Alors, m'sieur Bradley, s'il vous plaît, plus de farces.

Il resta au même endroit un moment encore, puis s'en alla de sa démarche traînante. Dave Bradley haussa les épaules, fit un rond de fumée, et saisit le téléphone.

□ *L'Express* ? Secrétariat de la rédaction ? Ici, Bradley. Rien de sensationnel ici. Le journal est au marbre ? O.K. Je rentre chez moi. Ne m'attendez pas avant demain matin.

Il raccrocha, refit un rond de fumée et sortit.

Une fois dehors, dans le froid et l'obscurité, il hésita.

Son humeur avait tourné à l'aigre, car la chose qui lui était indispensable, plus que l'alcool ou les femmes, c'était de plaisanter, rire, faire des farces. Boire quelque chose, décida-t-il, mais il n'avait pas envie d'entrer dans un lieu où il risquait de rencontrer Furness et Morgan. Il fixa son choix sur un petit bar du quartier des docks que ne fréquentait aucun membre de la bande des journalistes.

Le bar était exigu et sale, mais le whisky vous réchauffait. Après le troisième verre, Bradley avait retrouvé sa gaieté. Son entrain renaissait. Un autre verre, et la joie pétillait en lui comme à l'ordinaire. Il commença de méditer une autre farce. Qu'est-ce qu'une soirée sans une bonne farce, une bonne rigolade et une bande de copains qui mettent leur gaieté en commun ? Au diable Morgan et

Furness ! Des rabat-joie !

Bradley regarda autour de lui. Il était tard, deux heures du matin. Le bar était presque vide. Il n'y avait que lui, le barman et un petit homme parcheminé qui, un pied sur la barre de cuivre, buvait de la bière. Le barman, à en juger par son aspect, était un homme capable de rire, et le petit bonhomme serait bien obligé d'en faire autant : il n'avait que la peau et les os, que pourrait-il faire d'autre ?

Bradley eut un petit rire étouffé en se baissant pour rattacher le lacet de sa chaussure. D'une main preste, il glissa une allumette entre la semelle et l'empeigne du soulier du petit buveur. Il l'alluma puis se redressa et demanda un autre verre.

Il adressa un clin d'œil au barman, comme celui-ci lui versait le whisky. Puis, d'un signe de tête, il désigna le second client.

□ Vous allez voir, chuchota-t-il.

Le barman, ne comprenant pas, ouvrait de grands yeux. Mais Bradley, avec un large sourire, se retenait de rire. Le petit homme poussa un hurlement et fit un bond en arrière, à cloche-pied. De la main, il donna de grands coups sur l'allumette qui flambait.

Bradley laissa fuser son rire, quêtant l'approbation du barman. Le petit homme posa le pied par terre et, avec un grognement, se tourna vers le reporter.

□ Fils de ... dit-il succinctement, sans se donner la peine d'achever. Puis il frappa.

Le coup atteignit Bradley au moment où il tournait la tête, en plein sur la bouche, et lui écrasa les lèvres contre les dents. Il chancela, ne parvint pas à se retenir au bar et tomba à la renverse de tout son long ; son cou heurta bruyamment la barre de cuivre du comptoir. Il eut tout juste le temps de sentir un craquement affreux quelque part à la base du crâne et toutes les lumières s'éteignirent pour lui.

Le petit homme fixait sur lui un regard mauvais.

□ Quel andouille ! dit-il. Me chauffer la plante des pieds. À moi, Kid Wilkins !

Le barman passa devant le comptoir en se dandinant et s'essuya les mains sur son tablier sale.

□ Tu as tapé dur, comme qui dirait, Kid, murmura-t-il, écarquillant les

yeux. Il est un peu trop tranquille.

□ Ben quoi ! Un direct du gauche sur la bouche, grogna le petit homme, de quoi lui faire sauter une ou deux dents, c'est tout ... La prochaine fois, il réfléchira avant de faire ce genre de farce.

□ Sa tête, dit le barman, soucieux, elle est drôlement de travers. Tu crois que ...

Il s'accroupit sans achever sa phrase. Il chercha le pouls de Bradley et lui passa la main sous la chemise. Puis, son visage coloré devint couleur mastic.

□ Il est mort, dit-il d'une voix rauque. Aussi mort qu'un hareng congelé.

□ Mort ?

L'homme parcheminé se passa rapidement la main sur les lèvres.

□ Merde, c'est un accident ! J'ai pas cogné suffisamment fort pour lui faire du mal. C'est un accident, t'entends ?

□ Oui, bien sûr, bien sûr, Kid ! Un accident.

D'un pas rapide, le barman alla jusqu'à la porte, tourna la clé, baissa le store comme pour la fermeture, et éteignit toutes les lumières à l'extérieur. Puis il revint près de Bradley.

□ Ça sent mauvais, Kid, murmura-t-il, tout en fouillant les poches de Bradley. J'ai bien assez de démêlés avec les flics sans avoir un cadavre chez moi, et toi, tu as déjà écopé de deux condamnations pour voies de faits.

□ Ça va, ça va, dit sèchement Kid Wilkins, j'ai le sang chaud et j'sais me servir de mes poings, c'est tout. Qu'est-ce qu'on va faire ?

Le barman passait hâtivement en revue le contenu du portefeuille qu'il avait pris dans la poche de Bradley.

□ Kid, dit-il, c'est pas seulement une sale histoire. C'est pas bon du tout. Ce crétin est un journaliste. De *l'Express* ! C'est presque aussi moche qu'un flic.

□ Un journaliste, dit Kid Wilkins avec amertume. Et il a fallu qu'y m'chauffe la plante des pieds, que j'lui cogne dessus et qu'il se casse

son putain de cou ! Pourquoi ça ? dis-le moi Pourquoi ?

□ Cherche pas l'pourquoi, j'ai une idée. Faut le sortir d'ici. Là-bas, sur les docks, on l'balancera à la flotte. Faut qu'il ait l'air d'avoir reçu un coup sur la gueule ... ou p't-être qu'il était rond et qu'il est mal tombé.

□ Oui, oui, pré bonsoir ! Le petit homme se dérida. À six heures, mon bateau lève l'ancre, je reviendrai plus dans c' port, v'là tout. Si on remonte la piste jusqu'ici, il était plein en partant, quand t'as fermé, et tu sais rien.

□ C'est ça. Maintenant, prenons d'abord tout ce qu'il a sur lui. Comme ça, y mettront plus d'temps à savoir qui c'est. Ça fera traîner l'enquête. Puis, par le passage, on l'emporte jusqu'aux docks.

Vivement, le patron fouilla les poches de Dave Bradley. Il en transféra le contenu dans les siennes, puis il éteignit toutes les lumières du bar et ouvrit la porte de derrière qui donnait sur une ruelle obscure.

Un moment plus tard, les deux hommes, soutenant Dave Bradley entre eux comme un ivrogne incapable de marcher, sortirent tranquillement dans la nuit et la porte se referma.

Bradley reprit brusquement conscience. Une semi-conscience plus exactement, de quoi se rendre compte qu'il était encore vivant. Il essaya de remuer, mais son corps était gourde et ses muscles refusèrent de lui obéir. Il n'éprouvait pas la moindre douleur, aucune sensation d'aucune sorte. Il ne pouvait même pas savoir exactement dans quelle position il se trouvait ; il lui semblait pourtant être sur le dos.

« Mon cou, la pensée lui traversa vaguement l'esprit, je l'ai heurté en tombant. Cette vertèbre que je m'étais faussée à l'école en jouant au football. Je me la suis tordue encore une fois. C'est comme lorsque je suis resté un mois au lit, en pouvant à peine bouger. Mais cette fois-ci, c'est pire. Le coup a été plus rude. J'ai entendu un craquement dans ma tête. »

Puis il perçut une voix, une voix faible et qui semblait venir de très loin.

□ O.K., il est bien à vous, disait la voix. On l'a trouvé du côté des docks. À voir sa figure, il a reçu un coup en plein dans la gueule. Il était déjà froid lorsque l'interne est arrivé près de lui ; fait pas bon d'être étendu dehors par une nuit aussi froide. Le médecin de service n'a pas senti de pouls, ni de battement de cœur. Alors, il vous l'a envoyé. Pas d'identité. Couchez-le, soignez-le bien. On fera l'autopsie

demain.

La voix s'éteignit. Bradley sentit qu'on le soulevait, le déplaçait. Il y eut un déclic dans son cou et, tout à coup, il put ouvrir les yeux, comme si se trouvait allégée quelque pression sur un nerf vital.

Même s'il n'était que partiellement conscient, ce qui l'entourait lui était assez familier pour qu'il le reconnût.

□ Pop, murmura-t-il, Pop Henderson.

Sans prêter attention, le vieillard acheva de bien disposer les bras et les jambes de Bradley. Bradley renouvela sa tentative.

□ Pop (un peu plus fort cette fois). Pop, je suis vivant !

Le gardien, qui était penché, se retourna, fronçant les sourcils. Bradley, au prix d'un effort considérable, émit un nouvel appel :

□ Pop !

Ça tenait plutôt du croassement.

□ C'est moi, Dave Bradley ! Je suis vivant. Vite, un docteur !

Pop Henderson eut une expression d'effroi. Il se pencha sur Bradley et le dévisagea :

□ Monsieur Bradley ! fit-il, abasourdi. Je vous avais pas reconnu avec votre figure tout enflée. Personne vous a reconnu.

□ Vous occupez pas de ça. (Chaque mot exigeait un effort comme Bradley n'avait jamais eu à en faire auparavant.) Je suis vivant. Sortez-moi d'ici. Allez me chercher un médecin.

Pop Henderson hésita, troublé et indécis. Puis il s'empara d'un drap, le déplia :

□ Monsieur Bradley, je vous l'ai dit, plus de blague. Une fois cette nuit, ça suffit.

Il étendit avec soin le drap sur le corps allongé.

□ Si on se payait ma tête encore une fois, le brigadier Roberts me le pardonnerait pas dit-il sévèrement. Non, monsieur Bradley, pas deux fois la même nuit.

Sans hâte, il repoussa dans le compartiment le plateau coulissant,

ferma la porte, marquée du numéro 12, et tourna le bouton qui la maintenait fermée.

Puis, d'un pas lourd, il regagna son bureau et s'assit pour attendre patiemment l'heure de s'en aller.

FIGURES DE CIRE

(The Waxwork)

par ALFRED McLELLAND BURRAGE

Tandis que les gardiens en uniforme du Musée de Cires Marriner faisaient sortir les derniers visiteurs par la grande double porte vitrée, le directeur s'entretenait dans son bureau avec Raymond Hewson.

Le directeur était un homme assez jeune, blond et trapu, de taille moyenne. Il savait s'habiller et réussissait ainsi à paraître élégant sans que ce fût ostentatoire. Ce n'était pas le cas de Raymond Hewson. Certes, ses vêtements devaient être élégants lorsqu'ils étaient neufs, mais ils avaient beau être soigneusement brossés et repassés, ils commençaient à montrer que leur propriétaire était en train de perdre sa bataille contre l'adversité.

C'était un petit homme pâle et fluet, aux cheveux châains dépeignés, et bien qu'il parlât avec assurance, en élevant parfois le ton, on le sentait sur la défensive et il avait l'air furtif de quelqu'un habitué aux rebuffades. En bref, il avait l'air de ce qu'il était : un homme au-dessus de la moyenne, mais qui a échoué dans la vie par manque de confiance en soi.

□ Il n'y a rien de nouveau dans votre requête, était en train de dire le directeur. Nous refusons environ trois fois par semaine cette même permission, la plupart du temps à des jeunots qui ont fait un pari avec leurs copains. Nous avons plus à perdre qu'à gagner en laissant quelqu'un passer la nuit dans notre « Antre des Assassins ». Si nous le permettions et que quelque jeune imbécile y perde tout bon sens, dans quel pétrin ne nous trouverions-nous pas ! Mais le fait que vous soyez journaliste change un peu les choses.

Hewson sourit :

□ Vous voulez dire, je suppose, que les journalistes ont déjà perdu tout bon sens ?

□ Non, non ! fit le directeur en riant. Mais on les suppose parfaitement maîtres de leurs nerfs. Et puis, en l'occurrence, nous avons quelque chose à gagner : ça nous fera une publicité gratuite.

☐ Exactement, acquiesça Hewson, et c'est pourquoi je pense que nous devrions arriver à nous entendre.

Le directeur rit de nouveau et s'exclama :

☐ Oh ! Je vous vois venir. Vous voudriez gagner sur les deux tableaux, n'est-ce pas ? Le bruit courait, voici des années, que, chez Mme Tussaud, on était prêt à donner cent livres à qui accepterait de passer la nuit, seul, dans la Chambre des Horreurs. Vous ne pensez pas, j'espère, que nous sommes disposés à faire de même ? Quel est votre journal, au fait ?

☐ En ce moment, je suis journaliste indépendant et je travaille à la pige pour plusieurs publications, dit Hewson. Mais je suis sûr de n'avoir aucune difficulté à faire paraître cet article. Le *Morning Echo*, par exemple, le prendrait sans hésiter, presque sur la seule vue du titre « *Une nuit avec les Assassins de chez Marriner* ». Il n'est pas un journal qui laisserait passer l'occasion de publier un tel papier.

Le directeur se frotta le menton :

☐ Ah ... ah ... Et comment vous proposez-vous de traiter ça ?

☐ En jouant évidemment sur le côté macabre et terrifiant, mais avec quand même un rien d'humour.

L'autre opina et présenta son porte-cigarettes à Hewson ...

☐ Parfait, monsieur Hewson. Quand votre article aura paru dans le *Morning Echo*, il y aura ici un billet de cinq livres à votre disposition. Mais sachez avant tout que ça n'est pas une mince épreuve que celle qui vous attend. Je voudrais que vous en soyez bien conscient car, pour ma part, je ne me livrerais point à une telle expérience. J'ai pourtant vu ces figures de cire tant habillées que dévêtues et je n'ignore rien de leur fabrication. Aussi je peux me, promener au milieu d'elles sans plus d'émoi que, s'il s'agissait d'un jeu de quilles. Mais passer la nuit en leur compagnie, non, je ne m'en sentirais pas le courage.

☐ Pourquoi ? questionna Hewson,

☐ Je ne sais pas. Il n'y a aucune raison, à vrai dire. Je ne crois pas aux revenants, et si j'y croyais, je m'attendrais à ce qu'ils hantent la scène de leurs crimes, l'endroit où reposent leurs corps, plutôt qu'une cave où l'on exhibe leur effigie en cire. C'est simplement que je ne me vois pas assis seul toute une nuit au milieu d'eux, avec leurs yeux braqués sur moi. Après tout, ces effigies représentent ce qu'il y a de plus vil et

horrible dans l'humanité, de même que □ mais je n'en conviendrais pas publiquement □ ceux qui viennent les voir ne sont généralement pas mus par de bien nobles instincts. C'est l'ambiance de cet endroit qui est extrêmement déplaisante et si vous êtes sensible aux ambiances, attendez-vous, je vous en préviens, à passer une nuit particulièrement pénible.

Hewson avait eu conscience de tout cela dès l'instant où l'idée avait germé dans son esprit. Il en était malade d'appréhension, même en cet instant où il affectait une totale décontraction et souriait à son interlocuteur. Mais il avait femme et enfants ; or, au cours du mois précédent, il n'avait pigé que des échos ici et là, si bien que ses économies fondaient rapidement. Aussi ne devait-il pas laisser passer cette chance de placer un article dans le *Morning Echo*, à la grasse pige duquel viendrait encore s'ajouter un billet de cinq livres. Cela représentait pour lui une semaine de relative aisance ou quinze jours sans soucis pécuniaires. En outre, si son article était apprécié, on lui proposerait peut-être une collaboration régulière au *Morning Echo*.

□ Les journalistes sont habitués à mener une rude existence, dit-il, et je sais déjà que je passerai une mauvaise nuit dans votre « Antre des Assassins », qui ne présente évidemment pas le confort d'une chambre d'hôtel. Mais je ne pense pas que vos figures de cire m'incommodent beaucoup.

□ Vous n'êtes pas superstitieux ?

□ Pas le moins du monde ! assura Hewson en riant.

□ Mais, étant journaliste, vous devez avoir beaucoup d'imagination ?

□ Le chef des informations du journal où je travaillais, me reprochait sans cesse d'en être dépourvu. Dans notre profession, on ne se contente pas des seuls faits, et les quotidiens tiennent à ce que nous sachions les accommoder au goût de leurs lecteurs.

Souriant de nouveau, le directeur se leva et dit :

□ Parfait. Je crois qu'il ne reste plus aucun visiteur. Je vous demande un instant ... Je vais donner des ordres pour que les effigies d'en bas ne soient pas recouvertes de leurs housses, et prévenir les veilleurs de nuit de votre présence. Ensuite, j'irai vous montrer les lieux.

Il prit le combiné d'un téléphone intérieur, dit les paroles nécessaires et raccrocha.

□ Il y a encore une chose que je dois vous demander, monsieur

Hewson, et c'est de ne pas fumer. Nous avons justement eu une alerte-incendie tantôt, dans l' « Antre des Assassins ». J'ignore qui a crié « au feu ! » mais ça n'était qu'une mauvaise plaisanterie. Fort heureusement, il y avait peu de visiteurs à ce moment-là, sinon c'eût été la panique. Et maintenant, si vous êtes prêt, allons-y.

Hewson suivit le directeur à travers une demi-douzaine de salles où des employés s'affairaient à recouvrir de housses des rois et des reines d'Angleterre, des généraux ou des hommes d'État célèbres, tous spécimens d'humanité à qui leur bonne ou mauvaise renommée valait cette sorte d'immortalité. S'arrêtant près d'un des employés en uniforme, le directeur lui demanda de placer un fauteuil dans l' « Antre des Assassins ».

□ C'est tout ce que nous pouvons faire pour vous, dit-il à Hewson. J'espère que vous pourrez dormir un peu.

Il le précéda au-delà d'un portillon, puis dans un escalier de pierre mal éclairé qui donnait la sinistre impression d'aboutir à un cul-de-basse-fosse. Dans un couloir au bas de ces marches, on trouvait, en guise d'horreurs préliminaires, des vestiges de l'Inquisition, un chevalet provenant d'un manoir médiéval, des fers à marquer au rouge, des poucettes de torture, et autres souvenirs d'une époque cruelle. Au bout de ce couloir se trouvait l' « Antre des Assassins ».

C'était une pièce voûtée, de forme irrégulière, chichement éclairée par des ampoules dissimulées dans des globes de verre dépoli. On en avait ainsi accentué l'ambiance inquiétante, qui incitait les visiteurs à ne plus parler qu'à voix basse. Cela tenait un peu d'une chapelle, mais d'une chapelle où les exercices de piété eussent été remplacés par quelque culte impie.

Les figures de cire des assassins étaient placées sur des socles bas arborant un numéro. Si on les avait vues dans un autre cadre sans savoir ce qu'elles représentaient, on aurait surtout prêté attention à leurs vêtements relevant de modes disparates.

De récentes notabilités voisinaient avec des « vedettes » dont le temps écoulé n'avait pas atténué la réputation. Thurtell, le meurtrier de Weir, semblait s'être figé alors qu'il faisait un geste d'appel au jeune Frederick Bywaters. Il y avait là aussi Lefroy, ce pauvre petit snob imbécile, qui avait tué pour se procurer de quoi singer les « gens de la haute ». À quelque cinq mètres de lui était assise Mme Thompson, cette trop romanesque amoureuse qui fut pendue pour donner bonne conscience aux épouses bourgeoises. De toute cette assemblée, Charles Peace était le seul à avoir l'air foncièrement méchant, ricanant par-

dessus l'allée à l'adresse de Norman Thorne. Brown et Kennedy, les deux plus récents spécimens, se tenaient entre Mme Dyer et Patrick Mahon.

Le directeur désigna au passage à Hewson plusieurs de ces tristes célébrités :

□ Voici Crippen ... Je pense que vous l'aviez reconnu à son air d'être incapable de faire du mal à une mouche. Voici Armstrong, qui a tout d'un inoffensif paysan, n'est-ce pas ? Là, c'est le vieux Vaquier, reconnaissable à sa barbe, Et ici, bien sûr ...

□ Qui est-ce, là-bas ? l'interrompt Hewson en pointant le doigt.

□ J'allais y venir, dit le directeur avec un rien d'enjouement. Approchez-vous et regardez-le bien. C'est notre superstar, le seul du lot à n'avoir pas été pendu.

L'effigie que Hewson avait montrée du doigt était celle d'un petit homme maigre, ne mesurant guère plus d'un mètre cinquante. Il avait une moustache aux extrémités effilées, de grosses lunettes, et portait une pèlerine à capuchon. Il avait quelque chose d'exagérément français, comme ces personnages comiques que l'on voit sur certaines scènes londoniennes. Hewson n'aurait su dire pourquoi ce petit homme au visage plutôt, bonasse lui paraissait si repoussant, mais il avait impulsivement reculé d'un pas et, même en la compagnie du directeur, il dut faire un effort pour le regarder de nouveau.

□ Mais qui est-ce ? demanda-t-il.

□ Le Dr Bourdette.

Hewson secoua doucement la tête :

□ C'est un nom que je crois avoir déjà entendu, mais j'ai oublié à propos de quoi.

Le directeur sourit :

□ Vous vous en souviendriez mieux si vous étiez français. Pendant de longs mois, cet homme fut la terreur de Paris. Durant la journée, il soignait les gens et la nuit venue, lorsqu'il piquait une crise, il les égorgeait. Il tuait pour le seul plaisir que cela lui procurait, et il procédait toujours de la même façon : avec un rasoir. À l'issue de son dernier crime, il laissa derrière lui un indice qui mit la police sur sa trace. D'un indice à l'autre, la police sut bientôt qu'elle était sur la piste de l'équivalent parisien de notre Jack l'Éventreur. On rassembla

suffisamment de preuves pour l'envoyer dans un asile de fous ou à l'échafaud, sous une douzaine d'inculpations.

« Mais là encore il se révéla plus malin que les policiers. Quand il se rendit compte que les mailles du filet se resserraient autour de lui, il disparut mystérieusement, et depuis lors toutes les polices du monde civilisé le recherchent en vain. Il a dû très certainement se suicider, en s'arrangeant pour qu'on ne puisse retrouver son corps. Un ou deux crimes du même genre ont été commis depuis sa disparition, mais on le tient néanmoins pour mort et les experts pensent que ces meurtres sont l'œuvre d'un imitateur. C'est étrange, n'est-ce pas, de voir comme les criminels célèbres ont des émules ?

Frissonnant, Hewson remua les pieds avec embarras :

□ Brr ! Il ne me plaît pas du tout ! Ces yeux qu'il a !

□ Oui, cette figure de cire est un petit chef-d'œuvre. On sent peser sur soi le regard de ces yeux ... C'est d'autant plus réaliste que Bourdette pratiquait l'hypnotisme et l'on suppose qu'il hypnotisait ses victimes avant de les égorger. Sans cela, comment un homme de si petite taille aurait-il eu toujours le dessus ? On n'a jamais relevé la moindre trace de lutte.

□ Il m'a semblé le voir bouger ! balbutia Hewson.

Le directeur sourit :

□ J'imagine que vous aurez plus d'une illusion de ce genre avant la fin de la nuit. Mais comme vous ne serez pas enfermé, vous pourrez monter au rez-de-chaussée quand vous en aurez assez. Vous ne serez pas seul, car il y a là-haut des veilleurs de nuit. Ne vous affolez donc pas si vous entendez des bruits de pas. Je ne regrette de ne pouvoir vous donner davantage de lumière. En ce moment, toutes les lampes sont allumées mais, pour des raisons évidentes, nous utilisons des ampoules de faible puissance. Sur ce, je vous engage à revenir dans mon bureau, où vous boirez un whisky bien tassé avant de commencer votre veillée.

Le gardien de nuit qui avait installé le fauteuil pour Hewson, était porté à la plaisanterie.

□ Où le voulez-vous, monsieur ? s'enquit-il en souriant. Ici, pour que vous puissiez avoir une petite conversation avec le Dr Crippen lorsque

vous commencerez à trouver le temps long ? Ou préférez-vous la vieille mère Dyer qui a l'air de dire qu'elle aimerait bien avoir un peu de compagnie ? Dites-moi ce que vous préférez, monsieur.

Hewson sourit. L'homme lui était sympathique, ne fût-ce que parce que ses blagues contribuaient à ce que cette salle fût une pièce d'exposition et rien d'autre.

□ Je le placerai moi-même, dit-il, après avoir étudié d'où viennent les courants d'air.

□ Oh ! Ici, en bas, il n'y a pas de courants d'air. Eh bien, bonne nuit, monsieur. Si vous avez besoin de moi, je suis là-haut. Ne les laissez pas se faufiler derrière vous pour refermer leurs mains glacées autour de votre cou. Et méfiez-vous de la vieille Mme Dyer : je crois qu'elle a un faible pour vous !

Hewson rit et souhaita en retour une bonne nuit au gardien. Cela s'annonçait moins pénible qu'il ne l'avait craint. Il fit rouler dans l'allée le lourd fauteuil capitonné, le disposant de façon qu'il tournât le dos à l'effigie du Dr Bourdette. Pour quelque raison indéfinissable, le médecin était de tous ses compagnons celui qui lui plaisait le moins. Tandis qu'il arrangeait ainsi le fauteuil, Hewson se sentait le cœur presque gai. Mais lorsque les pas du veilleur de nuit se furent éteints au loin et qu'un lourd silence s'appesantit sur la salle, il se rendit compte que l'épreuve qu'il allait affronter n'était pas rien.

Sous la faible clarté des lampes, les rangées d'effigies ressemblaient tellement à des êtres humains que leur immobilité et leur silence finissaient par avoir quelque chose d'anormal, d'effrayant. Ce qui manquait, c'était un bruit de respirations, un froufrou de vêtements, ces mille et un riens que l'on perçoit même lorsque le plus profond silence s'abat sur une foule. Mais l'air stagnait comme l'eau au fond d'une mare. Il n'y avait pas dans la pièce le moindre souffle d'air pour agiter un rideau, provoquer le friselis d'une tenture ou faire mouvoir une ombre. Il n'y avait que son ombre à lui pour bouger quand il levait un bras ou remuait une jambe. Tout était immobile et silencieux. « Ce doit être comme ça au fond de la mer » pensa Hewson, en se promettant d'insérer cette phrase dans son article.

Il se sentait relativement courageux devant ces sinistres effigies. Après tout, ce n'étaient que des figures de cire. Aussi longtemps que cette pensée dominerait les autres dans sa tête, tout irait bien. Mais à la longue, elle ne l'empêcha cependant pas d'éprouver un malaise à l'idée que le regard du Dr Bourdette était braqué sur lui. Le souvenir qu'il gardait des yeux du petit Français le hantait, et il était dévoré par le

désir de se retourner.

□ Allons, pensa-t-il, voilà que mes nerfs commencent à faire des leurs ! Si je me retourne pour regarder ce mannequin habillé, cela équivaldra à m'avouer que j'ai la trouille.

Mais dans sa tête une autre voix dit :

□ C'est parce que tu as peur que tu ne te retournes pas pour le regarder.

De la sorte, Hewson demeura un moment à balancer entre deux attitudes, mais finit par pivoter dans son fauteuil pour regarder derrière lui.

Parmi les figures de cire figées dans des poses manquant de naturel, celle de l'horrible petit médecin semblait prendre une importance toute particulière, peut-être parce qu'elle recevait de plein fouet la clarté d'une des lampes. La fausse douceur qu'un artiste particulièrement doué était parvenu à donner au visage, fit frémir Hewson quand, l'espace d'une seconde, son regard rencontra celui du mannequin, avant qu'il ne se tourne de nouveau dans la direction opposée.

□ Il est en cire, comme les autres, marmotta Hewson avec une intonation de défi. Vous n'êtes tous que des figures de cire !

Oui, ce n'étaient que des figures de cire ... Mais des figures de cire ne bougent pas. Non qu'il eût observé le moindre mouvement, mais à présent il semblait s'être produit un changement presque imperceptible dans la façon dont étaient groupées les effigies placées devant lui. Crippen, par exemple, semblait maintenant orienté légèrement plus à gauche. Toutefois, cela tenait peut-être à ce que lui-même n'avait pas repris exactement la même position qu'avant de se retourner. Mais Field et Grey ... Leurs mains n'étaient pas si proches tout à l'heure ... L'espace d'un instant, Hewson en eut la respiration coupée, puis il fit appel à tout son courage, comme s'il soulevait une pesante charge. Se remémorant ce que lui avait dit plus d'un rédacteur en chef, il rit en lui-même.

□ Et ils prétendent que je n'ai aucune imagination !

Sortant un calepin de sa poche, il y nota rapidement :

Silence mortel. Immobilité anormale des effigies. Comme si l'on était au fond de la mer. Regard hypnotique du Dr Bourdette. Les figures de cire semblent bouger dès qu'on cesse de les observer.

Laissant son carnet se refermer, il regarda vivement par-dessus son épaule droite. Il n'avait rien vu ni entendu, mais c'était comme si quelque sixième sens l'avait averti. Il regarda fixement Lefroy qui, d'un air fat, semblait dire : « Ce n'était pas moi ! »

Non, bien sûr, ça n'était pas lui, ni aucun des autres, c'était seulement dû à ses nerfs ... Mais Crippen n'avait-il pas bougé de nouveau, tandis qu'il portait son attention ailleurs ? On ne pouvait faire confiance à ce petit homme. Quand vous détourniez les yeux de lui, il en profitait aussitôt pour changer de position. Et tous agissaient de même !

Ça ne pouvait continuer ainsi ! Se levant à demi du fauteuil, Hewson se dit qu'il n'allait pas rester toute la nuit avec un tas de figures de cire qui bougeaient dès qu'il cessait de les regarder ...

Mais il se rassit. Il venait de se montrer froussard et idiot. Ce n'étaient que des figures de cire et elles ne pouvaient bouger. Tant qu'il demeurerait bien persuadé de cela, tout irait bien. Mais alors pourquoi cette agitation silencieuse autour de lui ? Ce quelque chose de subtil qui n'était pas tout à fait un bruit, mais se produisait quand il regardait ailleurs ?

Se retournant vivement, il se heurta au regard sinistrement doucereux du Dr Bourdette. Puis, sans le moindre avertissement, il fit de nouveau face à Crippen. Ah ! Cette fois, il avait bien failli prendre Crippen sur le fait !

« Prenez bien garde, Crippen, et tous les autres ! Si j'en vois un bouger, je le mets en pièces ! Vous entendez ? »

Il se dit qu'il ferait mieux de partir, car il avait éprouvé déjà suffisamment de sensations pour écrire son histoire, et dix autres au besoin. Alors, pourquoi rester ? Le *Morning Echo* ne s'informerait pas du temps exact qu'il avait passé là ... Qu'est-ce que ça pouvait leur foutre, du moment que l'article était bon ? Oui, mais le veilleur de nuit ferait des commérages. Et le directeur - qui sait ! - en profiterait peut-être pour ne pas lui donner ce billet de cinq livres dont il avait bien besoin. Il se demanda si Rose dormait ou si, éveillée, elle pensait à lui. Comme elle rirait quand il lui raconterait ce que son imagination ...

Non, là, c'était quand même un peu trop ! Il était déjà assez désagréable que les figures de cire bougent quand il ne les regardait pas, mais qu'elles respirent était absolument intolérable ! Car quelqu'un respirait. Ou bien était-ce sa propre respiration dont le bruit lui semblait provenir d'ailleurs ? Il demeura parfaitement immobile,

l'oreille aux aguets, jusqu'à ce qu'il exhale de nouveau l'air contenu dans ses poumons. Oui, c'était son propre souffle ... à moins que, pressentant sa réaction, l'autre eût retenu sa respiration en même temps que lui.

Tournant vivement la tête, Hewson promena autour de lui un regard traqué et hagard, qui partout ne rencontrait que des figures de cire. Mais il avait constamment l'impression d'avoir manqué, d'une fraction de seconde, le déplacement d'un pied ou d'une main, un mouvement de lèvres, un battement de cils, une expression de vie aussitôt effacée. Ils étaient comme les élèves d'une classe indisciplinée, chuchotant, riant et se donnant des bourrades derrière le dos de leur professeur, pour redevenir sages comme des images dès qu'il s'apprêtait à leur faire de nouveau face.

Ça ne pouvait pas durer ! Non, ça ne pouvait absolument pas durer ! Il lui fallait se raccrocher à quelque chose, fixer son esprit sur quelque chose appartenant essentiellement à la vie quotidienne, à la clarté du jour dans les rues de Londres. Il était Raymond Hewson, un journaliste qui, pour n'avoir pas connu le succès, n'en était pas moins un homme qui vivait et respirait, tandis que ces silhouettes groupées autour de lui n'étaient que des figures de cire, incapables donc de bouger comme de chuchoter. Elles étaient censées représenter des assassins, mais c'était sans importance car elles n'en étaient pas moins faites uniquement de cire et de sciure. On les avait mises là pour la satisfaction de visiteurs morbides ou de touristes désœuvrés. Voilà, il se sentait mieux maintenant ... Quelle était donc cette histoire si drôle que quelqu'un lui avait racontée, la veille, au Falstaff ?...

Il se la remémora seulement en partie, car il sentait le regard du Dr Bourdette peser sur sa nuque, comme le mettant au défi de se retourner.

Après lui avoir jeté un brusque coup d'œil par-dessus son épaule, Hewson fit pivoter complètement son fauteuil afin d'être face à face avec cet horrible homme aux yeux d'hypnotiseur. Il sentit ses propres yeux s'agrandir et sa bouche commencer d'esquisser une moue terrifiée avant de découvrir ses dents, comme un chien prêt à mordre.

□ Tu as bougé ! s'écria-t-il d'une voix qui éveilla quantité de sinistres échos. Oui, tu as bougé ! Je t'ai vu !

Puis il se figea sur son siège en regardant droit devant lui, tel un homme retrouvé gelé dans les glaces de l'Arctique.

Les mouvements du Dr Bourdette étaient dépourvus de toute hâte. Il

quitta son piédestal avec autant de précaution qu'une élégante descendant d'un autobus. Haut d'une soixantaine de centimètres, ce piédestal était entouré d'une cordelière de velours soutenue par deux barreaux. Soulevant la cordelière, Bourdette passa dessous, descendit de son perchoir, puis s'assit au bord du socle, face à Hewson. Alors, hochant la tête, il sourit et dit :

□ Bonsoir. Je n'ai pas besoin de vous préciser, continua-t-il dans un anglais irréprochable où transparaissait à peine un léger accent étranger, que jusqu'à ce que je surprenne votre échange, de propos avec l'honorable directeur de cet établissement, je ne me doutais absolument pas que j'aurais cette nuit le plaisir de votre compagnie. Vous ne pouvez bouger ni parler sans mon consentement, mais vous m'entendez parfaitement. J'ai le sentiment que vous êtes ... dirai-je *nerveux* ? De grâce, cher monsieur, n'ayez aucune illusion. Je ne suis pas une de ces méprisables effigies ayant miraculeusement pris vie. Je suis le Dr Bourdette, en chair et en os.

Il marqua un temps, toussa et remua les jambes.

□ Excusez-moi, mais je suis un peu ankylosé. Laissez-moi vous donner quelques explications, enchaîna-t-il. Des circonstances, dans le détail desquelles il serait trop long d'entrer, rendaient souhaitable pour moi de vivre en Angleterre. Ce soir, j'étais à proximité de cet établissement lorsque j'ai vu un agent de police me regarder avec un tout petit peu trop d'attention. Supposant qu'il se proposait de me suivre et peut-être de me poser quelques questions embarrassantes, je me suis mêlé à la foule qui entraît ici. Un petit supplément m'a permis d'accéder à la salle où nous nous trouvons maintenant, et une brusque inspiration m'a montré comment échapper aux éventuelles recherches du policier.

« J'ai crié « Au feu ! », et lorsque tous ces imbéciles se sont précipités vers l'escalier, j'ai dépouillé mon effigie de la pèlerine que vous voyez maintenant sur moi. L'ayant revêtue, j'ai taché mon double de cire sous l'estrade qui se trouve au fond de la salle et j'ai pris sa place sur ce socle.

« Je vous avoue avoir vécu là une soirée particulièrement épuisante, mais comme je n'étais pas constamment observé, j'avais de temps à autre la possibilité de respirer bien à fond et de changer de pose. À un moment donné, un gosse a crié qu'il m'avait vu bouger. J'ai entendu ses parents lui promettre une fessée ainsi qu'une privation de dessert, et j'espère qu'ils auront mis cette menace à exécution.

« Ce que le directeur a dit de moi et que je n'ai pu m'empêcher d'entendre, était partial certes, mais dans l'ensemble relativement

exact. Vous pouvez effectivement constater que je ne suis pas mort, mais c'est une bonne chose que le monde soit persuadé du contraire. De même, il a assez justement décrit ce qui, des années durant, a été ma distraction préférée, mais à quoi ces derniers temps, du fait des circonstances, je n'ai pu m'adonner autant que je l'eusse souhaité. Son exposé manquait simplement d'intelligence. Pour la clarté des choses, disons que le monde se divise en deux : d'un côté, les collectionneurs ; de l'autre, les non-collectionneurs. Nous n'avons que faire de ces derniers ... Quant aux collectionneurs, ils collectionnent n'importe quoi selon leurs goûts personnels : cela va des pièces d'or aux étuis d'allumettes, des papillons aux cendriers. Moi, je collectionne des gorges.

Il marqua de nouveau un temps, tout en regardant la gorge de Hewson avec un intérêt quelque peu désapprouvateur.

□ Je dois être reconnaissant au hasard qui nous a mis ce soir en présence, poursuivit-il, et ce serait peut-être faire preuve d'ingratitude que de me plaindre. Pour des raisons de sécurité personnelle, mes activités ont été quelque peu réduites durant ces dernières années, et je me réjouis de l'occasion qui m'est offerte de satisfaire mon assez inhabituel penchant. Je ne voudrais pas, monsieur, vous offenser, mais permettez-moi de vous dire que vous avez un cou osseux. Je ne vous aurais certainement pas choisi, car ma préférence va aux hommes ayant un gros cou ... un gros cou rouge ...

Fouillant dans une poche intérieure, il en sortit quelque chose dont il éprouva le fil d'un doigt mouillé, avant de l'affûter doucement sur la paume de sa main gauche.

□ C'est un rasoir français, expliqua-t-il avec affabilité. Ils sont peu utilisés en Angleterre, mais peut-être avez-vous déjà eu l'occasion d'en voir ? On les affûte sur un cuir. Vous remarquerez que la lame est très étroite. L'entaille que font ces rasoirs n'est pas profonde, mais elle est néanmoins suffisante. Vous pourrez en juger vous-même dans un tout petit instant. Et maintenant, la question que se doit de poser tout barbier de qualité :

« Monsieur, le rasoir vous convient-il ? »

Il se leva, petite mais menaçante incarnation du mal, et s'approcha de Hewson, sans faire plus de bruit qu'une panthère en chasse.

□ Voulez-vous avoir l'obligeance de lever légèrement le menton ... Merci ... Encore un peu ... Juste un petit peu plus ... Ah ! Merci !... Merci, monsieur, merci !

À une extrémité de la salle, il y avait un soupirail de verre dépoli qui, durant la journée, laissait filtrer quelque clarté provenant du dehors. Après le lever du soleil, cette clarté se mêla à la chiche lumière des lampes, pour éclairer sinistrement un tableau déjà suffisamment horrible en soi.

Apathiques, les figures de cire attendaient sur leurs piédestaux que l'on vienne les admirer ou les considérer avec effroi. Au milieu d'elles, dans l'allée centrale, Hewson était toujours assis, le buste renversé contre le dossier du fauteuil. Il avait le menton levé, comme s'il attendait les bons offices d'un barbier, et bien qu'il n'y eût aucune égratignure sur son cou, pas plus que sur le reste de son corps, il était froid et mort. Ses précédents employeurs avaient eu tort de le dire dépourvu d'imagination.

Sur son socle, le Dr Bourdette observait le mort sans l'ombre d'une émotion. Il ne bougeait pas, étant incapable du moindre geste. Mais cela n'avait rien d'étonnant, somme toute, puisqu'il était en cire.

L'ÉPOUSE MUETTE

(The Dumb Wife)

par THOMAS BURKE

Sombre est cette histoire d'amour, sombre comme les tristes arcades qui empêchent la lumière de pénétrer dans les rues qui longent les quais. Dans ces rues grises, vides de bruit et de fenêtres accueillantes, les après-midi sont toujours froids. Là, les trottoirs étroits forment des frontières entre les gens ridés qui y habitent et les pierres ne résonnent pas du bruit des pas.

Pourtant, bien que tous 'les autres sentiments périssent, la beauté, l'amour et le sacrifice y demeurent vivaces. Dans ces endroits déserts au-dessus de la rivière de Londres, les iniquités se propagent et fleurissent, tendant à détruire tout ce qui serait beau et courageux. Pourtant la beauté persiste. Même au cœur des ténèbres, l'amour prend racine et créer son éternel enchantement de jardins ensoleillés, de clairs de lune, de chansons printanières.

Dans l'une de ces rues sans joie, à quelque distance du quartier chinois, se trouvait une blanchisserie chinoise. Pendant de nombreuses années, une femme de type semi-oriental demeura assise à la fenêtre supérieure de la blanchisserie. Elle demeurait là, jour après jour, mois après mois, excitant la compassion de tous ces malheureux chez lesquels le malheur n'avait pas éteint la pitié. On connaissait une partie de son histoire. Elle était l'épouse du propriétaire de la blanchisserie qui s'appelait Ng Yong et elle était muette.

Tant que le jour durait, elle demeurait assise à sa fenêtre et le chagrin avait effacé toute expression de son visage naturellement placide. Elle ne regardait rien, n'écoutait rien. Elle restait immobile et silencieuse, telle une statuette chinoise. Et ses yeux étroits reflétaient une telle horreur latente que les étrangers qui passaient devant la fenêtre hâtaient le pas pour gagner rapidement la rue principale du quartier. On ne saura jamais ce qui se passait quotidiennement derrière ce visage rigide. On peut seulement l'imaginer. Quels sentiments de haine, de peur, de vengeance, de fuite, quelles sombres idées et quels souvenirs plus sombres encore s'accumulaient dans cette tête ? Cela nous ne pourrions le dire.

De temps en temps, sans prévenir, elle perdait son impassibilité et une scène s'ensuivait. Elle courait vers la porte et ses efforts pour parler atteignaient au paroxysme. Mais, tandis qu'elle faisait des gestes désespérés en direction du *Dock des Antilles*, il ne sortait de sa bouche que des sons inarticulés. Alors son mari se précipitait vers elle. Il la prenait par la main, tristement, et la ramenait, avec une douce fermeté, vers sa retraite solitaire. Et les voisins le plaignaient et admiraient sa conduite dans l'épreuve.

Il leur avait expliqué le malheur qui avait fondu sur sa maison et, souvent, ils l'aidaient à calmer la malade. Mari attentionné, il accompagnait toujours sa femme au cours des rares promenades qu'elle faisait. Et, lorsqu'elle tournait de rue en rue, comme si elle eût cherché à retrouver un endroit connu d'elle seule, et que les passants s'arrêtaient, frappés par son visage suppliant et ses lèvres qui remuaient vainement, il l'entraînait. Les étrangers s'éloignaient et ceux qui les connaissaient s'approchaient pour lui prêter renfort.

Voilà ce qu'on savait. Et voici l'histoire complète.

Lorsque Moy Toon naquit à Poplar, d'une mère anglaise et d'un père chinois, elle ne fut pas accueillie avec, grand enthousiasme. La famille de sa mère l'ignora complètement, tandis que la famille de son père se contenta de ne pas la laisser mourir de faim. Orpheline de très bonne heure, elle entra dans une maison de thé de la colonie chinoise pour faire les travaux les plus durs. Là, elle passa de longues années pénibles, sans en compter les jours. Elle ne pensait pas beaucoup. Elle n'éprouvait pas grand-chose. Elle posait rarement des questions. Elle était aussi satisfaite de son sort que peut l'être une esclave née dans l'esclavage et à qui on n'a jamais rien appris. Elle avait surtout hérité le caractère soumis des Orientaux et beaucoup moins le scepticisme et le goût de lutte des Occidentaux. Les choses étaient comme elles étaient et elle les acceptait ainsi. Elle grandit dans la promiscuité des docks. Elle avait peu d'éducation morale et ce qu'elle savait se limitait à ce qu'on apprend, en général, à une femme chinoise de la classe des coolies. Aussi passa-t-elle ses années de jeunesse dans une sorte de somnambulisme.

Une nuit, arriva à la maison de thé un jeune second-maître, au quatrième stade de l'ébriété. Elle l'avait vu plusieurs fois dans les rues et avait admiré, à sa façon, sa démarche aisée, son visage hâlé par la mer. Ce soir-là, ivre de bière comme il l'était, il remarqua la jeune fille dont le charme était fait d'un mélange de vivacité européenne et de gravité orientale. Il lui fit des propositions. À la vérité, il n'eut qu'à parler, car la métisse fut immédiatement conquise par cet homme-

miracle qui apparaissait dans sa vie.

Cette nuit fut suivie de beaucoup d'autres. Il était aux petits soins pour elle, l'appelait Baby Doll ou lui donnait d'autres surnoms d'amoureux, lui apportait de petits cadeaux bon marché. Quand il revint à terre, la fois suivante, il recommença à sortir avec elle, tout heureux de cette compagnie. Quelques mois plus tard, il prenait définitivement congé d'elle en lui disant qu'il allait se marier et se fixer dans un autre quartier de Londres. Elle ne le revit plus. Elle accepta son départ, placidement, sans rancœur, comme elle acceptait toutes choses, qu'il s'agît de bonheur ou de malheurs Et elle ne lui réclama rien.

Plus tard vint l'enfant. Le patron du restaurant ne fut pas très content de ce maladroit écart de conduite. Cependant, il s'occupa un peu de sa servante et le nouveau-né fut placé chez une vieille femme, bien connue de la colonie chinoise, qui habitait à Blackwall. Moy Toon était folle du bébé. C'était pour elle le souvenir vivant de la seule aventure de sa vie et elle adorait cet enfant. Tout d'abord, elle refusa de s'en séparer. En le gardant avec elle, elle montrait le mépris qu'elle éprouvait pour tous ceux qui prenaient sa merveilleuse maternité avec trop de légèreté. Puis, peu à peu, elle se rendit compte que leur conseil était bon. Avec cet enfant, elle ne pouvait espérer gagner la modeste somme d'argent dont elle avait besoin, car elle n'avait pas de goût pour mener le genre de vie des autres filles de sa classe et de son origine. Elle n'avait eu qu'un seul amour et, pour le bien de son fils, désirait être sérieuse. Elle préférait le dur régime de la maison de thé aux tristes aventures de la rue. Elle savait que l'enfant recevrait, même confié à des mains étrangères, les soins indispensables qu'elle ne pouvait lui prodiguer. Aussi laissa-t-elle la sagesse triompher de ses sentiments et donna-t-elle l'enfant, à condition toutefois de pouvoir le voir chaque fois qu'elle le désirerait.

Pendant six ans, elle continua son existence aride. Elle était plutôt reconnaissante que sa vie sans attrait fût coupée, chaque semaine, par les visites qu'elle rendait à son fils. Pourtant, au cours de ces années, il lui arrivait souvent de sangloter la nuit. Elle se rappelait la force juvénile et les manières délicates de cet enfant qu'elle ne pouvait revendiquer ouvertement, et vers lequel elle tendait vainement ses bras dans les ténèbres. En jouant dans les rues du port, il avait grandi et était devenu un garçon robuste pour son âge. Elle passait de délicieux après-midi à le déguiser en marin : veste de quartier-maître, boutons dorés, casquette à visière ornée d'innombrables galons. Elle l'appelait alors « le petit matelot de sa maman », et ces après-midi compensaient largement ses nuits solitaires.

Ce fut alors que Ng Yong apparut. Il avait acheté la blanchisserie d'un de ses compatriotes qui retournait dans son pays, et il faisait de très bonnes affaires. Mais, en examinant sa maison de plus près, il s'aperçut qu'il lui manquait quelque chose. Et ce quelque chose, c'était une femme. Il se rendit compte qu'une femme serait un meuble agréable qui donnerait sa touche de fini à l'établissement. Il se mit à en chercher une et, à la maison de thé des *Cent Dragons Dorés*, il découvrit Moy Toon.

Moy Toon lui parut être exactement l'article dont il avait besoin. Il demanda des renseignements au patron de la maison de thé, apprit qu'elle était disponible et qu'elle était la propriété du tenancier.

Ng Yong était très strict sur la vertu des femmes (il se plaçait du point de vue de l'acheteur éventuel) et il posa sur la vie et la conduite de Moy Toon des masses de questions au tenancier. L'homme des *Cent Dragons Dorés* y répondit : pas avec une entière franchise, mais avec une certaine liberté agrémentée d'un air de candeur engageante ... Lorsque Ng Yong exigea l'assurance que la marchandise n'était pas souillée, le tenancier la lui donna. Il n'y a pas un négociant au monde qui déprécie volontairement sa marchandise et l'homme savait que la révélation d'une certaine aventure ferait sensiblement baisser le prix de vente de l'article.

Moy Toon fut personnellement prévenue de l'ouverture des négociations et on lui fit remarquer, en lui vantant la prospérité de Ng Yong, à quel point sa situation s'améliorerait si une alliance était conclue avec lui. On ajouta qu'il était fort nécessaire de garder secrète l'existence de l'enfant. On la pressa de renoncer pour toujours à lui mais, à ceci, elle ne répondit rien. À l'union qu'on lui proposait, elle ne fit aucune objection. Ng Yong était vieux, mais la différence d'âge était indifférente à la jeune femme. Elle était suffisamment chinoise pour s'en accommoder. Elle vit dans cette union une chance d'être aidée et, indirectement, d'améliorer la vie de son fils. Donc, elle était prête à ce mariage sans y réfléchir davantage. Elle ne se demanda pas un seul instant si elle pourrait garder son secret. De cela, elle était absolument sûre.

Ainsi, quelque temps plus tard, Ng Yong l'examina, l'interrogea, et se déclara satisfait d'elle et de sa modestie. Mais il ne manqua pas de lui faire un long discours sur le comportement d'une épouse. Il était assis devant elle, dans la cuisine du salon de thé, ses mains grasses posées sur ses genoux, sa vieille tête dodelinant, les secrets de ses yeux bien abrités derrière ses paupières bridées afin que les esprits curieux de ses amis ne puissent les deviner. La femme de Ng Yong, lui dit-il,

devait être obéissante, servir son seigneur sans cesse et sans jamais poser de questions, s'occuper régulièrement et attentivement de la bonne tenue de sa maison, rompre toute relation avec les gens de la maison de thé et, par-dessus tout, être honnête et fidèle. Elle devait être tout à lui, et à lui seulement. Il cita des passages des *Quatre Livres* concernant la femme vertueuse, et les autres, et sa voix devint un murmure lorsqu'il parla du châtiment infligé à la femme qui ne respectait pas la première loi.

Cette homélie, Moy Toon l'écouta sans beaucoup de zèle et répondit aux questions avec une certaine désinvolture mais en gardant, toutefois, un ton modeste. Alors, l'affaire s'engagea. Il y eut de nombreuses soirées passées à marchander jusqu'à ce qu'enfin on tombât d'accord sur un prix moyen. L'argent fut versé aux *Cent Dragons Dorés* et Moy Toon franchit le seuil de la maison de Ng Young.

Tout ce qu'il exigeait d'elle comme soins et obéissance, elle le lui donnait. Mais elle ne renonça pas à son fils. On ne lui avait pas demandé son cœur et elle le gardait. Son fils était son idole et elle le vénérât comme telle. Pour le reste, elle servait bien Ng Young. Elle n'avait aucun désir de se conduire autrement. Elle mettait son point d'honneur à deviner ses désirs, s'appliquait à bien tenir la maison et ne regardait aucun autre homme.

Il lui eût été, d'ailleurs, difficile d'agir différemment car son mari était toujours auprès d'elle. Peut-être que son attitude modeste ne l'avait pas entièrement convaincu. Il la surveillait d'un œil vigilant. Il ne la laissait jamais libre et, même quand elle sortait pour faire des courses, elle avait l'impression que ses yeux l'accompagnaient.

C'est pourquoi ses rencontres avec son fils devinrent compliquées. Se rendre à la maison de Canning Town chaque jeudi, comme elle l'avait fait pendant six ans, exciterait les soupçons de Ng Yong. Il remarquerait ses absences régulières et périodiques. Il poserait des questions et peut-être ne se satisferait-il point de ses réponses. Il la suivrait ou la ferait suivre et, ainsi, son secret serait découvert. Alors, la rue deviendrait son seul refuge et elle et son fils mourraient de faim.

Elle réfléchit avec soin pour trouver de nouveaux arrangements et décida que ses futures rencontres avec son fils devraient être laissées au hasard. Elles auraient lieu à des moments imprévus et chaque fois, on fixerait un nouveau rendez-vous. La prudence lui conseillait de renoncer comme le Dragon le lui avait dit. Elle jouissait à présent d'un confort plein de sécurité et son existence quotidienne était bien

organisée. Il eût mieux valu qu'elle se contentât d'apercevoir son fils de loin sans lui parler, et d'avoir de ses nouvelles par des étrangers, plutôt que de risquer sa tranquillité actuelle et son bien-être pour le seul plaisir de l'embrasser, car, si la vérité était découverte, elle serait chassée de la maison de Ng Yong, ce qui signifiait misère et privations. Son esprit n'allait pas au-delà de ces pensées. Des mots de l'homélie de son mari sur l'honnêteté conjugale, elle ne se rappelait rien, comme s'ils étaient entrés par une oreille et sortis par l'autre. Son époux serait furieux, il la renverrait, elle et son fils souffriraient. Et elle ne pouvait envisager la souffrance. Elle la détestait et la redoutait.

Cependant, une nuit, pendant le premier mois de son mariage, comme elle ne dormait pas, elle pensa à son fils, imagina ses petits bras autour de son cou et sa voix la priant à l'oreille de lui donner quelques sous. Son fils. Le lendemain matin, elle s'arrangerait, en passant par de nombreux intermédiaires, pour faire dire à la femme qui le gardait de l'emmener à Tunnel Garden l'après-midi suivant. Là, elle pourrait rester auprès de lui et la femme, et écouter bavarder son enfant. Si Ng Yong ou quelques amis l'apercevaient en cette compagnie, elle pourrait répondre, avec assez de vraisemblance, que cette femme et ce petit garçon étaient des inconnus, mais que l'enfant, en jouant, avait attiré son attention et qu'elle s'était mise à bavarder avec sa mère. Il n'y avait aucun mal à ça. Ainsi fui fait et tout se passa bien.

La fois suivante, elle choisit une confiserie située près de Blackwall et l'enfant fut gavé de gâteaux et de bière au gingembre. Elle passa une heure avec lui et, quand elle rentra, elle trouva Ng Yong qui l'attendait en haut de l'escalier alors que, d'habitude, à ce moment de la journée, il surveillait la blanchisserie. Il lui dit qu'elle était restée longtemps dehors et elle répondit qu'elle était allée au marché à Sandwell parce que tout y était moins cher. Elle ajouta qu'elle avait été retardée parce que la route était en réparation. Il la regarda d'une façon à la fois étrange et attentive, mais elle ne le vit pas. Ses yeux à elle, étaient tout pleins de son fils : comme il était beau et comme ses manières étaient hardies !

Après avoir réfléchi, elle fixa le prochain rendez-vous dans une cave désaffectée située dans un coin éloigné du *Dock des Antilles*. Elle avait découvert cette cave quelques années auparavant et l'endroit n'avait guère changé depuis. Elle et son marin y avaient passé quelques heures par un soir humide d'été, parce qu'ils n'avaient pas pu trouver un autre logis provisoire. Il était facile d'y pénétrer et, comme la cave ne contenait rien à voler, il n'y avait aucune surveillance. Ce lieu était abandonné depuis que la rivière l'avait envahi et inondé. On avait tenté de faire des travaux mais, à chaque marée haute, l'eau y entraît

jusqu'à mi-hauteur d'homme. Un étroit passage y conduisait auquel on accédait par un escalier aux marches vermoulues, si bien dissimulé qu'on ne pouvait le découvrir qu'en connaissant son existence.

Ce fut donc là qu'on amena l'enfant. La cave, éclairée par la torche électrique de Moy Toon, ne l'effraya pas. C'était un garçon qui avait l'âme de son père, se dit-elle, car il était ravi de l'aventure et se mit à trotter tout alentour, furetant ici et là, remplissant le cœur de sa mère avec l'éclat de ses rires. Elle restait là debout près de lui, le visage rayonnant de fierté. Elle encourageait ses espiègleries sans se préoccuper de rien d'autre que du petit cercle dans lequel il se mouvait. Mais, au milieu de ses ébats, la femme qui l'avait amené leva un doigt nerveux :

□ Écoutez ! Taisez-vous !

Il s'arrêta subitement et Moy Toon le pressa contre elle.

Ils écoutèrent.

□ Oh ... Oh ..., coassa la femme, quelqu'un arrive. J'étais sûre d'avoir des ennuis en venant ici. Que faire ? Où aller ? Oh !... Oh !... Moi, je vais sortir d'ici. C'est votre affaire. Pas la mienne. Veux pas être mêlée à ...

Dans un tourbillon inquiet de jupes et de chaussures encombrantes, elle monta l'escalier à pas lourds. Moy Toon, demeurée en bas, entendit un bruit qui ressemblait à un choc sourd et un cri aigu : « Oh ... » suivi par : « Attention ... »

Ce fut un moment de panique. La femme avait vu quelque chose qui l'avait effrayée et la première pensée de Moy Toon fut instinctivement pour son fils. À cet instant, elle avait perdu toute force d'imagination. Elle vit à trois pas d'elle une alcôve que l'enfant avait explorée. Elle était gardée par une grosse porte munie d'une serrure et d'un loquet en fer. Elle saisit l'enfant par le bras et approcha sa bouche de son oreille :

□ Rentre là, mon chéri. Vite, rentre là. Ne fais pas de bruit. C'est pour maman.

L'enfant comprit et sauta dans l'alcôve. Elle rabattit la porte sur lui et la verrouilla rapidement. Elle se détourna pour saisir la torche électrique et l'éteindre, puis pivotant sur elle-même elle vit Ng Young qui descendait la dernière marche, la main levée, dans un geste comminatoire auquel elle obéit instinctivement. Il atteignit la cave et

demeura immobile, regardant à droite et à gauche. Le choc soudain que lui avait causé l'arrivée de son mari et là fermeture de la porte l'avait laissée sans souffle, incapable d'agir ou de parler. Elle s'appuya contre le mur en haletant tandis que, dans son esprit lent, une seule idée surnageait : « Qu'a-t-il vu ? Qu'a-t-il vu ? » En silence, elle pria pour qu'il parle.

Enfin, il se mit à parler tranquillement:

☐ Ainsi, c'est ici que tu rencontres ton amant. Montre-le.

☐ Un amant ? Moi ?... Non ! Je n'en ai pas.

☐ Alors, qu'est-ce que tu fais ici ?

☐ Mais ... voyons ... Ne soyez pas ridicule ! Un amant ? Je viens ici pour ...

☐ Ah ! Oui, tu viens ici ☐ précisément ici ☐ pour cancaner avec une vieille bonne femme, hein ? Allons, fais sortir ton amant !

☐ Mais ... je ... je n'en ai pas.

Soudain, elle comprit que pour sauver son fils, le meilleur moyen était de s'accrocher à l'idée d'un amant, de la développer.

☐ Eh bien ! Voyons, je veux dire, supposez que ...

Il leva la main :

☐ Regarde-moi.

L'instinct de l'obéissance lui fit lever les yeux et elle le regarda en plein visage et ce qu'elle y vit l'affola. Elle se mit à bafouiller :

☐ Mais, je n'en ai pas ... je n'en ai pas ...

☐ Toi ... toi à qui j'avais donné ma confiance. Oh ! Fille de chienne.

☐ Mais je veux dire ... je ...

Un grognement s'échappa des lèvres de l'homme. Sa main s'enfonça dans sa poche. Elle l'observait avec des yeux exorbités : il fouillait dans sa veste de toile. Elle vit qu'il en extrayait un long couteau recourbé dont la lame était émoussée parce qu'elle n'avait pas servi depuis longtemps. Il le tint par le manche en ivoire, dirigeant la pointe vers elle et, lentement, horizontalement, tranquillement, il l'approcha d'elle. Pareils à des gouttes d'eau qui tombent, les mots de son homélie

sur la femme vertueuse pénétrèrent dans l'esprit de Moy Toon.

□ Tu as bien choisi l'endroit. Nous sommes en sécurité ici. Je t'ai dit comment je punirais l'infidélité.

Chaque fois qu'il faisait un pas en avant, elle en faisait un en arrière, s'éloignant de lui. Il la suivait. Elle reculait en tremblant, les bras tendus. Elle s'appuyait de plus en plus contre le mur, comme si elle eût désiré qu'il l'engloutît. Il continuait à la suivre pas à pas. Ils se mouvaient doucement sur le sol humide. Elle continuait à reculer pas à pas, ses yeux fixés sur lui. Il la suivait. Il la suivit jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'extrémité du mur, à l'endroit où une grille de fer donnait sur la rivière. Là, elle demeura immobile, la bouche ouverte, acculée. Elle était fascinée, comme un lapin, par la langue d'acier émoussé qui lentement se balançait au-dessus de sa gorge et s'approchait de plus en plus. La femme sentit son contact sur son corsage, puis sa piqure sur sa peau. Alors, à cet instant, elle ouvrit la bouche toute grande pour hurler :

□ Pitié ! Pitié ! Je n'ai pas d'amant !

Mais, bien qu'elle eût ouvert la bouche toute grande, aucun mot n'en sortit. Ses lèvres s'ouvraient et se refermaient, ses dents se touchaient et se séparaient, mais elle ne pouvait émettre aucun son. Le couteau se releva et s'éloigna de quelques centimètres de sa gorge. Puis Ng Yong le laissa tomber à la hauteur de sa taille et recula. Il la contempla longuement avant de lui parler de nouveau :

□ Où est ton amant ?

Ses lèvres remuèrent et des sons incompréhensibles en sortirent. Elle secoua la tête, joignit ses mains pour prier. Ng Yong rémit son couteau dans sa veste et hocha gravement la tête : la frayeur qu'avait éprouvée Moy Toon en étant découverte et la menace du châtiment avaient arraché la punition des mains de l'homme. Elle était punie par un instrument plus habile et mieux aiguisé que n'importe quelle lame d'acier : elle était devenue muette.

Il la prit par le bras. Elle frissonna sous le contact et il lui adressa un sourire. Il la conduisit jusqu'aux marches qui menaient à la ruelle. Tandis qu'il l'entraînait, elle luttait et désignait du doigt la grande porte de l'alcôve en émettant des petits bruits sourds : « Monf ... Monf ... »

Ng Yong, aussi, regarda la porte et eut un sourire compréhensif. Il l'obligea doucement à monter les marches. Elle lutta pour s'arracher à

son étreinte, fit des gestes avec ses mains et ses lèvres, comme pour expliquer quelque chose. Mais il l'entraîna dehors, tranquillement, jusqu'à l'étroit passage, et personne ne les remarqua avant qu'ils aient atteint la grande rue. Il la conduisit jusqu'à leur maison et, à ceux qui lui posaient des questions compatissantes, il raconta que sa femme avait subi un choc nerveux en assistant à un accident dans la rue. Elle en avait perdu la parole et l'esprit.

TAPIE DEVANT LA PORTE

(*Crouching at the Door*)

par D. K. BROSTER

I

Ce fut un beau matin d'été, trois semaines environ après sa visite à Prague, c'est-à-dire en juin 1898, qu'Augustine Marchant soupçonna pour la première fois l'existence de la chose. Comme c'était son habitude lorsqu'il écrivait des vers, il était à demi étendu sur le très confortable canapé de sa bibliothèque à Abbot's Medding, près des portes-fenêtres, dont l'une était ouverte sur le jardin. Il s'arrêta pour attendre l'inspiration □ il en était presque à la fin de son poème : *Salut à tous les Incroyants* □ et laissa son regard errer par toute la pièce aménagée avec goût : cloisonnés, poteries de Satsuma, meubles de Boule et premières éditions, puis il tourna les yeux vers l'extérieur où brillait le soleil.

C'est ainsi qu'entre l'extrémité du précieux tapis d'Hérat et le bord de la porte-fenêtre ouverte, sur la bande de parquet en chêne ciré, il remarqua ce qu'il prit pour un petit bout de duvet sombre flottant dans le courant d'air ; il se promit aussitôt de parler de la femme de chambre à la gouvernante. Il y avait du laisser-aller quelque part et, chez lui, Augustine Marchant était le seul à qui la négligence fût permise.

Il y avait eu une époque où le poète n'aurait pas été reçu, fût-ce un instant, comme il l'était maintenant dans la bonne société du pays et même du comté. C'était l'époque où n'avaient pas encore paru *Le Livre Jaune* et *Le Savoy*. Vivant alors à Londres, il avait écrit les pièces et les poèmes qui avaient fait sensation et scandale dans tous les milieux, sauf chez les « décadents » et ceux d'« avant-garde » : *Les Grenades du Péché*, *La Reine Théodora* et *la Reine Marozia*, *Les Nuits de la tour de Nesle*, *Amor Cyprianus* et les autres. Mais lorsque le siècle toucha à sa fin, il hérita d'Abbot's Medding grâce à la mort d'un cousin éloigné et vint s'y installer. Il était alors à l'apogée d'une réputation presque internationale ; sa parenté avec le défunt lord Medding le fit d'abord

tolérer dans la société du Wilshire qui, amadouée par l'excellence de ses dîners et radoucie par le caractère apparemment irréprochable de sa conduite, décida que, tout au moins dans sa vie privée, il avait dû se ranger. Peut-être, à vrai dire, n'avait-il jamais été aussi dissolu qu'on l'avait représenté et si ses œuvres demeuraient aussi scandaleusement libres et irréligieuses qu'auparavant, s'il fallait toujours veiller à ne pas les laisser tomber aux mains des jeunes filles, après tout, aucun homme appartenant à la bonne société n'était tenu de les lire !

Augustine Marchant, parvenu maintenant à sa cinquante et unième année, avait un sens trop vif de ce que représentait la bonne opinion de la société du comté pour risquer de la scandaliser par des agissements trop répréhensibles. Il confina sa licence à ses écrits. Quand il allait à l'étranger, ce qui lui arrivait au moins deux fois par an ... mais ceci est une autre affaire. Aucune prude n'aurait eu assez de nez pour flairer ses occupations à Varsovie, Berlin ou Naples, ni le regard assez perçant pour voir quelle société il fréquentait à Paris, pourtant pas très éloigné de son pays. Sa réputation de « vice » perdait rapidement de sa force au point de n'être plus à présent qu'un léger piment.

Il avait des façons charmantes, était spirituel par moments (mais non de façon permanente), conservait ses boucles hyacinthe (grâce à des teintures), portait des vestes de velours d'une coupe élégante avec des lavallières exactement comme il convenait □ moitié poète et moitié homme du monde □ et n'avait réellement à Abbot's Medding aucun noir secret à cacher, si ce n'est qu'il dissimulait depuis vingt-cinq ans que son nom de baptême n'avait jamais été Augustine. D'Auguste à Augustine, quel abîme ! Mais il l'avait franchi et ses poèmes français (qu'il avait introduits en contrebande dans son pays natal) étaient signés Augustin Lemarchant.

Détournant ses yeux du fâcheux indice de négligence domestique découvert sur le parquet, M. Marchant les posa, ensuite, d'un air pensif, sur le rubis ornant l'extrémité du stylomine en or dont il se servait. Rossell et Xard, ses éditeurs, allaient sortir une édition de luxe de *La Reine Théodora et la Reine Marozia* avec des illustrations d'un jeune artiste jusqu'ici inconnu, si elles n'étaient pas trop osées. Ce serait une édition somptueuse à tirage limité. Cette pensée remémora au poète son récent séjour à Prague. Il eut le sourire d'un homme qui regarde un vin rare et pensa : « Ah, si ces Pharisiens à l'esprit obtus qui habitent ici s'en doutaient ! » Heureusement que les gardiens de la moralité britannique et de sa mesquinerie se risquaient rarement hors de leur pays. C'était une grâce de ... hum ... la Providence !

Faisant rouler le stylomine en or entre ses doigts potelés, Augustine Marchant revint à son ode, pesant les mérites des diverses épithètes. Sauf en été, il était contre les fenêtres ouvertes, et même, alors, il estimait que pour tirer le maximum de cet instrument précieux et délicat qu'était son cerveau, il lui fallait toujours avoir ses pieds chauds. Avant de s'installer sur le canapé, il les avait donc couverts d'un beau sari indien couleur de rose, de la soie la plus pure et la plus épaisse, dont il avait laissé traîner une extrémité sur le parquet. Avec une surprise mêlée de contrariété, il s'aperçut que, duvet ou autre chose, ce qu'il avait vu près de la porte-fenêtre poussé par le courant d'air, avait atteint le bout le plus proche du sari et se déplaçait maintenant sur l'étoffe.

Le maître d'Abbot's Medding tendit la main pour prendre la clochette d'argent posée sur la table à côté de lui. La brise qui entraînait devait être plus forte qu'il ne le croyait et il risquait de prendre froid, catastrophe qu'il redoutait comme la peste. Il constata alors que la progression de la tache sombre (laquelle avait à peu près la taille d'un penny) n'était dû qu'à elle-même. Oui, elle grimpait : de toute évidence, c'était quelque horrible insecte, quelque répugnante espèce d'araignée très velue et presque dépourvue de pattes, au contour imprécis. Le poète se redressa et secoua violemment le sari. Lorsqu'il regarda de nouveau, l'intrus avait disparu. Il devait être tombé sur le parquet et s'y trouver encore quelque part. Cette idée troubla Augustine qui décida d'aller travailler dans la serre et de donner plus-tard ordre que la bibliothèque fût nettoyée à fond.

Ah ! Qu'il faisait bon être dehors, en un lieu de plaisance si agréablement disposé, entretenu avec tant de soin ! Dans le bassin de la fontaine, les nymphes marines en marbre veiné de rose se pressaient autour d'une Thétis dont la beauté égalait celle d'Aphrodite elle-même. D'une légèreté aérienne, les acacias se balançaient à proximité. Et le propriétaire de cet endroit charmant aborda le tapis de la pelouse, en se récitant des fragments de Verlaine sur *les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres* qu'on voyait *sangloter d'extase*.

Puis, comme il tournait la tête pour regarder la fontaine derrière lui, il aperçut un petit objet brun foncé, gros comme un penny, arrivant à toute vitesse vers lui, par-dessus le gazon lisse comme du velours ...

Il lui sembla par la suite que, en cet instant, il avait dû entrevoir la vérité dans le jardin, sinon il n'aurait pas réagi avec une telle spontanéité et tant de rapidité. Un moment plus tard, il se tenait debout au bord du bassin de Thétis, le visage blême sous le soleil, poing serré. À l'intérieur de cette main fermée palpitait une chose

douce comme du duvet ...

Refrénant de son mieux le dégoût et la sensation plus violente qui l'étreignait, Augustine Marchant plongea son poing jusqu'au poignet dans l'eau bouillonnante et laissa le courant emporter dans ses tourbillons ce qu'il avait ramassé. Puis, d'un pas incertain, il alla s'asseoir sur le siège le plus proche et ferma les yeux. Bientôt, il sortit son mouchoir de batiste et essuya avec soin la main ornée d'un camée, la lécha puis en observa curieusement la paume. « Je ne croyais pas avoir autant de courage, pensa-t-il, autant de courage et de bon sens !... » Sans aucun doute, elle se noierait très rapidement.

Burrows, son maître d'hôtel, arrivait sur la pelouse.

□ M. et Mme Morrison sont là, monsieur.

□ Ah ! Oui, j'avais oublié... .

Augustine Marchant se leva et se dirigea vers la maison rejetant les épaules en arrière, arborant son fameux sourire énigmatique, car Mme Morrison était une femme sur laquelle il fallait faire impression.

(Mais qu'était-ce exactement ? Eh bien, probablement, ce à quoi ça ressemblait : une touffe de fourrure que le vent chassait sur l'herbe. Une touffe de fourrure ! C'était pure imagination de penser que, comme douée d'une vie propre, elle avait remué dans sa main fermée. Mais alors, pourquoi avait-il clos les yeux quand il s'était penché pour la saisir ? Dieu merci, Dieu merci, ce n'était rien d'autre maintenant qu'une petite tache noyée tourbillonnant autour des nymphes de Thétis !)

□ Ah, chère madame, il faut, m'excuser ! Je suis impardonnable de n'avoir pas été dans la maison pour vous recevoir !

Il était maintenant dans le salon qu'une profusion de fleurs de serre emplissait de leurs parfums. Il se penchait sur la main de la femme élégante assise sur le sofa, et coiffée d'un chapeau d'un air coquin sur sa chevelure brun doré.

□ Votre domestique nous a dit que vous écriviez au jardin, dit avec respect son mari aux yeux globuleux.

□ *Cher maître*, c'est nous qui ne devrions pas interrompre vos rendez-vous avec la Muse ! protesta Mme Morrison de sa voix douce, au timbre de soprano. C'est terrible de vous arracher à une telle compagnie pour vous mettre en présence de simples visiteurs !

Passant une main dans ses boucles parfaitement, soignées, le *cher maître* répliqua :

□ Entre une visite de la Muse et une de la Beauté en personne, aucun véritable poète ne pourrait hésiter ! En outre, le déjeuner nous attend et il doit être bon.

Il ne lui était pas désagréable de choquer ses belles admiratrices en admettant n'être pas insensible aux plaisirs de la table ; c'était sans danger, nulle d'entre elles n'ayant assez de clairvoyance pour se rendre compte que c'était vrai.

Le déjeuner fut excellent car Augustine avait une cuisinière remarquable. Ensuite, il montra à ses invités la bibliothèque (oui, encore qu'elle n'eût pas été nettoyée, ce qui d'ailleurs n'était plus nécessaire maintenant) et leur fit faire le tour du jardin. Dans la serre, on insista pour qu'il lût tout haut des passages d'*Amor Cyprianus*. Mme Frances (aujourd'hui Francesca) Morrison put raconter par la suite à ses amies, jalouses, que le poète en personne lui avait lu son texte si audacieux strophe après strophe. Le pauvre Fred, qui s'éventait avec son chapeau de paille, □ à cause de la chaleur de l'après-midi et non de celle du poème □ lui avait confié un peu plus tard n'avoir pas compris un seul mot. Ce qui valait peut-être mieux ...

Après leur départ, Augustine Marchant eut cette réflexion plutôt cynique : « Tout cela n'était qu'imaginaire lorsque je l'ai écrit. » En effet, dix ans auparavant, malgré le caractère osé et ardent de ces strophes, il ignorait tout de la réalité. Bien entendu, depuis lors ... Il sourit, un petit sourire secret, rusé, satisfait. C'était agréable de savoir qu'on n'était plus un fumiste !

Revenant à la serre pour y chercher ses poèmes, il vit sur le sol tout près du fauteuil d'osier qu'elle avait occupé, ce qu'il prit pour le boa de fourrure de Mme Morrison.

Curieux qu'elle ne s'en fût pas aperçue au moment de partir □ Peut-être sous l'effet de sa poésie ? Sa gouvernante le lui ferait suivre par la poste. À ce moment précis, son jardinier s'approcha pour lui demander des instructions et, lorsqu'il les lui eût données, Augustine Marchant fit une fois encore demi-tour pour entrer dans la serre. Il constata qu'il s'était trompé au sujet du boa car il ne s'y trouvait rien par terre.

D'ailleurs, il se rappelait maintenant que le boa de Mme Morrison était de plumes grises et non à fourrure sombre. En prenant *Amor Cyprianus*, il se demanda paresseusement ce qui avait pu l'induire à imaginer qu'il y avait là un boa de femme et, qui plus est, en fourrure

!

Brusquement, la lumière se fit. Une petite fenêtre s'ouvrit dans le logis de sa mémoire, et il se figea, les yeux fixés sur les jets d'eau du bassin qui montaient et retombaient dans le soleil de l'après-midi ...

Oui, de cette nuit de Prague, ensorcelante, merveilleuse, abominable, ce qu'il désirait le moins se rappeler avait trait, par la bande, à un boa de fourrure, un long boa de fourrure sombre ...

Il devait se rendre en ville le lendemain pour un dîner donné en son honneur. Il décida soudain de partir le soir même par le train, ce qui ne lui arrivait pour ainsi dire jamais, d'où l'émoi de son valet de chambre qui se demandait s'il arriverait en si peu de temps à trouver un compartiment de première classe où son maître serait seul. Cependant, à la stupeur de son domestique, Augustine Marchant choisit délibérément un compartiment où était installé un autre voyageur, alors qu'il aurait pu en trouver un vide.

Le dîner fut brillant ; Augustine n'avait jamais eu plus d'esprit. Le lendemain, il se rendit dans la petite rue proche du British Museum où il trouva Lawrence Storey, son nouvel illustrateur, travaillant fiévreusement aux dessins de *La Reine Théodora et la Reine Marozia*. L'honneur de cette visite personnelle combla le jeune homme. Augustine fut très aimable avec lui et, tout en formulant quelques critiques, loua hautement les images de ces deux Messalines de la Rome du X^e siècle : leurs longues mains souples, leurs yeux aux paupières lourdes, leurs bouches aux lèvres charnues et presque repoussantes. Storey avait adopté pour la mère et la fille le même type, avec de subtiles différences.

□ C'étaient certainement deux femmes perverses, surtout la fille, remarqua-t-il avec candeur ... Mais j'imagine que, du point de vue de l'art, cela n'a de nos jours aucune importance ...

Augustine, qui fumait une de ses cigarettes spéciales, eut un geste délicat.

□ Mon cher, nous sommes heureusement arrivés à cette certitude que l'art n'a absolument rien à voir avec ce qu'on appelle « moralité ». Montrez-moi comment vous avez conçu la scène où Marozia donne l'ordre d'exécuter le pape, amant de sa mère. Bien, très bien ! Oui, ces lignes, y compris la façon dont l'ampleur de la manche tombe du bras tendu expliquent avec clarté ce que j'avais en tête. Vous êtes très doué !

□ J'ai essayé de lui donner l'air pervers, dit le jeune homme rougissant de plaisir. Mais, ajouta-t-il avec modestie, il est très difficile à quelqu'un d'aussi ridiculement inexpérimenté que moi d'avoir une vision artistique correcte. Devant nous, monsieur Marchant, qui avez percé les merveilleux arcanes des domaines interdits, il serait sot de me prétendre autre que je ne suis.

□ Comment savez-vous que j'ai pénétré ces arcanes ? demanda le poète, les yeux mi-clos, comme un grand chat qui se fait caresser (encore que cela n'apparût pas au regard admiratif du jeune Storey.)

□ Mais il suffit de vous avoir lu !

□ Il faut que vous veniez passer quelque temps avec moi, dit Augustine Marchant en le quittant. (Pendant quelques jours, il montrerait au jeune homme ce qu'est la bonne vie ; cette expérience lui serait profitable, il faudrait lui faire boire quelques vins honnêtes.) Combien de temps croyez-vous qu'il vous faudra pour achever les esquisses du reste et les motifs des culs-de-lampes ? Quinze jours, trois semaines ? Bon. J'espère vous voir à ce moment-là. Au revoir, mon cher. Je suis très, très satisfait de ce que vous m'avez montré !

Le plus ennuyeux quand on allait de la campagne à Londres, c'est qu'on risquait d'attraper un rhume en ville. Lorsqu'il revint chez lui, Augustine Marchant fut à peu près certain d'avoir eu cette malchance. Il ordonna que, malgré la saison, on fit du feu dans sa chambre où il dégusta un petit souper *recherché*. Et comme le rhume n'existait que dans son imagination, il se trouva très bien, vêtu de sa robe de chambre en soie, les pieds au chaud, présentant aux flammes un verre de tokay doré. Avec ces illustrations, *Théodora et Marozia* ferait sensation tout autant que lors de la première sortie du livre !

Tout à coup, il posa son verre. Non loin de lui, à sa gauche, se trouvait une grande psyché reflétant une partie du lit qui était derrière lui. Et dans cette psyché, il venait de voir bouger le couvre-lit. Il n'y avait pas le moindre courant d'air dans cette pièce, chaude. Augustine ne permettait jamais à un chat de pénétrer dans la maison. Il était exclu que ce pût être un rat. Si, après tout, quelque chat s'était égaré là, il fallait l'en chasser sans délai. Augustine fit pivoter son fauteuil pour regarder le lit même et non plus son reflet.

Le couvre-lit de soie topaze se gonfla de nouveau très légèrement, comme poussé de l'intérieur. Augustine se pencha vers le cordon de la sonnette pour appeler son valet de chambre. Puis la bouteille de tokay roula sur la table comme il se ravisait et se levait d'un bond. Quelque chose ressemblant à une énorme chenille foncée, émergeait très

lentement de sous le couvre-lit, le corps parcouru d'ondulations. À l'endroit où la tête aurait dû se trouver, il n'y avait qu'un bout effilé plus petit que le reste, mais de la même substance. C'était un boa de fourrure sombre.

Augustine Marchant eut le sentiment de hurler, ce qu'il n'aurait pu faire, car sa langue collait au palais. Il resta là, les yeux grands ouverts, tandis que le sang semblait s'être retiré de son cœur.

Avec une extrême lenteur, la chose continuait de surgir de sous l'étoffe, balançant de côté et d'autre, comme ne sachant où aller, cette extrémité affolée où l'on ne voyait pas d'yeux. « Je deviens fou, pensa Augustine, non, c'est impossible ! C'est vraiment un serpent d'une espèce ou d'une autre ! »

On pouvait lutter contre un serpent. Il s'empara du tisonnier tandis que cette sorte de boa, agitant toujours cette tête qui n'en était pas une, continuait d'un mouvement régulier à s'extirper de sous le volant jaune. Lorsqu'un mètre du corps fut ainsi hors du lit, Marchant se jeta sur lui avec frénésie, lui assenant coup sur coup.

Mais ce fut sans effet sur cette chose velue et invertébrée ; elle ployait sous les coups pour se regonfler en un autre endroit, Augustine frappa le lit, le parquet ; enfin, hurlant pour de bon et lâchant son arme improvisée il se jeta sur cette corde épaisse, couverte de poils, la tordant entre ses mains jusqu'à la réduire en une masse informe.

Ne rencontrant que peu ou point de résistance, il la lança dans le feu et, haletant, l'y maintint avec la pelle. Les flammes bondirent et eurent vite raison de la chose, encore qu'elle parût faire effort pour s'échapper, ce qui n'était peut-être que l'effet de la chaleur. L'instant d'après, il ne subsista plus qu'une forte odeur de poils brûlés.

Augustine Marchant saisit la bouteille de tokay renversée sur la table, porta le goulot à sa bouche et but le peu de vin qui restait au fond, avant de gagner le lit en chancelant. Il s'y laissa tomber, le visage au creux des oreillers, qu'il alla même jusqu'à accumuler sur sa tête comme s'il pouvait ainsi étouffer le souvenir de ce qu'il avait vu.

Le lendemain matin, il resta au lit, son rhume imaginaire lui étant un suffisant prétexte. Bien avant que la femme de chambre n'entrât préparer le feu, il s'était glissé jusqu'à la cheminée afin de s'assurer qu'il ne restait aucune trace de ... de ce qu'il y avait brûlé. Non, rien. Un cauchemar, se dit-il, ne pouvait laisser de traces. Mais il savait bien que ce n'était pas un cauchemar.

Et, maintenant, il ne pouvait plus penser qu'à cette chambre de Prague et au long boa de fourrure de la femme. Par quelque activité insoupçonnée, son esprit avait dû projeter cette chose qu'il avait à peine notée à l'époque, qu'il se rappelait à peine, jusque dans l'heure et le lieu présents. C'était terrible de penser que l'esprit possédait des pouvoirs aussi mystérieux, inconnus. Mais moins terrible que le fait de voir cette ... apparition ... douée d'une existence propre, totalement indépendante.

Dans un jour ou deux, il irait consulter son médecin et lui demanderait un fortifiant.

« Mais, plaidait une partie de son cerveau à la lucidité gênante, tu essaies de ménager la chèvre et le chou. N'est-il pas préférable de croire que cette chose était vraiment douée d'une existence propre, puisque tu l'as fait disparaître en la brûlant. Car si ce n'est qu'une projection de ton esprit, qu'est-ce qui l'empêchera de renaître de ses cendres, comme le phénix ? »

Il ne semblait y avoir à cela d'autre remède qu'essayer de se persuader qu'il avait eu la fièvre durant la nuit. Le travail était le meilleur antidote.

Augustine Marchant trouva ce jour-là dans son bureau, contre toute attente, une atmosphère qui lui apportait de l'apaisement et favorisait l'inspiration. Le *Salut à tous les Incroyants* se trouva complété par quelques strophes dont il ne fut pas mécontent. Conscient néanmoins qu'il serait heureux d'avoir de la compagnie ce soir-là, il avait auparavant adressé un mot au notaire du pays, un bon vivant, pour lui demander de venir dîner avec lui. Il fit ensuite une partie de billard avec son invité et se mit au lit après avoir bu un porto d'une bonne année et un « whisky and soda » bien corsé. C'est à peine si l'idée du visiteur de la nuit précédente lui traversa l'esprit.

Il s'éveilla à l'heure où, au début de l'été, les grives saluent ponctuellement le jour qui vient à trois heures. Elles le saluaient même à pleine gorge et leur enthousiasme dérangeait Augustine Marchant. Les rideaux de damas jaune à sa fenêtre ne laissaient filtrer qu'une faible lueur d'aube ; néanmoins, alors qu'il était étendu sur le dos, le poète ouvrit un instant les yeux, et ses facultés visuelles encore à demi assoupies lui révélèrent quelque chose se balançant dans la pénombre à la manière d'un pendule en corde. Plutôt vague, la chose semblait suspendue au ciel de lit. Brusquement éveillé, traversé d'une indicible angoisse prémonitoire, il sentit aussitôt sur la couverture, au niveau de ses genoux, un léger choc. Quelque chose avait chu sur le lit

...

Augustine Marchant ne réagit pas, incapable de crier tout autant que bondir hors du lit. Maintenant que ses yeux étaient habitués à la pénombre de la pièce, il voyait clairement cette corde de fourrure qu'il avait brûlée deux nuits auparavant. Toujours aussi sombre et brillante, elle ondulait d'un mouvement délicat tout en se lovant à l'endroit où elle s'était laissée choir sur le lit. Elle y forma un cercle parfait, à l'exception de cette extrémité effilée, légèrement dressée, qui semblait le regarder, bien que dépourvue d'yeux comme de traits, Augustine Marchant eut une pensée où le soulagement se mêlait au dégoût : la chose ne voulait pas l'attaquer. Et il s'évanouit.

Cependant, il dut passer insensiblement de l'évanouissement au sommeil, car il s'éveilla d'une façon presque habituelle quand son valet de chambre posa près de lui le plateau de thé matinal et lui demanda s'il devait préparer son bain.

Il n'y avait rien sur son lit.

« Je changerai de chambre », se dit Augustine lorsque, se regardant dans le miroir pendant qu'il se rasait, il se vit le visage défait, les yeux battus.

« Non, mieux encore : je vais m'absenter pour me changer les idées. Aussi je n'aurai plus de ces ... rêves. J'irai pendant quelques jours chez le vieil Edgar Fortescue, qui m'a encore demandé tout récemment de venir quand je voudrais. »

Il s'en fut donc chez ce vieux mécène. Sa réputation le dispensait maintenant de faire appel au patronage de sir Edgar. Aussi étaient-ce des hommages qu'il recevait là, tant de l'hôte que des autres invités. Ce séjour contribua beaucoup à apaiser ses nerfs à vif. Malheureusement, le dernier jour détruisit tout le bon effet des précédents.

Sir Edgar était l'heureux possesseur d'une femme jeune et jolie □ sa troisième □ et d'un verger où les fleurs poussaient sous les pommiers, qui constituait l'un des charmes de sa propriété du Somerset. Dans la fraîcheur du soir, Augustine s'y promena en compagnie de son hôte et de son hôtesse, à peu près comme s'il était le Tout-Puissant avec les habitants du Paradis Terrestre. Ils s'assirent bientôt à l'ombre des pommiers, sur un banc rustique, mais très confortable.

□ Vous n'êtes pas venu à la bonne saison pour les pommiers, Marchant, remarqua sir Edgar au bout d'un moment, en sortant un

cigare. En fleur ou couverts de fruits, ces pommiers éclipsent même l'éclat des parterres les entourant. Qu'observez-vous sur cet arbre ? Une mésange ? Nous avons beaucoup ici, de ces jolies petites pestes qui dévorent tout.

□ Je n'avais pas conscience de regarder ... ce n'est rien ... je pensais à quelque chose d'autre, balbutia le poète.

Sûrement, sûrement, il s'était trompé en croyant voir une chose sinieuse, couverte de poils foncés, descendre en ondulant comme une chenille le long du tronc de ce pommier, à quelques mètres d'eux.

La conversation continua, et il y prit part. Ce n'était certainement que la brise qui faisait bruire le parterre d'héliotropes derrière leur banc. Augustine brûlait de se lever et quitter le verger, mais ni sir Edgar ni sa femme ne semblaient disposés à bouger. Le poète resta donc au bout du siège. De sa main gauche, il jouait nerveusement avec une longue tige d'herbe qui avait échappé à la faux.

Tout à coup, il sentit quelque chose lui chatouiller le dos de la main. Baissant les yeux, il vit ce museau de fourrure dépourvu de traits qui, émergeant de sous le banc rustique, se frottait contre sa main en un mouvement qui était presque une caresse. D'un bond, il fut sur pied.

□ Cela vous ennuerait-il que je rentre ? demanda-t-il. Je ... Je ne me sens pas très bien.

Puisque la chose pouvait le suivre, il était inutile de partir. Il revint à Abbot's Medding et le changement d'air semblait lui avoir si mal réussi que Burrows exprima respectueusement l'espoir qu'il ne fût pas souffrant. Et, le jour même, alors qu'Augustine s'asseyait à son bureau pour s'occuper de sa correspondance, apparut devant lui un serpent brun oscillant qui, se détachant du pied bombé de la table où il était enroulé, agitait lentement vers lui une de ses extrémités, comme pour lui souhaiter la bienvenue ...

La bienvenue, oui, c'était bien cela ! Cette créature, si incroyable que cela paraisse, cette créature semblait contente de le revoir ! Debout à l'autre bout de la pièce, les mains plaquées sur ses yeux □ à quoi bon, en effet, s'efforcer de la blesser ou la détruire ? □ Augustine Marchant pensa en frissonnant que, tout comme le chat d'une sorcière, ce « familier » ne serait vraisemblablement pas hostile à son maître. Son maître ! Oh, ciel !

La crise de nerfs qu'il cherchait à refréner était sur le point d'éclater. Retirant une main de devant ses yeux, Augustine regarda vers son

bureau et vit alors que le boa s'était lové sur son fauteuil, balançant une de ses extrémités d'un côté à l'autre du dossier, tel un chat qui, en ronronnant, se frotte contre le pied d'un meuble ou la jambe d'une personne, par affection réelle ou simulée.

□ Oh ! Va-t'en, va-t'en de là, cria-t-il soudain, s'avançant, le poing tendu. Au nom du diable, va-t'en !

À sa grande stupéfaction, il fut obéi. Les mouvements rythmiques cessèrent, le serpent de fourrure se laissa couler hors du fauteuil et, en ondulant, se dirigea vers la porte. Au bout de quelques instants, Augustine se risqua à regagner sa table de travail : la chose était enroulée sur le seuil, une extrémité tournée vers lui selon son habitude, comme pour l'observer. Et il se mit à rire. Que se passerait-il s'il sonnait et que quelqu'un vienne ? Le battant en s'ouvrant pousserai-t-il cette chose ?... Ou bien disparaîtrait-elle ? Bref, existait-elle pour un autre que lui ?

Il n'osa toutefois tenter l'expérience. Il sortit par la porte-fenêtre, avec le sentiment qu'il ne pourrait jamais rentrer dans la maison. Peut-être sans cette horrible certitude que la chose pouvait le suivre, aurait-il quitté pour jamais Abbot's Medding avec tous ses trésors et son confort. Mais à quoi cela servirait-il ? Et comment justifierait-il un comportement aussi extraordinaire ? Non. Il lui fallait réfléchir et arrêter une ligne de conduite tant qu'il était encore sain d'esprit.

À quoi pouvait-il avoir recours ? La magie noire, où il avait trempé avec des conséquences aussi désastreuses, pourrait peut-être l'aider. Abandonné à lui-même, il n'était qu'un amateur, mais il possédait un certain nombre de livres ... Il y avait aussi cet autre royaume, dont les frontières étaient parfois très proches de la magie : la religion. Mais comment implorer une divinité en laquelle on ne croit pas ? Plutôt demander au Malin de lui montrer comment bannir ce fléau qu'il lui avait envoyé. Cependant, puisqu'il avait délibérément cédé à ce que la religion stigmatise du nom de vice et que la société elle-même qualifie de luxure et de nécromancie, il y avait peu de chances que des prières aux puissances des ténèbres le libérassent d'elles: Il fallait les duper, les circonvenir.

Il conservait ses *grimoires* et autres livres de cette catégorie dans une bibliothèque fermée à clé se trouvant dans une autre pièce que le bureau ; il y demeura jusqu'à minuit. Mais les sortilèges qu'ils enseignaient étaient inutiles ; en outre, il n'y croyait pas vraiment. L'ironie du sort voulait que, en un sens, il n'eût que flirté avec la sorcellerie, uniquement parce qu'elle se trouvait ajouter, du piment à

la sensualité. Il erra misérablement dans la pièce, redoutant à tout instant de voir son « familial » enroulé autour de quelque objet. Enfin, il s'arrêta devant une petite bibliothèque qui contenait quelques livres oubliés ayant appartenu à sa mère : Longfellow et Mme Hemans, *John Halifax, Gentleman*, plus un assez grand nombre de recueils de sermons et d'essais anodins.

Et, tandis qu'il regardait cette assemblée irréprochable, un nuage sembla passer devant les yeux d'Augustine Marchant. Il vit sa mère, distinguée, coiffée d'un bonnet de dentelle, telle qu'elle était voici tant et tant d'années, lui faisant réciter ses leçons, assise dans un fauteuil à oreilles. Elle était alors l'univers entier pour ce petit garçon dont l'âme n'était pas souillée. Il l'appelait maintenant silencieusement : « Maman, maman, ne peux-tu m'aider ? Ne peux-tu faire partir cette chose ? »

Lorsque le nuage se fut dissipé, il découvrit qu'il avait étendu la main et déplacé un gros livre. En le regardant, il vit que c'était sa Bible ; sur la page de garde d'un jaune passé, elle portait le nom de *Sarah Amelia Marchant*. L'esprit de sa mère allait vraiment l'aider ! Il tourna une ou deux pages et une phrase se détacha immédiatement au milieu des caractères : *Le serpent était le plus rusé de tous les animaux des champs*. Augustine frissonna et faillit remettre la Bible sur le rayon, mais la conviction qu'il y trouverait de l'aide le poussa à continuer. Il feuilleta encore quelques pages de la *Genèse* et ses yeux s'arrêtèrent à ce verset qu'il n'avait jamais vu auparavant :

Si tu es bien disposé, ne relèveras-tu pas la tête ? Mais si tu n'es pas bien disposé, le péché n'est-il pas à la porte, une bête tapie qui te convoite et que tu dois dominer ?

Quelles paroles étranges ! Quel pouvait bien être leur sens ? Y trouverait-il quelque chose qui l'éclairât ? « Une bête tapie qui te convoite. » Cette chose, cette répugnante apparence d'affection qui se dégageait d'elle ... « Et que tu dois dominer. » Elle lui avait bien obéi jusqu'à un certain point ... Ce Livre, entre tous, lui montrait-il la voie de la liberté ? Mais le sens de ce verset était si obscur !

Naturellement, il n'avait rien qui ressemblât à un commentaire dans la maison. Cependant, en y réfléchissant, il se rappelait que peu après la publication des *Grenades du Péché*, quelque pieuse personne ayant gardé l'anonymat lui avait envoyé une Bible dans la version révisée avec une dédicace lui recommandant de la lire. Elle devait être quelque part, bien qu'il ait toujours eu l'intention de s'en débarrasser.

Après vingt minutes de recherches dans la maison endormie, il la

découvrit dans une des chambres qui n'étaient pas occupées. Mais il n'en fut pas très éclairé, car les versions n'étaient guère différentes, excepté qu'à la place de *tu n'es pas bien disposé*, la Bible révisée indiquait *si tu n'agis pas bien* et que le verset se terminait : *Son élan est vers toi, mais, toi, domine-le*, sans point d'interrogation.

Augustine Marchant était-encore debout après minuit dans cette chambre d'amis silencieuse aux sièges couverts de housses, répétant :

□ *Mais toi, domine-le.*

Et, tout à coup, il lui vint à l'esprit un moyen de se tirer d'affaire.

II

Ce séjour auprès d'Augustine Marchant allait être merveilleux. Parfois, Lawrence Storey espérait qu'il n'y aurait pas d'autres invités à Abbot's Medding ; d'autres fois, il espérait qu'il y en aurait. Un tête-à-tête de quatre jours avec le grand poète !

Serait-il à la hauteur de son rôle ? Car Lawrence, en dépit de dons artistiques remarquables qui s'épanouissaient vraiment pour la première fois dans ses illustrations du poème d'Augustine, n'était pas encore gâté par le succès. Il demeurait capable d'émerveillement et d'admiration, restant humble et presque naïf. Il continuait à s'étonner que lui, assistant d'un architecte, eût été ravi, tel Ganymède par l'aigle, au monde inférieur des plans et des canalisations sanitaires pour servir sur l'Olympe. Certes, ce n'était pas Augustine Marchant qui l'avait découvert le premier, mais c'était Augustine Marchant qui allait le rendre célèbre.

Les poteaux télégraphiques défilaient derrière la portière du compartiment de seconde et plus d'un voyageur regardait avec une certaine envie admirative ce beau jeune homme blond qui irradiait une telle impression de bonheur et de candeur un charmant sourire aux lèvres. Il emportait avec lui un carton à dessins qu'il gardait à portée de la main. Le couple d'un âge respectable assis en face de lui et qui se demandait quel en était le contenu, aurait peut-être changé d'opinion à son égard s'il leur avait montré les dessins.

Mais il n'y avait pas en Lawrence Storey l'ombre de cette lassitude trouble qu'engendrent les choses interdites. Connaître Augustine Marchant, illustrer son grand poème, avoir appris de lui que l'art et la moralité étaient deux choses distinctes n'ayant aucun trait commun, c'était accéder à un nouveau domaine de libertés et d'expériences enrichissantes. Les vers d'Augustine Marchant, estimait-il, avaient déjà enseigné à sa main ce que son cerveau et son cœur ignoraient encore.

Un cabriolet l'attendait à la gare et, dans l'air embaumé de cette soirée de juin, il fut emporté, le cœur battant, le long des prairies et des champs.

M. Marchant, qui l'attendait dans le vestibule, se montra on ne peut plus charmant :

□ Mon cher ami, ce sont les dessins ? Venez, allons les enfermer tout de suite dans mon coffre-fort ! Si vous m'aviez apporté des diamants, je me soucierais beaucoup moins des voleurs. Votre voyage a-t-il été agréable ? Vous devez avoir la chambre orange, à côté de la mienne. Vous êtes le seul à séjourner ici, mais il y aura quelques personnes qui viendront dîner pour vous rencontrer.

Comme il était temps de s'habiller pour dîner, Lawrence n'eut pas l'occasion de revoir son hôte avant de passer à table. Alors, il fut frappé par la mine d'Augustine, qui avait l'air malade. Son visage qui, ordinairement, ne manquait pas de relief, semblait s'être affaissé ; les yeux étaient cernés de noir. L'observant au cours du repas, Lawrence lui trouva aussi des façons étranges et à une ou deux reprises, il lui parut distrait. À un moment donné, bien que la dame à sa droite fût en train de lui parler, Augustine tourna brusquement la tête et regarda le pied de sa chaise, tout comme s'il apercevait quelque chose sur le parquet. Puis il s'excusa, disant qu'il avait horreur des chats et que parfois celui qui vivait à l'écurie ... Mais ensuite, il se montra de nouveau un hôte incomparable et même pour le timide Lawrence la soirée se passa très agréablement.

Les trois jours suivants furent merveilleux et passionnants pour le jeune artiste, en contact ininterrompu avec un esprit supérieur qui ne reconnaissait aucune de ces mesquines barrières que, pour sa commodité, l'homme a dressées entre ce qu'on dit être le bien et le mal. Lawrence avait appris pourquoi son hôte n'avait pas l'air bien : c'était dû au manque de sommeil, la rançon de l'inspiration. Un drame poétique prenait forme dans son esprit, qui atteindrait des hauteurs auxquelles il n'avait pas encore tenté de s'élever.

Dans les rêves du jeune homme cette nuit-là, son avant-dernière nuit, il y eut quelque chose qui ressemblait à de la fièvre. Il rêva plusieurs fois. Tout d'abord, il était sur le rivage d'une sorte de lac désolé et indiciblement hostile, un endroit qu'il n'avait jamais vu de sa vie et qui cependant lui semblait vaguement familier. Quelque chose lui disait : « Tu ne quitteras jamais ce lieu. » Effrayé, il s'éveilla, mais se rendormit presque immédiatement. Cette fois, assez curieusement, il se retrouva dans l'église où, enfant, la tante qui l'élevait, l'emmenait à l'office. C'était une grande église garnie de bancs en pitchpin avec un rebord étroit où poser les livres d'hymnes. Pendant les longues stations à genoux où son visage était caché, Lawrence léchait subrepticement ce rebord.

Mais, par-dessus tout, il se rappelait le vitrail avec Adam et Ève au Paradis Terrestre, debout de chaque côté d'un pommier où un

monstrueux serpent, avec une tête presque humaine, s'enroulait autour du tronc. Lawrence détestait ce vitrail qui lui faisait peur. À cause de lui, il refusait toujours d'aller dans un verger et n'était aucunement tenté de voler des pommes ... Maintenant, il se retrouvait dans cette église, les yeux fixés sur le vitrail qu'une lueur infernale éclairait par-derrière. Il se réveilla de nouveau, au bord de l'épouvante. Lui, une grande personne ! Il se rendormit très rapidement.

Son troisième rêve, comme il arrive souvent dans les cauchemars, se situait dans la pièce même où il était couché. Il rêvait qu'une porte s'ouvrait dans le mur et, dans l'encadrement, se détachant nettement dans la lumière qui provenait de la chambre voisine, se tenait Augustine Marchant en robe de chambre. Il regardait par terre quelque chose que Lawrence ne voyait pas mais, la main tendue vers le jeune homme, il dit d'une voix impérieuse : « Va vers lui, entends-tu ? Va vers lui ! Va vers *lui* ! Ne suis-je pas ton maître ? » Incapable de bouger et d'articuler une syllabe, Lawrence se demandait avec malaise ce que pouvait être cette chose à qui l'on donnait des ordres, mais ce fut surtout le visage d'Augustine Marchant qui retint son attention. Après que ces mots eurent été répétés plusieurs fois, apparemment sans résultat, un changement affreux s'y produisit, exprimant un désespoir indicible. Il sembla vieillir et se flétrir à vue d'œil. Dans un murmure sonore et pénétrant, la poète répéta : « N'y a-t-il donc pas d'issue ? » Il cacha un instant dans ses mains son visage ravagé puis se retira en fermant doucement la porte. Lawrence s'éveilla de nouveau pour se rendormir aussitôt et le lendemain matin, il avait oublié les trois rêves.

Le dîner en tête à tête, le dernier soir de son séjour, eût marqué dans la mémoire d'un gourmet mais le jeune homme n'eut même pas conscience de ce qu'il mangeait. Car se produisait enfin ce qu'il avait à peine osé espérer : le grand poète de la sensualité lui révélait quelques-unes des sources de son inspiration, dont l'étrangeté et le mystère dépassaient toute imagination. À la lueur rose des chandelles, les coudes posés sur la table parmi des guirlandes de fleurs, lui qui n'était même pas un néophyte écoutait comme un homme qui, pour la première fois, apprend quel sortilège ou quelle source d'inspiration feront de lui plus qu'un mortel.

□ Oui, dit Augustine Marchant après une longue pause, oui, ce fut une expérience merveilleuse que rien ne peut effacer ... et qu'il n'est pas donné à beaucoup de connaître. Cela ouvrait des portes, cela ... Non, je désespère de lui faire justice rien qu'avec des mots.

Son visage était transfiguré, comme s'il planait dans l'extase.

□ Mais elle ... la femme ... comment avez-vous ?... demanda Lawrence Storey à voix basse.

□ Oh ! La femme ? fit Augustine, buvant son vin d'un trait. La femme n'était qu'une vulgaire pierreuse.

Un instant plus tard, Lawrence regarda son hôte avec un vague regret :

□ Mais ceci se passait à Prague. Prague est bien loin d'ici.

□ Il n'est pas besoin d'aller si loin. Même à Paris ...

□ On pourrait ... avoir la même aventure à Paris ?

□ À condition de savoir où s'adresser. Et naturellement, il est nécessaire d'avoir des lettres d'introduction. Je veux dire que ... comme toutes les initiations de ce genre, cela doit rester secret, très secret, à cause des esprits vulgaires qui imposent leurs interdits aux plus délicats.

□ Bien sûr, dit le jeune homme, en exhalant un profond soupir.

Son hôte le regarda affectueusement.

□ Vous, mon cher Lawrence □ vous permettez que je vous appelle Lawrence ? □ il vous manque ... comment dire ... de connaître ... *les choses cachées* pour libérer vos immenses dons artistiques des entraves qui les enchaînent encore. Par là, vous auriez possibilité de les mener à leur pleine maturité ! Votre génie en serait fertilisé et connaîtrait un épanouissement encore plus magnifique Mais vous auriez des scrupules ... vous êtes très jeune.

□ Vous connaissez, dit Lawrence d'une voix basse et tremblante, mes sentiments sur votre poésie. Vous savez combien je meurs d'envie de déposer à vos pieds tout ce qui est en moi. Que vous m'ayez choisi est déjà un honneur dont je reste confondu. Si je pouvais faire que mes illustrations pour les deux reines soient plus dignes de ... mais elles ne sont pas ce qu'elles devraient être. Je ne suis pas suffisamment libéré ...

Augustine se pencha par-dessus la table décorée de fleurs. Son regard brillait.

□ Désirez-vous vraiment l'être ?

Le jeune homme acquiesça d'un signe de tête, trop ému pour émettre

un son.

Se levant, le poète se dirigea vers un meuble dans l'angle de la pièce et l'ouvrit. Lawrence suivait du regard son élégante silhouette dans une sorte de ravissement.

Puis il se dressa à demi en poussant une exclamation.

□ Qu'y a-t-il ? demanda Augustine d'un ton très sec en faisant volte-face.

□ Oh ! Rien, monsieur □ sauf, je crois, que vous avez horreur des chats et il m'a semblé en voir un, ou plutôt sa queue disparaître dans ce coin.

□ Il n'y a pas de chat ici, dit Augustine vivement.

Son visage était maintenant luisant et marbré mais Lawrence ne le remarqua pas. Le poète demeura un moment à regarder le tapis, au point de donner à penser qu'il rassemblait tout son courage pour le traverser, puis il revint en hâte vers la table.

□ Rasseyez-vous, commanda-t-il. Avez-vous un carnet, un carnet que vous ne laissez jamais traîner ? Bon ! Alors, inscrivez *ceci* à un endroit, et *cela* sur une autre page ... en écriture très fine ... le mieux serait de le noter parmi d'autres choses ... et non sur une page blanche ... écrivez en caractères grecs si vous le pouvez ...

□ Mais ... qu'est-ce donc ? demanda Lawrence, excité au plus haut point, les yeux fixés sur le morceau de papier qu'Augustine tenait à la main.

□ Les deux moitiés de l'adresse de Paris.

III

À cette époque, Augustine Marchant tenait un journal, un journal écrit en code qu'il gardait sous clé. Et pendant plus d'un mois après la visite de Lawrence Storey, ce qu'il y nota fut presque toujours identique :

Pas de changement ... Toujours avec moi ... Combien de temps encore pourrai-je le supporter ? On me lance en plein visage des réflexions sur le changement de mon comportement. Il faudra que je me débarrasse de Thornton sous un prétexte ou un autre car je commence à croire qu'il l'a vue. Rien d'étonnant, car Elle me suit comme un chien. Lorsqu'Elle sera visible à tous, ce sera la fin ... Je L'ai trouvée dans mon lit, ce matin, blottie contre moi, comme pour se réchauffer ...

Mais de temps à autre, on voyait apparaître dans ce journal des passages d'un caractère différent qui dénotaient une impatience toujours croissante.

L.S. va-t-il y aller ?... Quand recevrai-je une lettre de L.S. ?... L'expérience aura-t-elle l'effet que j'en attends. C'est mon dernier espoir.

Puis, brusquement, après cinq semaines, une note d'une écriture tremblée :

Pas le moindre signe d'Elle depuis vingt-quatre heures ! Est-ce vraiment possible ?

Et le jour suivant :

Rien encore. Je commence à revivre. Ce soir, je viens de recevoir de Paris une lettre enthousiaste de L.S., me disant qu'il a « présenté ses lettres d'introduction » et doit être initié le lendemain. C'est chose faite maintenant □ depuis hier. Me suis-je vraiment libéré ? On le dirait !

Une semaine après la date de cette dernière note, on remarqua à Abbot's Medding que M. Marchant avait retrouvé sa belle mine. Ces derniers temps, il n'avait pas semblé dans son assiette. Ses joues s'étaient creusées, il paraissait flotter dans ses vêtements alors qu'en général il les remplissait si bien, et il se montrait nerveux. Maintenant, il avait retrouvé son entrain, sa courtoisie, sa jovialité. Et, le dimanche précédent, chose incroyable, il était allé à l'église ! Le pasteur, en chaire, avait été si surpris de sa présence qu'il en avait presque oublié son texte. Et, qui plus est, le poète avait chanté avec les autres fidèles.

Nombreux étaient les paroissiens ayant remarqué ce phénomène stupéfiant.

Le lendemain du jour de sa venue insolite à Saint-Pierre, Augustine flânait dans son jardin. L'air avait une saveur toute neuve, le soleil une clarté nouvelle. Il pouvait de nouveau contempler avec plaisir Thétis et ses nymphes, travailler paisiblement dans la serre. Libre, libre !

Le monde entier était de nouveau agréable à ses sens ; les nuances et les senteurs de ce début d'automne lui paraissaient bien plus plaisants que l'éclat de ce mois d'été qui avait vu s'abattre sur lui un tel fléau.

Le maître d'hôtel lui apporta une lettre de France. De Lawrence Storey, bien sûr ... pour lui dire quoi ? Qu'il avait aperçu la chose pour la première fois. Dans une de ces chambres françaises où l'abondance des meubles vous accable ? Et comment il avait réagi ?

Mais, à première vue, Augustine ne fut pas certain que la lettre vînt de Storey. L'écriture était très différente, crispée au lieu de couler librement et, par endroits, la plume en crachant avait percé le papier comme si la main qui la tenait, échappait à tout contrôle. « Presque, pensa Augustine, les yeux brillants d'excitation, presque comme si quelque chose s'était enroulé telle une liane autour du poignet. » (Le cœur faillit lui manquer lorsqu'il se souvint brusquement d'un jour où cela lui était arrivé, mais ce sentiment fut bientôt submergé par une anticipation avide.) S'asseyant sur le rebord de la fontaine, il lut mais ce n'était pas tout à fait ce qu'il attendait :

Je ne sais ce qui m'arrive, commençait la lettre sans autre préambule. Hier, j'étais seul dans un café et je venais de commander une absinthe, bien que je ne l'aime pas. Brusquement, tout en sachant que je me trouvais dans le café, je me rendis compte que j'étais de retour dans cette pièce. J'en distinguais tous les détails mais je voyais également le café et les gens qui s'y trouvaient, les uns étant pour ainsi dire en surimpression sur les autres. La pièce, qui était beaucoup moins vaste que le café, se trouvait à l'intérieur de ce dernier, comme une petite boîte dans une grande. Elle s'éclairait, et le café s'effaçait. Je vis le verre d'absinthe qui tout à coup ne reposait plus sur rien, me semblait-il. Tout le mobilier de la pièce, les accessoires que vous connaissez se mêlaient aux chaises et aux tables du café. Je ne sais comment je parvins jusqu'au comptoir, à payer et sortir. Je pris un fiacre pour regagner mon hôtel. Lorsque j'y arrivai, j'avais retrouvé mes esprits. Je suppose que c'était simplement le contrecoup d'une expérience affective aussi étrange que violente. Mais je prie le Seigneur que cela ne se renouvelle pas !

« Très intéressant ! se dit Augustine Marchant, plongeant la main dans

les remous de la fontaine où il avait autrefois noyé un morceau de duvet foncé. Et pourquoi donc aurais-je supposé que Cela se tapirait à sa porte sous la même forme que la mienne ? »

Quatre jours encore de paix retrouvée et il lut ce qui suit :

Au nom de Dieu □ ou du Diable □ venez à mon secours !

C'est à peine s'il y a maintenant une heure le jour ou la nuit où j'ai conscience de l'endroit où je me trouve. Je ne pourrais me risquer à faire seul le voyage de retour. C'est comme si j'étais emprisonné dans une espèce de boîte infernale à demi transparente qui va sans cesse en se rapetissant. Que j'aille n'importe où, je l'emporte avec moi ; quand je suis dans la rue, je distingue difficilement le trottoir de la chaussée parce que je marche toujours sur ce tapis noir marqué de signes cabalistiques , si je parle à quelqu'un, il arrive qu'il disparaisse brusquement. Bien entendu, il serait vain de m'essayer à travailler. Je voudrais consulter un médecin, mais il me faudrait tout lui raconter ...

« J'espère bien qu'il n'en fera rien ! murmura Augustine, inquiet. Impossible, il m'a juré le secret absolu ! Toutefois, je n'avais pas prévu qu'il cesserait tout travail. Et s'il se trouvait incapable d'achever les dessins de *Théodora et Marozia*, ce serait grave. Cependant, m'être libéré vaut tous les sacrifices ... Mais il est évident que Storey ne peut continuer indéfiniment à vivre ainsi sur deux plans ... Du point de vue artistique, cependant, cela pourrait lui inspirer quelque chose d'entièrement neuf. Je vais lui écrire et attirer son attention sur ce point ; il se peut que cela l'encourage. Mais il n'y a guère de chance, que je me rende auprès de lui.

Le lendemain fut un jour de grande activité littéraire.

Augustine était si profondément plongé dans son nouveau drame poétique qu'il en vint à négliger sa correspondance et presque ses repas, sauf le dîner qu'il sembla partager ce soir de façon fort désagréable et passionnante avec les nouvelles créations de son cerveau. En fait, il était si absorbé par celles-ci que ce fut seulement lorsqu'il eut fini l'entremets et se fut versé un verre de son porto sans égal qu'il se souvint d'un télégramme qu'on lui avait remis au début du repas. Il était encore près de son assiette et n'avait pas été ouvert. L'arrachant de l'enveloppe, Augustine lut avec un étonnement croissant ces mots au-dessus du nom de ses éditeurs :

Prière nous informer immédiatement quelles mesures prendre Stop Sommes prêts envoyer quelqu'un en France pour récupérer dessins si possible Stop Quelles suggestions pouvez-vous faire pour successeur.

L'étonnement devint stupéfaction. Était-il arrivé à Lawrence Storey quelque accident dont il n'avait pas eu connaissance ? Pourtant, s'il n'avait répondu à aucune, il avait ouvert toutes ses lettres ce matin. En proie à une brusque inquiétude, il se leva et sonna :

□ Burrows, apportez-moi le *Times* qui est dans la bibliothèque.

Le journal n'avait pas été ouvert. Augustine, inquiet, hors de lui, en parcourut rapidement les pages. Mais il fut un moment avant de repérer le titre: *Mort tragique d'un jeune artiste anglais*, et il lut l'article, qu'avait fait parvenir le correspondant du *Times* à Paris :

Les amateurs, qui attendaient avec impatience la parution de la splendide édition illustrée du poème de M. Augustine Marchant La Reine Théodora et la Reine Marozia apprendront avec regret la mort du jeune et très talentueux artiste, M. Lawrence Storey, qui s'est noyé alors qu'il travaillait aux dessins de ce livre. M. Storey habitait ces derniers temps à Paris, mais, la semaine passée, il était parti s'installer dans un petit coin perdu de Bretagne, sans doute pour y terminer son travail. Vendredi dernier, on a découvert son cadavre flottant sur un étang près de Carhaix. On s'explique mal comment cela a pu se produire car cette mare de Plougouven est entourée de roseaux, son bord est complètement plat, elle n'est pas profonde et il n'y avait aucune embarcation à sa surface. On dit que depuis quelque temps le comportement du jeune Anglais était étrange, qu'il se plaignait d'hallucinations. Il est donc possible qu'il se soit jeté volontairement dans la mare de Plougouven. Détail étrange : il avait attaché sous son veston, autour de lui, les dessins qu'il venait de terminer pour le livre de M. Marchant. Naturellement, ceux-ci ont été complètement détériorés par l'eau, avant qu'on retrouve le corps. On espère qu'ils n'étaient pas uniques et qu'il en subsiste au moins d'autres esquisses ...

Augustine, en rage, jeta le *Times* loin de lui et frappa du poing sur la table.

□ C'est trop fort ! C'est criminel ! Mes dessins □ et moi qui avais tant fait pour lui ! Les attacher autour de lui ... Il devait être fou !

Mais, était-il fou ? Lorsque sa colère se fut un peu dissipée, Augustine ne put s'empêcher de se poser la question : le jeune artiste n'avait-il pas, en un affreux moment de lucidité, deviné la vérité, ou tout au moins une partie ? N'avait-il pas compris que son maître l'avait délibérément corrompu ? Cela en avait tout l'air. Mais s'il avait réellement emporté tous les dessins terminés en Bretagne avec lui, c'était une sordide vengeance que de les avoir ainsi détruits !...

Pourtant, même s'il en était ainsi, il devait considérer leur perte comme le prix de sa propre délivrance car l'expédient désespéré auquel il avait eu recours pour se débarrasser de son « familial » avait parfaitement réussi. En s'arrangeant pour que quelqu'un d'autre plonge encore plus profondément que lui dans le domaine interdit (il avait veillé à ce que ce fût le cas pour Lawrence), il avait prouvé que, comme le disait ce verset de la Genèse, *il avait dominé* ... ce qui l'avait poursuivi sous une forme concrète □ conséquence de sa nuit de Prague. Il n'en aurait jamais assez de reconnaissance. Le monde littéraire non plus ne serait jamais assez reconnaissant. Car son art à lui était infiniment plus important que l'an servile et parasitaire d'un illustrateur. En cherchant un peu, il trouverait une douzaine d'artistes aussi doués que ce pauvre halluciné de Storey pour finir *Théodora et Marozia*, voire pour composer un jeu d'illustrations complètement nouvelles. Cependant, au cours de cette nouvelle période d'énergie créatrice rendue possible par ce malheureux mais nécessaire sacrifice, il commencerait à mettre sur papier le chef-d'œuvre qui peu à peu prenait forme dans son esprit libéré. Un dernier verre et ensuite une bonne soirée dans son atelier !

Augustine se versa un peu de porto et leva son verre, prêt à boire à son propre succès, lorsqu'il crut entendre un bruit près de la porte. Il regarda par-dessus son épaule. L'instant d'après, le pied de sa coupe se rompit entre ses doigts et, comme mû par un ressort, il recula jusqu'à l'autre bout de la pièce.

Contre la porte, sur une hauteur de plus d'un mètre cinquante, énorme, foncée, luisante d'humidité et mouchetée de petites taches d'algues vertes, se dressait une chose, mi-python mi-cobra, la tête rejetée en arrière comme prête à frapper ... Oui, sa tête, car à la place de l'extrémité effilée et sans traits de jadis, il y avait deux yeux rouges, pareils à ceux que les fourreurs utilisent pour leurs renards. Et ces yeux le regardaient avec une fixité cruelle, tandis qu'il restait à trembler, serrant entre ses doigts le verre à vin brisé. L'exemplaire froissé du *Times* gisait à ses pieds.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE d'Alfred. Hitchcock

COMMENT L'AMOUR S'IMPOSA AU PROFESSEUR GILDEA (*How love came to professor Gildea*) Robert S. Hichens

L'AMOUR QUI SAIGNE (*Love lies bleeding*) Philip Mac Donald

LE PARFAIT MEURTIER (*The Perfectionist*) Arthur Williams

RECETTE DE MEURTRE (*Recipe for Murder*) C.P. Donnell Jr

SREDNI VASHTAR (*Sredni Vashtar*) Saki

LES CHASSES DU COMTE ZAROFF (*The Most Dangerous Game*) Richard Connell

LE DIPLÔME DE LA JUNGLE (*Being a Murderer Myself*) James Francis Dwyer

LA DAME SUR LE CHEVAL GRIS (*The Lady of the Grey*) John Collier

UNE SOURIS ET DES RATS (*Water's Edge*) Robert Bloch

LE FARCEUR (*The Jokester*).... Robert Arthur

FIGURES DE CIRE (*The Waxwork*) Alfred. McLelland Burrage

L'ÉPOUSE MUETTE (*The Dumb Wife*) Thomas Burke

TAPIE DEVANT LA PORTE (*Crouching at the Door*) D. K. Broster